15e Année. - N° 1 1938

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

PARIS 41, Rue des Écoles, 41 PARIS

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN A. O. F. (1)

PAR M. CH. ACHARD

A 8 h. 1/2, le 28 septembre, nous nous embarquons sur le vieux navire à fond plat et à deux roues arrière. De chaque côté lui sont amarrés deux chalands, contenant des marchandises et une provision de bois pour alimenter la chaudière. A l'entrepont il y a de nombreux indigènes. Nous sommes installés dans les cabines du pont. On m'a donné celle dite de



Fig. 4 — Embarquement du Professeur Achard et du Médecin-général Coury sur le *Mage*.

luxe : j'y ai un lit d'une exceptionnelle largeur et j'y suis seul. Mais il fait chaud et il semble que la chaudière, située à l'avant, distribue partout son chauffage central.

Au départ, une foule bariolée est massée sur la berge. La curiosité des noirs est inlassable. Le bateau qui est sur le Bani, tourne pour rejoindre le confluent du Niger. Les rives sont plates et bordées de hautes herbes, vertes en cette saison, mais qui seront bientôt jaunes. Les arbres sont rares.

Sur le fleuve circulent quelques chalands. Il y a peu de pirogues. A Mopti, M. Grisoni a organisé des régates de grandes pirogues à quarante pagayeurs.

L'après-midi, un coup de vent nous apporte un fraîcheur relative mais néanmoins délicieuse.

Avant d'entrer dans le lac Debo, le bateau ne gouverne plus, il se met en travers du fleuve et entre dans les herbes de la rive, tantôt par l'avant, tantôt par l'arrière. A la perche on le dégage du fond de sable et il faut, pour le remettre en marche, nettoyer l'avant des paquets de branchages qui s'y sont amoncelés. Mais ce qui est le plus désagréable pour les passagers, c'est que, en secouant les herbes de la rive, le bateau a secoué des nuées de moustiques qui ont envahi le pont.

(1) Voir : *Supplément illustré* n° 10, 1937.

Dans le lac de Debo, un peu de houle fait entrer des paquets d'eau dans les chalands dont l'un loge des tirailleurs. Ce chaland est couvert de nattes et de bâches, ficelées comme un gigantesque saucisson. Il forme un abri contre le soleil, le vent et la pluie. Plus d'un de ces soldats est accompagné de sa Madame tirailleur avec quelques enfants. Pendant des heures, la famille s'étend sur des nattes, pile le mil, fait la cuisine et les moussos se font les auxiliaires très précieuses de nos boys pour le lavage de nos vêtements. C'est un spectacle amusant, dans la monotonie de notre vie, de voir s'étaler l'existence de ces indigènes. Un Syrien offre à ces dames sa marchandise. Elles paraissent apprécier surtout les colliers qu'elles essayent sur elles-mêmes et sur leurs compagnes, mais finalement, après de longues palabres, elles en refusent l'achat.

Escale dans la nuit pour charger du bois.

A 9 heures du matin, le 29 septembre, escale à Niafounké, village qui s'étend sur la rive droite du fleuve. L'administrateur vient à bord avec le médecin auxiliaire et sa femme qui est sage-femme. Un petit chaland nous conduit à la perche et nous visitons le dispensaire et la maternité.

Revenus sur le *Mage*, nous y voyons un chef indigène qu'on appelle Chéboum. Autrefois notre ennemi, il n'était pas étranger, dit-on, à la mort du colonel Bonnier. Aujourd'hui, rallié à notre cause, il possède des plantations. Il porte fièrement la croix de la Légion d'honneur et se fait suivre de son mousquet, de ses poignards et de ses gris-gris. Il nous salue, nous affirme son amitié pour la France et nous demande la permission de se promener sur le pont, car on l'a logé dans



Fig. [illegible] — Le *Mage* à l'escale de Mopti

l'entrepont avec les indigènes... Au coucher du soleil, il fait ses prosternations et ses prières, le visage vers la Mecque. Mais le bateau tourne et il cherche où peut bien être la direction de la ville sainte. Il descend à Diré, non sans nous avoir fait plusieurs fois ses adieux et ses révérences.

A Diré, à 7 heures du soir, au clair de lune, une foule est rassemblée sur le sable du rivage. Le vapeur, dégagé de ses chalands, s'arrête à 25 mètres du sable sec. Aussitôt c'est un va-et-vient de petites pirogues qui débarquent et embarquent

des indigènes. Beaucoup d'enfants, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, viennent auprès du bateau. Des laptots déchargent, en les portant sur la tête, des sacs de karité qu'ils déposent un à un sur le rivage, procédé primitif qui prend du temps et ne ménage pas le moteur humain.

Tout cela ne va pas sans bruit, sans paroles et sans rires.

C'est à tribord que se déploie tout ce mouvement, tandis que, par un curieux contraste, à babord, tout est calme et silence sur la grande nappe immobile du fleuve éclairé par un rai de lune.

Au bout de deux heures, le *Mage* repart après avoir repris les chalands et une provision de bois.

A 5 heures du matin, le 30 septembre, nous entrons dans le canal qui met en communication avec le fleuve le port de Tombouctou, Kabara (1). On lâche les chalands, sauf celui au bois, qui est le panier de provision de la chaudière. Le canal est étroit est ensablé. On échoue de temps en temps dans les herbes en recueillant dss vols de moustiques. Puis le soleil se lève sur les marécages et nous débarquons à Kabara où le lieutenant-colonel qui commande en chef nous reçoit, nous fait visiter le dispensaire et nous emmène à Tombouctou.

La route traverse des dunes où poussent de maigres arbres. Cette triste végétation est peu à peu détruite par la dent des troupeaux et par la main des hommes. On ne l'appelle pas moins la forêt, comme on le fait en Islande pour les boqueteaux de petits bouleaux qui arrivent à peine à la taille de l'homme.

Des camions circulent sur cette route, traînés par des bœufs, mais pourvus de bons pneumatiques : heureuse alliance de l'ancien et du moderne.



Fig. [illegible] — Le marché de Tombouctou

Tombouctou est une ville déchue, une ville de légende dont la légende est close. On m'avait prédit une déception : averti, je ne l'ai pas eue. Naguère c'était un lieu d'échange entre les caravanes du Sud et celles du Nord. Il y avait de riches marchands, des tentes somptueusement ornées. Et puis l'abord n'était pas facile, c'est après des journées de voyage dans les sables que les caravanes atteignaient ce lieu de repos vivement désiré. Aujourd'hui le trafic abandonne Tombouctou. C'est Gao, plus directement située sur le grand fleuve et sur les itinéraires des autos et des avions, qui absorbe le mouvement des voyageurs et des marchands. Quelques caravanes de chameaux se rencontrent encore à Tombouctou. Mais il y a peu d'animation, même au marché, autour des vendeurs et vendeuses de légumes, fruits, morceaux de sel gemme. C'est autour de ce marché que se groupe la plus grande partie de la ville indigène, avec ses cases à toit pointu et ses maisons à terrasses en terre séchée qui, vues de la hauteur des édifices officiels, ressemblent à des tas de sable, dominés par la grande mosquée. De grandes étendues arides séparent les quartiers habités. Deux casernes, qui portent les noms de Bonnier et Hugueny, logent les tirailleurs. Une garnison est nécessaire dans cette région où les Touaregs ne sont pas très sûrs.

(1) Jadis un bras du Niger passait plus près de Tombouctou.

Un ancien père blanc, qui a pris le nom de Yacouba, et a jeté le froc aux orties, a épousé une indigène et a de nombreux enfants. Il a servi le gouvernement français ; il possède des plantations et une belle maison.

Il fait très chaud, mais sec. Nous nous reposons au palais du Gouvernement et chez le lieutenant-colonel.

Vers la fin de l'après-midi nous regagnons Kabara et notre bateau.

Là, le commissaire n'est pas content. Il n'a pas eu de bois ; il espère seulement en trouver demain matin. Touchons du bois pour en avoir.

A 9 heures du soir, le bateau se met en marche. Deux heures il s'arrête pour une réparation à l'une des roues. Les projecteurs éclairent vivement un groupe d'arbres touffus, d'où sortent aussitôt, réveillés par l'aveuglante lumière, et avec un bruit assourdissant, quantité d'oiseaux appelés pique-bœufs ou encore gendarmes parce qu'ils ont le ventre jaune comme le baudrier de l'ancien Pandore, chanté par Nadaud.

Nous repassons à Diré où, comme à l'aller, reccommence le défilé des porteurs qui embarquent des peaux de bœuf et de mouton, mal odorantes.

La question du bois à brûler devient une question tout à fait brûlante. On n'en trouve pas. Par contrat avec la Compagnie fluviale, les village riveraius doivent préparer sur les berges des dépôts de bois. Mais on a beaucoup déboisé, les indigènes doivent aller chercher très loin ce bois pour une rémunération très faible, de sorte que les dépôts restent souvent vides. Il y a heureusement, une suprême ressource : deux cents briquettes de charbon sont en réserve pour les cas d'extrême urgence : c'est notre cas, et le commissaire en est ulcéré comme s'il s'agissait de brûler de sa propre chair. Cette petite provision, d'ailleurs, ne nous mènera pas bien loin, tant la machine est vorace. Espérons toutefois ; ne dit-on pas que la devise du Soudan est « pagaie en avant» ? (1)

Les rives du Niger déroulent leurs sites monotones, mélange de vert et de jaune en un interminable liseré. De loin en loin surgit, comme dans un diorama, et pour quelques instants, un nouveau décor : dunes de sable, petite forêt, campement de nomades, groupe de cases, enfin village avec maisons en terre.

A 8 heures du soir nous avons brûlé nos dernières cartouches, en fait de combustible. Nous sommes à Niafounké, où nous trouvons enfin une bonne provision de bois dont on emplit les chalands tandis que nous contemplons sans nous lasser le paysage du grand fleuve reflétant la pleine lune.

Le 2 octobre, à 10 heures, escale à Akka, sur la rive droite. Ici le bois abonde. Toute la population, comme toujours est là. Un groupe nombreux de jeunes filles vient de la rive jusqu'auprès du bateau offrir, dans d'énormes calebasses, du lait, des œufs, des boulettes de mil, toutes marchandises blanches qui contrastent avec leur peau noire. On leur jette de

(1) J'ai été informé quelque temps après mon voyage que, par ordre du Gouverneur général, le mode de chauffe des bateaux du Niger avait été changé et que la corvée de bois avait été supprimée.



FIG. 7. — Escale d'Aka. Vendeuses de lait.

petites pièces de monnaie qui ne tombent pas toujours dans la calebasse et que des gamins se chargent de chercher dans l'eau.

Le soir, la tombée de la nuit, autre arrêt à un village où une grosse provision de bois nous attend. C'est décidément l'opulence. Le bateau en charge un gros tas, en laissant un serpent qui s'y était glissé.

A 6 heures du matin, le 3 octobre, nous arrivons à Mopti. Nous descendons pour faire un tour en ville avec M. Grisoni et nous allons au marché qui se tient sur les quais et qui est très animé.



FIG. 8. — Escale de Mopti. Lavage du linge et toilette des femmes

Devant le bateau, des femmes viennent se baigner et laver leur linge dans l'eau trouble. Elles n'ont aucun souci de l'indiscrétion de nos regards. Elles sont de belle race, grandes pour la plupart et du type longiligne. Elles apportent une calebasse de lessive et un pagne propre et, le blanchissage fini. elles revêtent le pagne propre et font sécher le linge au soleil sur la rive qui est couverte d'étoffes bariolées.

Auprès de là, une bande de négrillons s'ébat dans l'eau et se livre de sauvages combats pour ramasser dans l'eau les sous qu'on leur jette du bateau.

Tandis que nous contemplons ces scènes amusantes, on embarque beaucoup de marchandises : sacs de riz, bandes de coton, peaux, poisson sec réduit presque par les vers à la peau et aux arêtes. On embarque aussi quelques tirailleurs. Enfin on amène un cheval, mais il refuse obstinément de monter sur la passerelle. On cherche à le prendre par la douceur, par la violence, par la ruse. Chaque fois que de son sabot il tâte la planche, il fait un pas de côté et met les pieds dans l'eau. On essaye de lui bander les yeux, de le faire monter par un cavalier, de lui prendre une patte de devant pour la poser sur le plancher, de le faire marcher à reculons : toujours il met les pieds dans l'eau et même prend un bain complet. Après trois quarts d'heure de tentatives infructueuses, on le laisse à terre et l'on repart.

Le soir, des éclairs s'allument en plusieurs points de l'horizon. Il fait chaud et humide. On craint la tornade et l'on se couche.

Vers 3 heures du matin, fort coup de vent frais, éclairs en nappes lumineuses, réfléchis par le miroir du fleuve, tonnerre, un peu de pluie. Le bateau se réfugie sur la rive en s'échouant dans le sable. La tornade dure une heure, puis on repart et le temps devient beau.

A Diafourabé, sur la rive gauche, nous recontrons le *Galliéni*, frère du *Mage*, qui s'en va en sens inverse. Comme à toutes les escales, la foule est sur le rivage, bariolée, grouillante, indisciplinée. On se bouscule, on se pousse, quelquefois on tombe à l'eau. Autour du bateau, des indigènes offrent lait, œufs, poulete, légumes, fruits, nattes. Le départ provoque de nouvelles bousculades et la foule s'écoule vers le village qui est très étendu au long du fleuve et qui a un joli aspect de jardins, de potagers, de palmiers et cocotiers. Deux autruches domestiquées suivent le mouvement sur la route. Deux laptots retardataires se jettent dans une pirogue et réussissent à rejoindre le bord : leur chef indigène les accueille par une magistrale volée de calottes sans les faire broncher.

Nouvel arrêt sur la rive gauche devant un petit groupe de cases : il y a du bois qu'on embarque prudemment.

Macina, sur la rive gauche, est une jolie petite ville avec de la verdure, de grands arbres, de larges avenues et une belle résidence en terrasse pour l'administrateur.

Le 5 octobre, courte escale à Sansanding. Puis, à 10 h. 1/2, le gouverneur Alfassa vient nous prendre dans sa vedette, devant Markala.

Voilà huit jours que nous vivons sur le bateau et nous ne sommes pas fâchés de quitter ce logement chaud où tout un côté au moins est brûlé par le soleil, où les insectes pullulent dans les cabines comme dans le salon-salle-à-manger, où les ventilateurs, quand ils marchent, ne soufflent que de l'air chaud, où les odeurs des marchandises et des hommes ajoutent leur désagrément à l'inconfortable installation du bord.

M. Alfassa nous emmène à Markala pour visiter les travaux d'irrigation, puis à Ségou où nous coucherons pour gagner le lendemain Bamako par Baguinéda.

Ségou est une ville plaisante, avec des jardins fleuris, des avenues plantées, quelques belles habitations.

L'Office du Niger y a installé un laboratoire de recherches où l'on étudie entre autres l'extraction d'une huile combustible des graines de kapok. On nous demande, à M. Alfassa et à moi, de signer un acte consacrant la pose de la première pierre d'une maison que l'on construit pour un contre-maître. L'acte est déposé dans une boîte de quinine en métal et celle-ci placée dans le mur en construction où nous plaçons une brique symbolique. Combien de temps notre papier y restera-t-il ? Tout change vite en ce pays, en fait de bâtiments.

Un jardin d'essai est destiné à l'étude des plantes coloniales et à l'adaptation des cultures de fruits européens au climat tropical : il y a là des amandiers, des abricotiers, des vignes et aussi de belles fleurs.

L'Office du Niger a été créé par décret du 5 janvier 1932. Mais déjà d'importants travaux avaient été exécutés. Un barrage avait été construit à 4 kilomètres en aval de Bamako, aux Aigrettes, près de Sotuba, et un canal d'adduction principal de 14 kilomètres avait été creusé sur la rive droite du fleuve, ainsi que des canaux secondaires d'irrigation inaugurés en février 1929. Ces travaux ont permis le développement d'un centre de colonisation qui forme actuellement 15 villages avec 5.531 colons et 5.100 hectares de culture.

C'est là un résultat déjà fort appréciable. Mais, en entreprenant ces travaux, on avait vu très grand. On avait fait le projet de créer des cultures très étendues de coton, comme aux Indes et en Egypte. Les visées d'aujourd'hui sont plus modestes et l'on développe avant tout les cultures vivrières, capables d'apporter immédiatement plus de bien-être aux indigènes et de faciliter le peuplement de ce territoire. On voulait faire de la région qui s'étend depuis Macina jusqu'au delta central du Niger, au voisinage du lac Débo, quelque chose de comparable au delta du Nil. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'à une certaine époque géologique, le Niger se perdait par un delta dans un lac, comme le Tchad, et ne se continuait pas jusqu'à la mer.

Toujours est-il qu'on a fait le projet de construire un barrage en aval de Sansanding pour irriguer sur la rive gauche du fleuve le haut Macina et le Sahel. Le canal d'amenée d'eau a 9 kilomètres. La branche de Macina est creusée, celle du Sahel l'est en partie. Deux centres de colonisation ont été créés. A Kokry, près de Macina, le riz est la principale culture ; il y a quatre villages comptant plus de 1.600 habitants. A Niono, dans le Sahel, un village est en formation avec 500 colons ; le coton y sera principalement cultivé.

Une extension considérable de ces centres de colonisation est prévue, mais les nécessités économiques ne permettent pas d'aller trop vite, d'autant plus que le recrutement de la main-d'œuvre impose quelques ménagements et une préparation sanitaire qui ne saurait s'improviser hâtivement.

C'est par le grand bac sur le Niger que nous sommes arrivés à Bamako. Une longue avenue conduit du fleuve au centre de la ville. Par une délicate attention du maire, M. Belleuil,



Fig. 9. — Visite de la léproserie de Bamako

les grandes voies avaient été pavoisées en notre honneur et des guirlandes tricolores avaient été hissées en travers.

La ville est jolie et contient beaucoup de choses intéressantes.

Du palais du gouverneur, à Koulouba, faubourg de la ville, on jouit d'une très belle vue sur la vallée du Niger. Au camp

Fig. 10. — Un lépreux à Sovane.

militaire de Katti, également sur les hauteurs, et que nous avons visité avec le général Mussat, au point G, la vue sur les collines est aussi fort belle. Le marché, au centre de la ville, se tient dans une cour ornée d'une jolie fontaine. Il est très animé.

A l'école Terrasson, des élèves indigènes, munis du certificat d'études, passent quatre ans à se préparer aux écoles de Dakar ; ils sont environ 300. Une école professionnelle d'artisanat apprend aux jeunes indigènes le travail du bois, du cuir, des métaux, la fabrication des tapis, le dessin et la peinture. J'y ai vu un jeune noir qui copiait des planches d'anatomie en couleurs avec la finesse d'une miniature.

Bamako est aussi un centre médical important, pourvu d'un hôpital, d'un dispensaire, d'une maternité et d'un laboratoire de microbiologie.

De plus, une léproserie modèle est dirigée par le docteur Tisseuil. Elle abrite environ 350 malades dont un certain nombre sont hospitalisés dans des salles d'hôpital tenues par des religieuses françaises ; d'autres sont logés dans des cases, construites la plupart à la moderne, en matériaux durs, où sont deux lits par chambre. Ces cases sont groupées en carrés, dont chacun possède un poulailler et un potager. Un laboratoire bien outillé est annexé à cette léproserie et un très beau et très confortable pavillon est destiné aux hôtes étrangers. J'y fus logé princièrement et j'y reçus, de M. et Mme Tisseuil, l'accueil le plus charmant.

(à suivre).

Les Discours de Rentrée [1]

à l'Ecole et à la Faculté de Médecine de Paris
(*an VIII - 1822*)
par le Dr Pierre Astruc

Après la mort de Lassus (1807), l'Ecole choisit le jour de la rentrée des cours pour commémorer les maîtres disparus, et Süe se charge de l'éloge du professeur de Pathologie externe. La place de ces pieux hommages, devient de plus en plus importante, et avec Percy (1811) constitue le seul sujet du discours. Hallé en l'an XI, Richerand en 1808, Leroux en 1810 ont à remplir de grands devoirs, et les accomplissent. En présidant la quatrième séance annuelle, après une évocation rapide des origines de la Faculté, de l'état de la science médicale au XVIIIe siècle, de la fondation de l'Académie de chirurgie par La Peyronie, Quesnay, Morand, J.-L. Petit, de la création de la Société Royale de Médecine par Malesherbes et Turgot, de concert avec Lassone et Vicq d'Azyr, Hallé passe à l'explication du long silence, imposé par la Terreur, à l'activité retrouvée, et, encore tout secoué d'émotion, retrace la physionomie morale de Xavier Bichat.



Sabatier

« Pourquoi faut-il qu'en rendant compte de nos travaux, nous ayons encore à déplorer nos pertes ! Il n'a fait que passer au milieu de nous cet homme, qui, dès son entrée dans la carrière, marchait de front avec ceux qui s'y étaient illustrés depuis longtemps. Qu'est-il besoin de vous le nommer ? vous, dont il fut l'ami, le camarade et le maître ; et vous surtout, qu'il instruisait à remporter les palmes de l'école ; vous qui vous emparâtes de ses restes inanimés, et changeâtes ses obsèques en un triomphe ; vous qui couvrîtes son cercueil de larmes et de fleurs ! Vous nous direz comme il développait dans nos âmes l'enthousiasme de la science ; vous nous apprendrez comment les froids débris de l'homme semblaient s'animer sous ses mains pour vous révéler les secrets de la nature. L'Europe ne croira pas que ce soit avant trente ans que, se saisissant en maître des idées que quelques hommes de génie n'avaient encore qu'effleurées, *Bichat* ait pu jeter les fondements d'une nouvelle anatomie et d'une physiologie nouvelle. Le dernier élève qu'enfanta l'école fameuse de Leyden, le célèbre *Sandifort* l'a dit à l'un de vous (*Bichat* vivait alors ! Mais cette prédiction ne devait point être accomplie) : *dans dix ans votre Bichat aura passé notre Boerhaave !* Ainsi parlent les étrangers. »

(1) Voir : *Supplément illustré* n° 10, 1937.

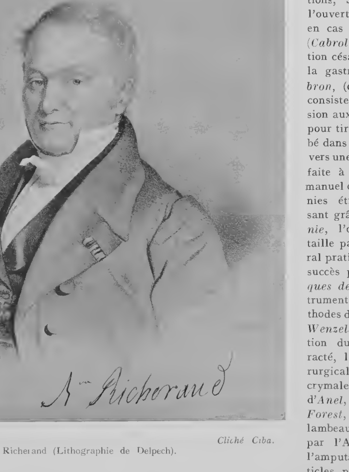
Richerand (24 novembre 1808), fait l'éloge de Claude Barthélémy Jean *Leclerc*, professeur de médecine légale, victime d'une contagion hospitalière, et de Pierre Jean Georges *Cabanis*. Ses notices sont précises ; celle qui est réservée à Cabanis est beaucoups plus étendue que celle consacrée à Leclerc ; la vie de l'illustre philosophe, médecin et homme d'Etat, l'idée capitale qui guide chacun de ses principaux ouvrages : *Du degré de certitude de la médecine*, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, *Coup d'œil sur les Révolutions et sur la Réforme de la médecine*, sont mises en lumière. A Leroux (14 novembre 1810), revient l'honneur de retracer, devant l'assemblée des professeurs et des élèves, la noble existence de trois grands disparus : *Baudelocque*, « le premier accoucheur de son siècle », *Thouret* auquel il succède comme doyen, « qui avait, dit-il, obtenu de chacun de nous une estime profonde, une reconnaissance sans bornes, un attachement inaltérable qui le suit au delà du tombeau », et *Fourcroy*, qu'il défend avec une énergie admirable contre l'accusation d'avoir laissé périr Lavoisier, et dont il décrit la méthode et la culture.

« Si l'on demande un jour, dit Leroux, par quelles mains, à une époque où la barbarie menaçait de couvrir la France de ses ténèbres, fut conservé le dépôt des sciences, qui conçut la première idée des Ecoles normales, par qui le Muséum d'histoire naturelle fut préservé de la ruine, par qui furent créés l'Ecole polytechnique, l'Ecole des Mines, les Lycées ; enfin qui eut le plus de part à l'établissement des Ecoles spéciales, particulièrement des Ecoles de médecine ? Dans les Académies, dans les Hôpitaux, dans les armées, sur tous les points de l'Empire, des milliers de voix répondront et nommeront : Fourcroy. »

Le baron Percy (27 novembre 1811), glorifie Sabatier. Ce dithyrambe d'une centaine de pages est consacré au grand homme. « Son nom, depuis longtemps, est inscrit parmi ceux des hommes illustres, ses titres, tous mérités, tous ennoblis par ses mœurs, ses talents et ses services ». Plutôt que de donner la parole à l'admirateur plein de zèle, il est préférable de la donner à Sabatier lui-même. Celui que ses collègues appellent tour à tour le « Paré de la chirurgie moderne » (Süe), le « Nestor de la chirurgie en Europe » (Desgenettes), et que Percy, dans son éloge funèbre honore de la parole antique « *vir omni exceptione major* », a choisi pour thème de son discours de l'an X le *Perfectionnement de la Médecine opératoire au XVIIIe siècle*. Cette fresque glorifie des progrès dus presque tous à des Français. Il faudra répéter le nom de *Jean-Louis Petit* « toutes les fois qu'il s'agira des perfectionnements que la médecine opératoire a reçus de son temps »,

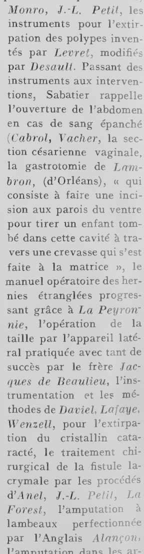
et qui doit être retenu autant pour son explication de la cataracte que pour ses travaux sur les tumeurs de la vésicule du fiel et sur la rupture du tendon d'Achille ; on retiendra encore les noms de *Grégoire*, qui a décrit la rétroversion de la matrice, qui exerçait il y 50 ans, à Paris, l'art des accouchements et donnait des leçons publiques et privées, et de *Garangeot* dont les travaux sur les hernies méritent une mention particulière.

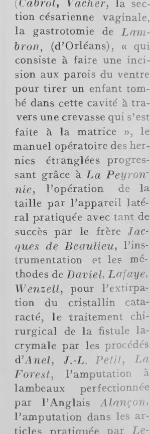
« Il est douteux que les Anciens aient distingué les hernies crurales de celles que l'on nomme inguinales. A peine trouve-t-on qu'il ait été fait mention des premières dans les auteurs qui ont écrit avant le siècle dernier. Les autres hernies, celles où les parties se déplacent par la partie supérieure et externe du trou ovalaire, à travers le trou ischiatique, par l'amincissement et peut-être le déchirement des parois membraneuses du vagin, par l'écartement des fibres des muscles releveurs de l'anus, n'ont été décrites que dans le siècle qui vient de finir, et on a particulièrement l'obligation de leur connaissance à *Garangeot*, qui, quoique maltraité par des médecins étrangers avec qui il avait eu quelques discussions sur divers points de doctrine, serait recommandable à cet égard, quand il ne le serait pas par son zèle à recueillir les observations faites par les gens habiles avec lesquels il était lié. Quel est celui qui, étant versé dans la pratique de l'art, n'a pas eu occasion de reconnaître combien il est essentiel de ne pas confondre les hernies avec d'autres maladies ? Combien de personnes attaquées de nausées, d'envies de vomir, de coliques, de constipation, accidents qui avaient été attribués à toute autre cause, ont été guéries subitement par l'application d'un bandage qui s'opposait au pincement des membranes de l'estomac ou de quelqu'un des intestins ? Que de tumeurs survenues en divers endroits de la circonférence du ventre auraient été prises pour des abcès et ouvertes comme telles, si on n'eût pas eu connaissance de celles que peut causer le déplacement des viscères qui y sont renfermés ! On en trouve la preuve dans une des observations que *Garangeot* a insérées dans son mémoire sur plusieurs hernies singulières. Une de celles qui se forment par le trou ovalaire, avait été prise pour un abcès, et on allait y plonger le bistouri, si les parties déplacées n'eussent fui sous les doigts de l'homme de l'art qui cherchait à se mieux assurer de la fluctuation qu'il croyait sentir ; cependant cet homme, le croirait-on ? était un de ceux qui ont le mieux illustré la médecine opératoire parmi nous. »



Cliché Ciba.

Richerand (Lithographie de Delpech).





Suivent l'histoire et la description des bandages, perfectionnés par *Camper*, des sondes élastiques dues à *Tolet*, des tourniquets destinés à arrêter les hémorragies, utilisés par *Morel* au siège de Besançon en 1694, perfectionnés par *Ledran*, *Monro*, *J.-L. Petit*, les instruments pour l'extirpation des polypes inventés par *Levret*, modifiés par *Desault*. Passant des instruments aux interventions, Sabatier rappelle l'ouverture de l'abdomen en cas de sang épanché (*Cabrol*, *Vacher*, la section césarienne vaginale, la gastrotomie de *Lambron*, (d'Orléans), « qui consiste à faire une incision aux parois du ventre pour tirer un enfant tombé dans cette cavité à travers une crevasse qui s'est faite à la matrice », le manuel opératoire des hernies étranglées progressant grâce à *La Peyronnie*, l'opération de la taille par l'appareil latéral pratiquée avec tant de succès par le frère *Jacques de Beaulieu*, l'instrumentation et les méthodes de *Daviel*, *Lafaye*, *Wenzell*, pour l'extirpation du cristallin cataracté, le traitement chirurgical de la fistule lacrymale par les procédés d'*Anel*, *J.-L. Petit*, *La Forest*, l'amputation à lambeaux perfectionnée par l'Anglais *Alançon*, l'amputation dans les articles pratiquée par *Ledran*, *Morand* le père, le retranchement des extrémités des os longs (*Boucher*, de Lille, *White* et *Park*), l'anévrisme isolé entre deux ligatures (*Anel*, John Hunter). On doit à *Pibrac* la réaction contre l'usage abusif des sutures des plaies, à *Foubert* des vues sur le trajet et le traitement des fistules ano-uréthrales et ano-rectales. Enfin, après avoir rendu hommage à *Maréchal*, à *Quesnay*, *Verdier*, *Ran*, *Moreau*, *Louis*, Sabatier parvient à sa conclusion : elle se rattache à ce qu'avait dit Thouret sur l'alliance de la médecine et de la chirurgie ; et Richerand, Hallé, Dupuytren feront publiquement le même acte de foi : Etudiants et médecins ne peuvent se désintéresser de la chirurgie.

« Il est possible qu'une répugnance invincible, qu'un défaut d'adresse que rien ne peut corriger, éloignent quelques-uns de vous de l'exercice des procédés qu'elle emploie. Ceux-là doivent-ils moins regarder la connaissance des malades qui sont de son ressort comme une de celles qui sont les plus utiles au médecin, et sans laquelle il s'exposerait à des méprises souvent funestes et toujours désagréables, lors même qu'elles sont légères ? En réunissant les deux médecines, en voulant qu'elles fussent enseignées dans les mêmes écoles et par les mêmes professeurs, en exigeant que ceux qui s'y destinent en possèdent les connaissances, le gouvernement n'a fait que suivre l'opinion des personnes les plus éclairées : il n'a fait que rétablir un ordre de choses qui a eu lieu dans les plus beaux siècles de la médecine. »

Les idées si saines exposées par Sabatier, consacraient une victoire qui, lorsqu'elle avait été gagnée, n'avait pas paru précaire. La chute provisoire, puis définitive du Ier Empire va la mettre en péril. En prosternant une première fois la Faculté devant Louis XVIII, le doyen Leroux s'était servi de tels termes qu'il avait abaissé le respect au-dessous de la platitude. Le retour de Napoléon l'oblige à présenter à l'Empereur une adresse d'enthousiasme. Quelle gêne quand le sort des armes et la politique amènent la nécessité de se représenter devant Louis XVIII ! La Faculté tergiverse ; elle laisse s'écouler un mois, pendant lequel on veille attentivement autour du Roi. Près du souverain se tient son premier chirurgien, le Père Elysée, dont la marotte est de séparer la chirurgie de la médecine et de revenir à l'enseignement d'avant la Révolution. Ne voit-il pas dans l'union des deux branches de l'art un symbole et un héritage de la République une et indivisible (1) ? Sous l'influence du Père Elysée, une commission est nommée. La Faculté et l'union de la médecine et de la chirurgie ne sont sauvées que par la mort de leur terrible adversaire en 1817. Auparavant, quand l'orage est dans l'air, cinq jours avant le cataclysme représenté par la nomination des Commissaires, Hallé qui, en l'an XI, avait déjà prôné l'union des sciences jumelles, la défend dans son discours du 4 novembre 1815. En l'an XI, il s'était donné la tâche d'esquisser l'histoire de la médecine et de la chirurgie depuis les temps les plus anciens. Maintenant les événements commandent ; il faut aborder l'actualité brûlante, et l'incendie couve ! La position de l'orateur est délicate. Ex-médecin ordinaire de Napoléon Ier, il est tenu à une réserve particulière ; chacune de ses paroles est destinée à une large diffusion ; aussi pèse-t-il ses mots, se garde de tout éclat, et traitant « de *l'importance de la réunion de toutes les parties de notre art, ainsi que de la culture des sciences et des lettres pour la perfection de la médecine* », se propose de montrer que l'art est *indivisible*, qu'une même école doit obligatoirement réunir des parties jadis séparées, que leur association doit être si profonde, si parfaite que seule peut la réaliser cette union de l'Académie Royale de chirurgie et de la Société Royale de médecine « dont la Faculté a déjà jeté les fondements ».

Lassus

« Sur un autre plan, un art comme la médecine, dans lequel l'expérience et l'observation se composent d'éléments qui ne sont pas tous connus, où le succès des opérations dépend de forces perpétuellement variables par des causes qui souvent échappent à tous nos sens, ne peut adapter complètement à l'objet de ses recherches ni la balance, ni le calcul. »

C'est la culture des lettres qui sauvera la situation ; elle donne le goût, le coup d'œil, le tact, le talent ; « elle évalue ce que le compas ne peut pas mesurer ; elle apprécie les analogies, donne de la valeur aux conjectures ». Désormais, elle sera obligatoire, puisque le grade de *bachelier ès-lettres* est exigible à partir de cette année 1815, vibrante « des malheurs qui ont été versés sans mesure sur toute notre patrie ».

Le moment est venu d'accentuer le courage et la hardiesse. Après l'évocation des désastres napoléoniens, écartant le spectre de la guerre tant civile qu'étrangère, Hallé, avec une grande hauteur de vues, trace le rôle du médecin dans la mêlée.

« Vous ne devez connaître, dit-il aux étudiants, ni le délire des combats, ni surtout la fureur des partis. » Dans la guerre comme dans la révolution, le rôle du médecin est de porter secours.

« Calme dans le tumulte, tranquille au milieu des périls, votre âme, votre courage, sont ceux du génie tutélaire qui veille à la conservation des hommes, qui cherche également, dans la mêlée, soit le Français, soit l'ennemi frappé, pour le relever, le consoler, le soulager, le rendre à sa patrie. »

En 1820, quand Richerand, à son tour, développe ses arguments en faveur de la cause gagnée de justesse, il envisage le procès tendancieux fait à la symbiose médico-chirurgicale comme étant désormais terminé ! La chirurgie n'est qu'un moyen de l'art ; elle « ne peut faire l'objet d'une profession séparée ». Un médecin « qui demeure inhabile à la connaissance et à la pratique des opérations chirurgicales doit être tenu pour incomplet ». Il ne prononcera pas un discours inutile s'il éveille le zèle et l'émulation chirurgicale de ses auditeurs. Mais comme il les met en garde contre la déformation professionnelle !

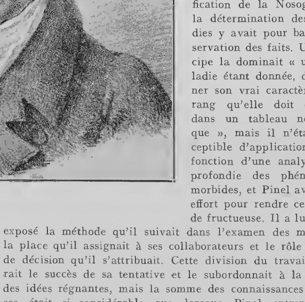
« Celui-là manque à cette probité sévère, qui, avant de recourir aux moyens extrêmes, néglige les remèdes plus doux, et, prompt à inciser, semble en portant le fer dans le sein des parties vivantes, prendre, en quelque manière, possession des malades. Soyez plus jaloux de faire *mieux* que de faire *autrement*, et n'hésitez jamais entre des erreurs brillantes et des vérités triviales. »

A l'entendre, les mœurs médicales et chirurgicales ont besoin d'être surveillées ; la pléthore en est cause, et pour chacun des fils d'Esculape, « le besoin de dîner tous les jours ». On trouverait dans les propos qui suivent des allusions directes à des événements récents, à la nécessité nouvelle où s'est trouvée la Faculté d'avoir à se défendre. Richerand ne ménage ni ses adversaires, ni ceux de la Faculté. Il brille quand

(1) Voir P. DELAUNAY. — Les Médecins, la Restauration et la Révolution de 1830. *Médec. Inter. ill.*, 1931-1932.

il médit, et quand il médit, il fulmine. Quels sarcasmes contre les médecins qui voudraient qu'après leur réception la liste des récipiendaires fût close ! Quels anathèmes contre les rédacteurs de périodiques qui « cherchent à gagner quelque abonné en injuriant leurs maîtres ! » Quelles paroles de vengeance contre « les académiciens de carrefour » qui cherchent à « faire faire à la science quelques pas en arrière », contre les collègues qui satisfont leurs ambitions « par toutes les ressources du savoir faire », et qui obtiennent « une vogue éphémère » en rajeunissant des vieilles méthodes.

Si le discours de Richerand servait aussi la cause médico-chirurgicale qu'avec tant de finesse Hallé avait bien défendue, celui que prononce Duméril, en 1816, ajoute à la nécessité de la culture littéraire, vantée également par Hallé, des conseils de culture morale. Le médecin doit rester sensible devant la lutte engagée entre la vie et la mort, et n'être ménager ni de la pitié qui console, ni de la bonté qui touche, ni de la fermeté qui encourage ; il aura du sang-froid ; il sera probe et désintéressé.



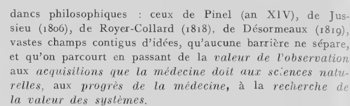
Percy

Au terme d'une revue historique, qui débute à l'époque révolutionnaire et embrasse sa carrière, il oppose la suppression des Sociétés savantes à la prodigieuse émulation qui précéda leur résurrection, et au développement magnifique auquel elles sont parvenues. Mais l'originalité de ce discours n'est pas dans ce parallèle tant de fois évoqué par des hommes qui ne peuvent oublier les spectacles qu'ils ont eus sous les yeux, en leur jeunesse. La note personnelle de Duméril, c'est celle qu'il fait entendre, au moment où, glorifiant l'Ecole de Paris, il se félicite qu'elle soit devenue un centre universel d'enseignement.

« Puis-je ne pas me laisser pénétrer d'un noble orgueil en voyant tous les jours cet amphithéâtre devenir pour nous ce qu'était pour l'ancien monde l'Ecole de la ville des Ptolémées, et confondre parmi nos disciples, sans distinction de rang ni de pays, ne formant pour ainsi dire qu'une seule et même famille, des fils d'Albion et des fils de l'Ibérie, des jeunes gens partis des bords du Gange, partis des bords de la Néva, ou députés par les deux Amériques. »

*
* *

Quatre discours méritent d'être rapprochés par leurs tendancs philosophiques : ceux de Pinel (an XIV), de Jussieu (1806), de Royer-Collard (1818), de Désormeaux (1819), vastes champs contigus d'idées, qu'aucune barrière ne sépare, et qu'on parcourt en passant de la *valeur de l'observation* aux *acquisitions que la médecine doit aux sciences naturelles*, aux *progrès de la médecine*, à la *recherche de la valeur des systèmes*.



Les mesures de justice et de bonté prises à l'égard des aliénés de Bicêtre et de la Salpêtrière ont donné au nom de *Pinel* une juste gloire. La vaste tentative, que réalise sa *Nosographie philosophique* (1), inspirée par la classification botanique de Linné, exerce sur la médecine et les médecins au début du XIXe siècle, une influence prépondérante, qui décroît à mesure que la méthode anatomo-clinique devient plus sûre d'elle-même. Quelle que soit la part du raisonnement dans l'édification de la Nosographie, la détermination des maladies y avait pour base l'observation des faits. Un principe la dominait « une maladie étant donnée, déterminer son vrai caractère et le rang qu'elle doit occuper dans un tableau nosologique », mais il n'était susceptible d'application qu'en fonction d'une analyse approfondie des phénomènes morbides, et Pinel avait fait effort pour rendre cette étude fructueuse. Il a lui-même exposé la méthode qu'il suivait dans l'examen des malades, la place qu'il assignait à ses collaborateurs et le rôle propre de décision qu'il s'attribuait. Cette division du travail assurait le succès de sa tentative et le subordonnait à la valeur des idées régnantes, mais la somme des connaissances acquises était si considérable que lorsque Pinel entreprit en l'an XIV de « rappeler l'enseignement aux principes sévères de l'observation », le discours qu'il prononça sur ce sujet était le reflet de son incomparable expérience. Ce morceau d'éloquence est d'une unité parfaite ; il garde la marque de ce bon sens éternel, dont l'auteur rappelle, dans un de ses ouvrages, en citant La Bruyère, qu'il est ce qu'il y a de plus rare au monde après les diamants et les perles.

(*à suivre*).

(1) Voir *Les Belles Pages Médicales*. Philippe Pinel. *Progrès Médical illustré*, n° 9, 1936.

Imp. de Compiègne.

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN A. O. F. (1)

PAR M. CH. ACHARD

(Suite et fin)

De Bamako à Dakar en chemin de fer, par le train express hebdomadaire, il faut 35 heures. Nous occupons, le docteur Couvy et moi, le wagon-salon réservé au Gouvernement général. Il est confortable, mais les secousses du train sont telles qu'on ne peut ni lire ni écrire et même, en raison du bruit, il est difficile de causer.

Le paysage est changeant ; on traverse des collines, puis des rivières qui sont des affluents du Sénégal, des plaines avec quelques cultures de mil et de sisal, des palmiers et cocotiers, et beaucoup de baobahs.



FIG. 11. — Le baobab.

D'après des récits de voyage que j'avais lus dans mon enfance, j'imaginais le baobab comme un arbre géant, précieux pour l'indigène et le colon. Combien autre est la réalité ! C'est un arbre paradoxal. Il parsème la campagne sénégalaise, se profilant sur le ciel comme un gros bilboquet : boule de verdure sur gros pied conique. Son fût massif, souvent jumelé à un ou plusieurs autres, ne supporte qu'une ramure souvent assez maigre et qui ne monte pas très haut. Il ne fait, sur le sol aride, qu'un petit rond d'ombre où s'abritent le long des routes quelques indigènes assis en cercle ou allongés par terre, qui mangent et se reposent, souvent avec quelques animaux. Son bois est léger, son tronc éventré, creusé de trous. Vieilli, l'arbre chauve achève de mourir en tendant vers le ciel le squelette desséché de ses branches sans feuilles. Il est mûr alors pour l'abatage. Encore laisse-t-il à sa place dans le sol l'encombrement de ses grosses racines enchevêtrées, impropres à tout autre usage qu'à faire du feu. Ses restes morcelés finissent à la cuisine une carrière sans gloire.

(1) Voir *Supplément illustré*, n° 10, 1937 ; n° 1, 1938.

Bien différent le fromager, autre grand arhre des tropiques. Son tronc clouté d'epines, assis sur de fortes racines, porte haut sa frondaison majestueuse et dans son bois les indigènes trouvent de quoi creuser de grandes pirogues.

A Dakar, le médecin général Couvy, en l'absence de sa famille, me donna une hospitalité des plus agréables dans sa vaste maison d'où l'on découvre une vue de mer magnifique.

Comme il y avait à Koulikoro une petite épidémie de fièvre jaune, Bamako était déclarée zone suspecte et nous étions nantis d'un passeport sanitaire que nous avons eu à présenter cinq jours de suite au service d'hygiène de Dakar. L'épidémie, qui gagna aussi la région de Thiès, fut, d'ailleurs très vite circonscrite et éteinte.

De Dakar, nous avons fait deux excursions à Kaolak et à Saint-Louis.

A Kaolak, un peu retardés par un accident d'auto, classique en ce pays avec les voitures officielles et qui consiste en la rupture de la barre de torsion, nous avons trouvé le Gouverneur intérimaire du Sénégal, M. Martine, et nous avons visité les formations sanitaires, importantes et fort bien dirigées par le docteur Vogel. Nous avons aussi vu la ville et le port qui prend de plus en plus de développement pour le transport des arachides. Un grand pont en béton armé, orgueil des ingénieurs, traverse le large estuaire du Saloum, qui a l'inconvénient d'avoir peu de fond et de n'admettre que des navires bas sur cale.

Au retour, nous avons traversé, quelquefois à gué, de vastes étendues d'eau.

Pour aller à Saint-Louis, la route était très mauvaise. Une tornade s'était déchaînée la nuit ; la route était inondée, défoncée, boueuse. L'auto dérapait dangereusement et s'enfonçait dans la boue. Un sérieux nettoyage fut nécessaire à Thiès. Au delà, dans la plaine et les dunes de sable, la route était hien meilleure.

A Saint-Louis, M. Martine nous reçut. Nous visitâmes l'hôpital qui est grand et où se font de grands travaux. En revanche, le dispensaire municipal et un petit dispensaire tenu par des sœurs, laissent à désirer. Celui de Sor, très actif, est devenu insuffisant. Le maire indigène de Saint-Louis, qui préside le Conseil général, nous a donné l'assurance que des crédits seraient accordés pour améliorer ces différents postes.

Le port de Saint-Louis est loin d'avoir l'activité de celui de Dakar. L'arrière-pays qu'il dessert a beaucoup moins de ressources. L'embouchure du Sénégal, à 20 kilomètres environ et quelque peu changeante, est d'un abord difficile à cause de la barre. Un cordon de dunes côtières sépare l'Océan du fleuve, et dans la lagune ainsi formée se trouve l'île où s'est édifiée la ville de Saint-Louis. Celle-ci rappelle certains aspects des petites villes antillaises. Rues étroites, maisons à pignon et petites, chaussées assez malpropres. Mais la vue sur le fleuve est belle. Un grand pont d'un kilomètre, appelé pont Faidherbe, facilite l'accès de la ville. Une plage agréable et étendue s'offre pour goûter à la fin du jour un peu de fraîcheur.

Le Sénégal, grand fleuve mal navigable, a une importance géographique d'ordre démographique et économique, en ce qu'il forme une frontière naturelle entre l'Afrique noire et ce qu'on peut appeler l'Afrique bistre, où les populations, dérivées des races blanches, sont plus ou moins colorées. Il sépare aussi les terres cultivées de sa rive gauche des territoires incultes de la Mauritanie.

En quittant Saint-Louis, le lendemain matin, un nouvel

accident d'auto nous arrête. La réparation paraissant difficile, nous décidons d'aller prendre le chemin de fer. Nous arrivons ainsi à la gare de Louga, en temps voulu pour avoir le train. C'est jour de marché. La gare est pleine d'indigènes : femmes chargées d'ornements, groupe de Maures portant barbe et favoris, à la chevelure ébouriffée.

Le train marche avec une sage lenteur et, à Rufisque, l'auto réparée nous rejoint.

Rufisque est un port déchu de son importance à cause du développement de Dakar. Néanmoins il retrouve encore une certaine activité au moment de la traite des arachides. Mais c'est le sort des anciens ports aménagés tant bien que mal au début de la colonisation, de décroître peu à peu à mesure que grandissent de nouveaux ports mieux situés géographiquement et économiquement. Ainsi, Abidjan a détrôné Grand Bassam et Bingerville, et Dakar, Saint-Louis et Rufisque.

Sous le rapport sanitaire, Rufisque est intéressante par ses locaux hospitaliers, aménagés pour isoler les malades en cas de fièvre jaune.

A Dakar, les œuvres sanitaires sont nombreuses et pleines d'intérêt.

Il y a un hôpital indigène et un hôpital européen. Dans un grand dispensaire, appelé polyclinique Roume, se pressent chaque matin de très nombreux consultants, et c'est un spectacle amusant et surtout instructif, que de voir de petits indigènes, circuler seuls, un papier à la main et se diriger vers l'étage et la salle spéciale où ils trouveront le médecin compétent pour leur maladie.

Il y a, de plus, à Dakar, un Service d'hygiène, chargé de la surveillance sanitaire de la circonscription et de la lutte contre le paludisme et la peste. Ce service tient à jour le casier sanitaire des quartiers et des maisons. Il possède une importante réserve de matériel pour le lazaret.

Un Institut Pasteur, rattaché à celui de Paris, est en voie d'agrandissement.

Le profane, en visite dans ce bel édifice, peut admirer une vue magnifique sur la rade ou s'amuser devant les ébats des singes destinés aux expériences et auprès de l'aquarium où sont élevés de petits poissons friands des larves de moustiques.

L'Ecole de médecine, sous la direction du Dr Crozat, forme des médecins auxiliaires indigènes et des sages-femmes indigènes. C'est une pépinière de collaborateurs précieux des médecins européens. Elle peut servir de modèle pour l'organisation sanitaire dans les pays de colonisation où la population est encore fort peu instruite.

Former pour nos médecins des collaborateurs indigènes est un double avantage. Ils propagent plus facilement que les blancs les pratiques de la bonne hygiène, et ils maintiennent étroitement en contact avec nous l'élite de la population noire. Il y a bien quelques petites difficultés pour leur attribuer des postes à leur convenance. Les sages-femmes surtout n'aiment pas s'éloigner de leurs familles. Parfois aussi elles se marient au médecin auxiliaire et l'on ne peut séparer le ménage. Puis ces dames prêchent souvent d'exemple en fait de repopulation, et leurs maternités répétées les rendent indisponibles pendant des mois. Mais qui pourrait les en blâmer ?

A l'île de Gorée, où nous sommes allés sur une vedette de la Marine mise obligeamment à notre disposition par le Commandant, il y a une infirmerie et des locaux pour l'hospitalisation en cas d'épidémie de fièvre jaune. C'est là qu'autrefois on soignait surtout cette maladie et un monument rappelle le martyrologe des médecins qui ont succombé au fléau en l'année 1878.

Mais l'intérêt de Gorée est surtout touristique. De la mer on a une belle vue, à la fois sur la partie basse où sont les monuments et les habitations, et sur la partie haute, aux falaises escarpées, qui est le domaine des militaires.

Beaucoup de vieilles constructions sont curieuses. A l'hôpital est une terrasse aux fines arcades qu'il est question de démolir : ce serait un sacrilège. On visite la maison du chevalier de Boufflers, assez modeste, et une maison des esclaves, particulièrement évocatrice. De la rue on monte aux étages par un double escalier courbe ; au milieu du bâtiment au rez-de-chaussée, entre les deux escaliers, est une porte qui conduit directement à la mer, et, de chaque côté du couloir s'ouvrent des chambres souterraines où, suivant la légende, les esclaves, aussitôt débarqués, étaient enchaînés.

Dakar est une ville aujourd'hui saine. Le paludisme en a



Fig. 12. — L'hôpital de Gorée.

presque complètement disparu. La situation élevée de la ville fait que la plupart du temps la chaleur n'y est pas insupportable. On peut, à la fin du jour, se promener pour s'y rafraîchir au jardin botanique de Hann, à la corniche, à la vaste plage sableuse de Cambérème, dominée par la hauteur au double sommet du phare des Mamelles.

Le palais du Gouvernement général, où je fus aimablement reçu par M. et Mme de Coppet, est digne du haut rang du représentant de la Métropole. La presqu'île, que doivent entièrement contourner les navires venant du nord, offre une grande variété de sites : rochers, dunes, sables, verdure. Le mouvement des navires est important et, la nuit, les appels de sirène, les saluts sonores des bateaux en arrivée ou en partance ne sont pas sans troubler quelque peu le sommeil du voyageur qui n'en a pas encore pris l'habitude.

Il y a des hôtels à Dakar, mais ailleurs on n'en trouve pas partout, même dans les centres importants de population. L'A. O. F. n'est pas encore un pays de libre tourisme. Le voyage doit être soigneusement préparé, la venue à chaque étape dûment annoncée Le plus souvent, avec l'agrément des administrateurs, le voyageur peut user des locaux réservés aux gouverneurs en tournée. Aussi est-il bon, dès l'arrivée à l'étape, de demander le « commandant ». Pour l'indigène, ce mot désigne celui qui commande, qu'il soit gouverneur, administrateur, colonel ou simplement sous-officier de gendarmerie. Quel que soit d'ailleurs le titre ou le grade de ce personnage, le voyageur est assuré de trouver de sa part bon accueil. Qu'il ne s'attende pas pourtant, dans

les locaux officiels, à trouver tout le confort souhaité. Si quelques-uns de ces logis sont de véritables palais, à Abidjan, à Saint-Louis, par exemple, il faut, dans d'autres, savoir se contenter des murs en torchis, du plafond en paille, du sol en terre battue, des grillages troués aux fenêtres et aux portes, enfin de la présence fréquente de commensaux indésirables, insectes divers, chauves-souris, crapauds, lézards. A la rigueur, s'il apporte son couchage et ses vivres, le voyageur peut trouver abri dans les campements dont j'ai parlé plus haut.

On doit convenir qu'il faut avoir vraiment l'âme du touriste pour s'engager dans un tel voyage, sans guide et sans compagnon averti. On commence néanmoins à organiser des tournées en groupes peu nombreux dans l'Afrique noire. L'attrait de la chasse aux gros animaux peut tenter quelques amateurs de ce sport. Mais en dépit de ces difficultés et de celles qui surviennent souvent à l'improviste, on est payé de sa peine par l'intérêt que suscitent non seulement les beautés naturelles du pays, mais aussi la vie et les mœurs des populations indigènes.

Les montagnes du Fouta Djallon, celles du sud de la Côte d'Ivoire, le plateau de celle-ci, les sables désolés de la Mauritanie et du Soudan sahélien, le cours majestueux du Sénégal et du Niger, la grande forêt de la Côte d'Ivoire et de la Guinée, les paysages de brousse, les hautes herbes, les grands arbres tropicaux, la falaise de Bandiagara et de Banfora, les côtes variées de la presqu'île de Dakar donnent au touriste l'agrément d'une grande diversité de spectacles naturels.

Le mauvais état des routes est encore une gêne pour le voyage en auto, surtout en la saison des pluies. Mais les travaux nécessaires pour les améliorer sont fort coûteux. L'absence de matériaux durs dans le pays, les inondations annuelles, la détérioration des chaussées par la circulation de gros camions de plus en plus nombreux, rendent malaisé l'entretien des voies de communication. C'est par un véritable tour de force qu'un de mes compagnons de retour, rappelé d'urgence en France pour un grave accident survenu à sa famille, avait pu accomplir, en 26 heures, le trajet d'Abidjan à Dakar pour prendre à temps l'avion régulier.

Mais les chauffeurs indigènes ont une grande endurance à la fatigue. J'en ai vu, conduisant des voitures de secours qui nous étaient envoyées pour remplacer les nôtres hors d'état de continuer, rester au volant un jour et une nuit pour nous rejoindre. Malgré tout et dans les conditions les plus favorables, on peut craindre les retards : une auto de secours peut elle-même, comme cela m'advint, subir une panne sur la route.

Le chemin de fer n'existe que sur un petit nombre de parcours. L'avion, sur des lignes secondaires, a sans doute un bel avenir, quand on aura pu aménager des terrains d'atterrissage accessibles en mauvaise saison.

La sécurité sur les routes est complète. Une poignée de tirailleurs suffit à l'assurer dans un territoire grand comme huit fois la France et peuplé de 14 millions d'habitants. Il n'y a guère que les Maures et les Touaregs qui inspirent quelque méfiance.

A Bobo Dioulasso, l'administrateur, qui m'avait réservé les locaux du gouverneur, m'assura que je ne manquerais de rien dans la nuit, car il avait posté sur la véranda, pour me servir, un tirailleur et un prisonnier. Heureux pays, où les prisonniers peuvent être préposés à la garde des dormeurs !

Les routes sont constamment parcourues par des indigènes marchant le plus souvent en groupes et portant sur leurs têtes toutes sortes de charges. Le costume est sommaire. L'homme se coiffe souvent d'un chapeau de paille pointu et tient parfois à la main, symbole de civilisation raffinée, un parapluie ! Les femmes ont un pagne qu'elles remontent jusqu'au dessus des seins, ou qu'elles descendent jusqu'au dessous du nombril, et dans lequel elles nichent contre leur dos un bébé, comme dans la poche d'un marsupiau.

Les races indigènes sont nombreuses et, partant, les langues. On compte, m'a-t-on dit, 72 idiomes différents. Heureusement, les petits noirs apprennent parfaitement le français à l'école, ce qui est rassurant pour nos petits-enfants, et les boys en savent assez déjà pour le service courant. Tous les noirs ont, d'ailleurs, des traits communs de caractère : insouciance, crédulité, vanité sont monnaie courante. Mais ils sont ordinairement doux, obligeants et serviables. Sur les routes, comme autrefois nos paysans français, ils saluent le voyageur d'un bonjour. Les femmes et les enfants l'accueillent avec des gestes d'amitié, parfois avec un salut militaire, jamais avec le poing tendu.

Au fond de l'âme noire subsisteront longtemps les croyances profondes des peuples primitifs en des génies et esprits malfaisants, en des sorciers et surtout des sorcières qui jettent le mauvais sort. Longtemps sans doute ils mettront leur confiance en des fétiches pour combattre ces maléfices. L'Européen leur apparaît vraisemblablement comme un grand féticheur, et les pratiques de médecine et d'hygiène que nous leur conseillons sont associées par eux à celles de leurs traditions, deux précautions, à leur idée, valant mieux qu'une.

L'islam s'est répandu dans de nombreuses peuplades noires, mais dans une forme très adoucie, si ce n'est chez les Touaregs, les Maures et les Peulhs. En général, le noir musulman accomplit les rites religieux, mais n'a pas la foi intransigeante et fanatique des musulmans de l'Afrique du Nord.

Aussi le Français, qui n'a de cesse aux colonies que lorsqu'il s'est fait de l'indigène un ami, a-t-il acquis en pays noir une autorité plus grande. Le médecin, à cet égard, joue dans la colonisation de ce pays, un rôle de premier ordre. Les marques de la confiance qu'il inspire aux indigènes se multiplient rapidement. Je n'y insiste pas ici, en ayant donné des preuves dans le rapport que j'ai présenté au ministre des Colonies sur ma mission.

On peut être assuré que l'évolution de ces races noires ne tardera pas à se faire. Déjà l'on constate une adaptation rapide à certains de nos usages.

L'art est sans doute chez eux encore grossier. Les masques, les statuettes, les constructions en terre séchée, avec, pour ornement, des poutres en saillie qui ne concourent en rien à la solidité de l'édifice, témoignent d'un médiocre sens esthétique.

Il y a pourtant des poteries assez élégantes, mais malheureusement très fragiles. Il y a surtout de petites statuettes en bronze, venant principalement du Dahomey, qui sont d'une vérité d'attitudes et d'une finesse vraiment remarquables ; on n'en trouve que difficilement aujourd'hui.

Mais il n'est pas douteux que l'art indigène se développera en suivant de nouvelles formules. L'école d'artisanat de Bamako prouve avec quelle adresse l'indigène se plie aux travaux d'art. Quand il sera instruit et qu'il acquerra la faculté d'invention, nul doute qu'il pourra créer un nouvel art.

A part les mines d'or, dont l'exploitation devient de plus en plus intéressante, l'A. O. F. est un pays essentiellement agricole et ses produits sont variés. La zone forestière produit des palmiers à huile, des lianes à caoutchouc, du café, du cacao, des bananes. Dans la zone soudanaise on cultive le mil, l'arachide, le coton, le sisal, et l'on fait de l'élevage. La zone sahélienne, moins fertile, donne surtout de la gomme.

Il y a tout intérêt pour la métropole à attacher toujours davantage l'indigène à la terre en la rendant plus productive. Actuellement, la propriété est encore le plus souvent collective et le chef de village en répartit les revenus entre les familles. Mais il y a déjà quelques nouveaux riches parmi les indigènes.

L'A. O. F. ne saurait être, pour la France, une colonie de peuplement ; c'est une colonie de rapport. L'accroissement désirable de la population ne manquera pas de se faire avec le temps si l'on améliore la santé publique, l'hygiène des enfants, l'alimentation et le bien-être de l'indigène. C'est l'indigène, plus vigoureux et plus instruit, qui colonisera le pays. Dès maintenant, l'A. O. F. est prospère, et la terre cultivable qui fera sa richesse est immense.

Je me proposais de revenir en France par le paquebot *l'Asie*, des Chargeurs, partant le 23 octobre, mais par suite d'une petite difficulté de logement à bord, je décidai de prendre l'avion. J'y gagnais de rester à Dakar quatre jours de plus et de revenir en France deux jours plus tôt.

Ce délai permit aux médecins de Dakar de m'inviter très aimablement à un banquet d'adieu, qui fut charmant d'amitié et d'intimité. On eut la délicate pensée de choisir, pour me porter un toast, un de mes anciens élèves de l'hôpital Cochin, le docteur Goez, du service d'hygiène. La fête qui devait avoir lieu dans un jardin fut seulement troublée par une pluie soudaine qui, au moment où l'on allait se mettre à table, obligea le personnel du restaurant à tout déménager dans une salle couverte. Il n'en résulta qu'un simple retard dont la cordialité des convives n'eut pas à souffrir.

Le mardi 27, ayant accompli les formalités de la pesée des bagages à main et ayant signé un papier déclarant dégager la Compagnie Air-France de toute responsabilité pour les risques de guerre en Espagne, je me rendis à la fin de l'après-midi à l'aéroport d'Ouakam. De nombreux visiteurs étaient venus souhaiter bon voyage aux partants et je serrai de nombreuses mains amies. L'hydravion du Brésil, qu'on attend pour le transbordement du courrier d'Amérique du Sud, avait un peu de retard. C'est à 7 heures du soir que l'*Antarès*, nom de l'étoile qui figure le cœur de la constellation du Scorpion, s'éleva dans les airs.

L'avion est confortable. La cabine des passagers contient deux rangées de fauteuils inclinés, dans lesquels on peut dormir à demi allongé. Le pilote, quand le froid de l'altitude se fait sentir, peut mettre en action un chauffage électrique. Chaque voyageur a d'ailleurs à sa disposition une couverture et une chancelière en cuir doublé de fourrure. A l'avant, une petite pièce qui sépare la cabine du poste de l'équipage contient un frigidaire avec des boissons glacées. A l'arrière se trouvent une toilette et la porte de sortie.

Villa Cisneros est notre première escale, après quatre heures et demie de vol. Personne ne sait si le Rio de Oro est gouvernemental ou nationaliste. Aucune formalité d'ailleurs ne nous est imposée. En marche, des phares se voient tantôt à droite, tantôt à gauche, indiquant que l'avion est tantôt au-dessus de la mer, tantôt au-dessus de la terre ferme. Le ciel est remarquablement pur, et les étoiles brillent d'un éclat particulier. L'avion s'élève parfois, paraît-il, à 3.000 mètres pour trouver des contre-alizés, favorables à sa marche.

De bon matin, on nous informe que l'escale de Casablanca sera remplacée par celle de Fez, à cause du brouillard qui règne sur la première de ces villes. En effet, nous apercevons au-dessous de l'avion une mer de nuages.

Nous avons comme compagnon Mermoz, le célèbre pilote. Il avait piloté l'hydravion de Natal et, comme il avait besoin de sommeil, il s'était couché de tout son long sur le tapis de la cabine entre les deux rangées de sièges, sa tête étant sous ma main droite. Il allait à Casablanca. Descendu à Fès, il prit avec nous une collation. Il attendit avec un colonel d'aviation qu'un avion envoyé par la Compagnie Air-France vînt le chercher pour l'amener à Casablanca. Nous lui dîmes adieu, bien loin de penser que peu de semaines plus tard il se perdrait dans l'Atlantique (1).

Habituellement, l'avion de Dakar s'arrête à Casablanca et les voyageurs sont transbordés sur un autre. Mais à Fès, la Compagnie n'ayant pas de hangars, nous avons continué notre route sur le même appareil.

La vue sur Fès est splendide, plus encore que celle qu'on a des hauteurs proches de la ville.

Il fait très beau, le ciel est sans nuages. Au-dessus du Maroc espagnol nous voyons se profiler au loin le cap des Trois-Fourches, Melilla, la mer bleue et les îles Zaffarine ; puis nous dominons l'embouchure de la Moulouya et Nemours. Le contraste est frappant entre les deux côtés de la frontière algéro-marocaine. Sur le Maroc espagnol, le sol est jaunâtre, dénudé, sans routes et sans habitations. Sur l'Algérie, le sol est verdi par la végétation, il y a des champs cultivés, des routes, des maisons.

Au-dessus du cap Falcon, un petit papier du pilote nous informe que nous sommes à dix minutes d'Oran à l'altitude de 1.500 mètres et qu'il fait beau partout.

A Oran, déjeuner rapide au buffet. En repartant nous avons une très belle vue de la rade et de celle de Mers-el-Kébir. Puis nous traversons un bras de mer de plus de 300 kilomètres, jusqu'à Alicante.

Il y a beaucoup de mouvement à l'aéroport d'Alicante. Un avion atterrit après nous, un autre s'envole, d'autres attendent sur le sol. C'est le point de ravitaillement du gouvernement rouge. L'aéroport est, comme partout, loin de la ville dont on ne peut rien voir. Seule apparaît à nos yeux la sierra dénudée. Il en est de même à Barcelone où il y a un peu plus de police et où nous embarquons deux couples de voyageurs. Le coffre à bagages s'est rempli et quelques colis sont laissés : ils seront enlevés plus tard par un Fokker qui est attendu.

Je n'ai pu, de l'avion, qu'apercevoir le port de Barcelone et la campagne cultivée. Rien n'était visible des dévastations.

En quittant Barcelone nous ne voyons plus grand chose. La nuit vient, il y a des nuages, l'horizon est brumeux. A la traversée des Pyrénées nous subissons quelques fortes secousses ; mais c'est bientôt fait et nous descendons à l'aéroport de Francazals, à 10 kilomètres de Toulouse. Un autocar, après la visite de nos modestes bagages, nous emporte à la gare et je prends un train de nuit pour Paris.

Nous avons mis, en tout, de Dakar à Toulouse, vingt-et-une heures trois quart.

En somme, ce voyage aérien, sans incidents sur un parcours de plus de 4.000 kilomètres, nous a fait voir de fort beaux paysages de terre et de mer, et nous avons passé au-dessus des horreurs de la guerre civile sans en souffrir et sans les voir.

Amis lecteurs, je vous souhaite de passer ainsi sans dommage au-dessus de toutes les misères dont aucune vie humaine n'est entièrement exempte.

(1) Ce même avion, l'*Antarès*, fut, quelques mois plus tard, mitraillé sans dommage sérieux pendant la traversée de la Méditerranée. En octobre 1937, il se perdit la nuit sur la côte marocaine.

Les Discours de Rentrée [1]

à l'Ecole et à la Faculté de Médecine de Paris

(*an VIII* - 1822)

par le Dr Pierre Astruc

(Suite et fin)

Dans le discours de Pinel, un exemple sert d'introduction au sujet.

« *Un ouvrage où respirent les principes les plus sévères de l'observation et un goût pur de médecine antique, atteste qu'il a existé à Rome, vers la fin du* XVII*e siècle, un des meilleurs esprits dont cette science puisse s'honorer. Son cours ordinaire d'études médicales ne fit qu'exciter en lui le désir d'une instruction plus solide, et qu'il ne dut qu'à lui-même. Il voyagea, il fréquenta les Ecoles les plus célèbres, qu'il trouva toutes dans un état d'agitation et d'effervescence, par l'introduction des doctrines nouvelles, de Paracelse et de Van Helmont, entièrement opposées aux principes de la Médecine grecque. Baglivi, car c'est le nom de ce médecin célèbre, prit alors le parti sage de méditer cette dernière en silence, de se concentrer plusieurs années dans la pratique des hôpitaux pour l'approfondir et lui faire faire de nouveaux progrès par ses recherches. C'est à cette heureuse retraite que nous devons une sorte de restauration de la vraie science médicale, et pour son enseignement, les préceptes les plus judicieux.*»

Hallé (Lithographie de Delpech).

L'Ecole s'est trouvée aux prises avec les mêmes difficultés. Allait-elle suivre Cullen et sa théorie des causes des maladies, Brown et son système général de la pathologie si simpliste, si prétentieux et si bref ? Allait-elle admettre une classification basée sur l'analyse chimique ? Elle a préféré suivre la marche « de l'observation exacte et de l'expérience éclairée », sur les pas de l'Académie de chirurgie, de l'ancienne Société de Médecine, qui « ont laissé à leur suite une longue trace de lumière. La route à suivre dans l'enseignement doit-elle différer de celle qui conduit aux découvertes les plus utiles ? » Le plan maintenant se dessine. Pinel définit les caractères des sciences, dresse le tableau de leurs heureuses applications qui s'opposent aux affirmations dont les « abus gothiques » ont dominé dans les écoles, et ne peuvent plus se concilier avec la marche des sciences physiques, chimiques et naturelles.

La méthode rigoureuse suivie dans ces sciences doit guider la discipline médicale.

« *Quelle science plus que la médecine doit exiger de n'admettre que des idées nettes et précises, d'éviter des questions oiseuses, de développer le sens de toute expression équivoque, d'analyser enfin certains termes abstraits, trop souvent pris pour des réalités?* »

Cette activité dans la recherche oblige à rectifier les sentences des anciens. Que les candidats prennent garde ! Ils doivent interpréter les opinions d'autrefois, et non les accepter sans raisonner. « Il n'est plus permis de fournir des scènes de ridicule aux poètes comiques. » Plus apte à la discussion, le médecin ne sera pas quitte avec la vérité parce qu'il se déclarera guidé par les faits observés.

« *Que de variétés dans le nombre et dans le choix de ces faits, ou dans la manière de les coordonner ! Quelques-uns s'en tiennent avec sévérité à un simple et modeste récit des symptômes observés, et craignent de donner dans des écarts ; d'autres, doués d'un jugement solide et d'une imagination forte, embrassent un vaste ensemble, et ont le secret profond de s'élever à des lois générales ; certains, séduits par une grande facilité d'écrire, tombent dans le relâchement, et quelques observations isolées servent à étayer un édifice chancelant et toujours prêt à s'écrouler ; enfin, d'autres esprits fougueux pensent que tout ce qu'ils peuvent supposer existe en réalité ; ils tronquent, ils dénaturent les faits, et se livrent aux divagations les plus insensées. C'est à un enseignement dirigé sur des principes sévères qu'il appartient de dévoiler ces divers artifices et les secrets de l'art profond d'observer et de décrire les maladies.* »

Les leçons sur l'histoire des maladies, prononcées du haut d'une chaire, sont utiles, mais les leçons cliniques joignent « l'exemple au précepte ». Or c'est sur les cours théoriques que l'étude des traitements fut établie. L'expérience exige d'autres principes. Il faut connaître l'action des substances sur le corps vivant, sur l'adulte moyen, puis sur des sujets différents par l'âge, le sexe, le tempérament.

« *Une connaissance exacte des caractères distinctifs des maladies, celle des propriétés physiques et chimiques des substances médicamenteuses et celle de l'action immédiate de ces dernières sur le corps vivant sont des préliminaires nécessaires, mais ne constituent point l'ordre et la méthode de traitement, c'est-à-dire l'heureuse combinaison de tout ce qui peut exercer sur un malade une influence salutaire.* »

Les préceptes les plus sages pour la conservation de la santé sont enseignés dans le cours d'Hygiène. L'ensemble des connaissances médicales forme un corps de doctrine qui s'accroît par l'observation et par l'apport des sciences accessoires. « Quel peut donc être le fondement du reproche fait

(1) Voir : *Progrès Médical*, Sup ill. n° 10, 1937 ; n° 1, 1938.

en général à la médecine par un grand écrivain, de rendre l'homme faible et pusillanime ? » Et dans sa conclusion, engageant les futurs médecins à exercer « sans jactance », avec « une sage défiance de leurs lumières », Pinel émet encore cette pensée : « *Des ouvrages sur la médecine populaire, écrits avec plus ou moins d'élégance, peuvent faire circuler dans la société civile quelques notions utiles et agréables ; mais un devoir inviolable de l'instruction publique, est de nourrir les élèves dans les principes rigoureux de la science, et de les rappeler à la sévérité de sa marche antique.* »

***

L'apport des sciences accessoires à la médecine, auquel Pinel a assigné sa place, va constituer le thème du discours de Jussieu (1806). Comme Pinel, Jussieu oppose la description et la nomenclature des maladies, telles qu'elles existaient autrefois, à l'état ou elles se trouvent. Il note que les chimistes modernes ont aidé et entraîné les médecins à acquérir plus de hardiesse ; la botanique et la zoologie ont projeté des lumières sur l'anatomie et la physiologie humaines :

« *Les services rendus à la médecine par la science de l'organisation végétale ne consistent pas simplement dans le nombre des médicaments qu'elle lui procure, ou dans l'indication des signes ou caractères propres á les faire reconnaître, et à empêcher qu'on ne les confonde ensemble. Lorsqu'elle considère les plantes sous leurs rapports naturels, qu'elle les réunit en genres et en familles suivant la loi des affinités, elle fait en même temps un autre rapprochement utile pour le traitement des maladies. Les plantes semblables par leurs caractères le sont aussi par leurs propriétés, de sorte qu'á l'inspection d'un végétal inconnu, on peut, avec assez de précision, et par l'analogie, indiquer ses vertus d'après l'examen de son organisation.* »


Duméril (Dessin de Jacob)

Douze ans se passent sans discours à tendance philosophique, et le 23 décembre 1818, Royer-Collard vient traiter le sujet suivant : *En quoi consistent les véritables progrés de la médecine ? Et quels sont les caractéres auxquels on peut les reconnaître ?*

L'orateur a foi dans les progrès continus de la science. L'effort que la médecine fait depuis vingt ans pour se libérer des entraves des systèmes, « secouer le joug des opinions, et chercher à s'asseoir sur le fondement inébranlable des faits » lui paraît considérable. Dans une de ces formules ramassées où il excelle, Royer-Collard, en trois points, définit ainsi la tendance contemporaine : On appelle toutes les vérités, on repousse toutes les erreurs, on signale tous les points obscurs. On ne peut recueillir les faits qu'avec des organes « qui saisissent toutes les nuances des objets,.. une attention que rien ne rebute,... un discernement exquis » ; quant aux conclusions, c'est à l'aide de rapprochements, de comparaisons, qu'il devient possible d'en établir. « *Dans cette suite d'abstractions,... tout s'enchaîne et s'éclaire mutuellement... Si l'on substitue ses propres conjectures aux résultats rigoureux des faits, ce ne sont plus les opérations de la nature que l'on retrace, ce ne sont plus ses lois que l'on découvre, c'est un monde imaginaire que l'on se plaît á créer...* »

Dans un très curieux passage, qui range Royer-Collard parmi les adversaires de l'expérimentation, l'orateur combat tout autant les théories « édifiées dans le silence du cabinet » que les expériences sur les animaux, trop hâtivement proclamées, où le savant « croyant interroger les organes quand il n'interroge que la douleur, et concluant hardiment d'un animal placé dans une situation donnée à l'homme considéré dans toutes les situations » ne craint pas « d'établir, comme autant de vérités physiologiques absolues, des résultats qui ne sont rigoureusement vrais que relativement aux animaux qui les ont fournis, et à la situation dans laquelle ils ont été obtenus ».

Des allusions qui durent provoquer les sourires ou les mouvements divers de l'assemblée concernent alors les expériences poursuivies chez l'homme lui-même, les résultats trompeurs obtenus par un expérimentateur qui s'élance « *dans des routes incertaines, manie témérairement les agents les plus redoutables, et en pousse même l'usage jusqu'aux dernières limites, sans s'effrayer ni des désordres nouveaux qui naissent sous sa main, ni des accidents plus ou moins graves qui sont quelquefois la suite de son imprudence, s'ils n'en sont pas l'effet* ».

C'est par de telles pratiques que l'on voit « *l'erreur remplacer l'erreur, les conjectures succéder aux conjectures, les systémes renverser les systèmes ; heureux du moins, lorsque le flot impétueux des opinions nouvelles nous apporte quelques-unes de ces grandes vérités qui honorent la science et qui consolent l'humanité !* »

Mais il ne faut pas « marcher plus vite que le temps ». Une science ne peut grandir que si toutes ses parties se perfectionnent. Il n'y a que des esprits téméraires qui donnent une extension prématurée à des vérités limitées. On a vu la physiologie rencontrer de pareils écueils, et, « par un abus mille fois plus déplorable », la doctrine médicale réduite « à deux ou trois axiomes et la pratique de l'art à l'usage de deux ou trois remèdes ». Quelle simplicité imaginaire ! La

BIEN-ÊTRE STOMACAL
Desintoxication gastro-intestinale
Dyspepsies acides
Anémies


DOSE: 4 à 6 Tablettes par jour et au moment des douleurs
COMPLEXE MANGANO-MAGNÉSIEN
Laboratoire SCHMIT – 71, Rue Sᵗᵉ Anne PARIS (2ᵉ)

médecine ne progressera pas si l'anatomie et la physiologie restent stationnaires. L'étude de l'homme sain doit précéder celle de l'homme malade ; les recherches qui poursuivent les traces de la maladie dans l'intimité des organes livrent la cause de la mort ; c'est de ce côté que viendra le progrès.

« *La science ne marche que lorsqu'on la pousse ; elle ne s'avance que lorsque l'élan des découvertes en agite toutes les parties ; sa vie est dans le mouvement, l'inertie est sa mort.* »

Dans cette recherche de la vérité, le noble héritage qui nous a été transmis ne peut périr.

« *Oui, jeunes élèves, vous trouverez toujours vos maîtres dans le sentier du devoir ; mais leurs efforts demeureraient sans fruits si vous n'y marchiez vous-mêmes... Aimez la vérité, de quelque part qu'elle vienne, sacrifiez tout pour la vérité, mais sachez la discerner de ce qui n'en est que l'apparence, et n'embrassez pas son fantôme en croyant l'embrasser elle-même.* »

***

Ce n'est pas le traducteur de Morgagni, l'inventeur de l'endoscopie qui vantera l'esprit de système. Si Désormeaux s'est engagé à répondre publiquement à cette question : « *Quelle a été l'influence de l'esprit de système sur les progrès de la médecine ?* », c'est afin d'apporter sa note personnelle à la démonstration entreprise par son collègue. Royer-Collard définit le système : une collection de faits ou d'idées établie avec ordre, et la théorie : l'expression des rapports généraux qui assemblent les faits réunis, coordonnés et comparés. L'auteur d'un système devrait être doué d'une sagacité profonde et d'un vaste génie, mais l'histoire montre que ces qualités ne sont jamais possédées à un degré suffisant pour éviter des conclusions prématurées et fragiles. Tout esprit systématique « voit pour ainsi dire les objets à travers une glace colorée dont ils doivent nécessairement revêtir la couleur ». Cet aveuglement est, il est vrai, incomplet ; chaque système a contribué à dissiper quelques erreurs, mais n'a pas su éviter d'en forger lui-même ; un rappel historique détaillé appuie cette affirmation.

« *Que le sort de la médecine eût cependant été plus heureux, si, ayant une fois découvert la méthode, qui devait la conduire sûrement à la perfection, elle se fût attachée à la suivre obstinément, et si elle n'eût pas imité ces voyageurs, dont l'imagination s'effraie de la longueur du chemin qu'ils doivent parcourir, et qui, croyant arriver plus directement au terme de leur voyage, se jettent dans des sentiers qui, après mille détours, les ramènent à peu près au point d'où ils sont partis.* »



Pinel (Dessin de Feuchère)

Il n'est pas irrévérencieux envers les collègues de Dupuytren de mettre hors pair le discours du 22 novembre 1821. Comme tous les écrits de Dupuytren, il est, selon l'expression de Malgaigne, d'une logique supérieure. Par ses tendances, il est à la fois d'ordre technique, biographique et réformateur, avec autant de clarté d'esprit, de virtuosité et de profondeur dans la première partie que dans les deux autres. Un sujet s'était présenté à son esprit : remonter à l'origine des connaissances médicales et les suivre jusqu'à l'état actuel ; étudier les institutions « exilées avec nos rois, reparaissant avec eux » — ce qui ne l'empêchera pas de dire de Napoléon qu'il fut « prodigieux dans le bien, prodigieux dans le mal » — ; célébrer cette belle création, l'Académie de Médecine « *combinée sur les vœux du temps présent avec l'expérience du passé* », et destinée à remplacer l'Académie de Chirurgie et la Société Royale de Médecine ; faire l'éloge de Bally et Pariset, François et Audouard, envoyés en mission à Barcelone, et de Mazet, victime là-bas de la peste. Le sujet aurait brillé par son ampleur, par sa variété ! Les pertes subies par la Faculté en décident autrement. C'est à l'éloge de Richard et de Corvisart que Dupuytren doit faire une large place. Et c'est merveille de constater avec quelle maestria il remplit sa tâche, tant envers le vénéré professeur de botanique qu'envers le maître de la clinique interne. De ce dernier il a été l'élève respectueux ; le devoir qu'il accomplit en retraçant sa vie, ses œuvres, ses mérites, lui est particulièrement agréable. La biographie de Corvisart par Dupuytren porte la marque d'une tendresse filiale, et elle est si approfondie, que chaque historien du célèbre médecin devrait consulter l'œuvre du premier chirurgien de cette époque.

Il montre Corvisart en son adolescence, bien doué mais sans prédilection, passant par l'agriculture et le droit avant de se décider en faveur de la médecine, et optant enfin pour cette dernière grâce aux leçons d'Antoine Petit et de Louis, qu'il a entendues par hasard. Ces deux maîtres ont décidé de sa vocation à la fois médicale et chirurgicale, en un temps où « un préjugé » avait établi une cloison étanche entre la chirurgie et la médecine. La première était remarquablement enseignée ; la seconde n'offrait « qu'un vain simulacre d'enseignement », et se trouvait avantageusement suppléée par les cours particuliers. La présence d'esprit de Corvisart, son jugement impeccable, lui assurèrent le succès dans les épreuves qu'il eut à subir. « *Ces qualités se firent surtout remarquer dans la thèse qu'il composa, et qu'il soutint sur la question de savoir :* Si la pléthore suffit pour produire l'éva-

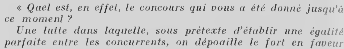
cuation menstruelle ? *On aime à voir le jeune bachelier combattre cette théorie d'une mécanique grossière par des raisonnements sans réplique, développés dans un style brillant de la plus élégante latinité, et rattacher ce phénomène à un dessein primitif de la nature, à une de ces lois dont il nous est plus facile d'observer les effets que de découvrir la cause.*

On a souvent dit que toutes les productions des hommes, dans les sciences comme dans les arts, ne sont que la suite et le développement d'une idée première fortement conçue; cette observation ne saurait s'appliquer à personne plus justement qu'à Corvisart, qui n'a cessé, dans ses cours et dans ses ouvrages, de combattre les causes premières, puisées dans la physique, dans la chimie, et dans des théories, qui, pour être appelées physiologiques, n'en sont pas moins souvent étrangères à la nature. »

C'est en ces termes que la voix de Dupuytren retrace les débuts de Corvisart et suit toutes les phases de la vie du grand médecin, mais, quel que soit leur intérêt, nous devons les abandonner, ne gardant de cet éloge que le parallèle entre les deux grands maîtres que Dupuytren oppose l'un à l'autre : Pinel, qui déployait de grands efforts pour ramener la marche de la médecine à celle des sciences naturelles, et Corvisart, indifférent aux classifications, et qui portait toute son attention à cette éducation des sens dans laquelle il excellait.

« *Nous ne savions pas en effet ce qu'il fallait admirer le plus en lui, du praticien ou du professeur : praticien, il possédait, à un haut degré, une réunion rare de connaissances en anatomie, en physiologie, en thérapeutique, en matière médicale, et surtout en médecine et en chirurgie. Il savait retrouver ces connaissances au besoin, et en faire l'application à propos. La rapidité et la justesse de son coup d'œil lui faisaient voir à temps le meilleur parti ; il savait le prendre et le suivre sans hésiter. Il savait le changer aussi lorsque l'occasion l'exigeait. Professeur, nous l'avons vu déployer, pendant quinze ans, toutes les forces d'une élocution facile, et néanmoins concise, toutes les ressources d'une dialectique serrée, et prodiguer tous les trésors d'une érudition variée et d'une expérience consommée.* »

Les éloges terminés, l'orateur va aborder un dernier sujet : celui des concours. Oui, la Faculté vient de subir des pertes considérables, mais les coups qui l'ont frappée ne peuvent l'anéantir. La question se pose de savoir comment on doit assurer aux Ecoles « une succession de professeurs habiles ». La nécessité d'une décision est évidente : Depuis la fondation de l'Ecole, on trouverait difficilement trois professeurs, « nommés suivant la même règle ». Et Dupuytren — ceux qui ont retracé sa vie lui reconnaissent quelque expérience en la matière ! — se prononce en faveur du concours, qui, s'il n'a pas eu jusqu'ici gain de cause auprès de tous, doit la défiance dans laquelle on le tient à ses *formes* et non à son *essence*. Qui refuserait de donner son assentiment à la conception que Dupuytren élabore ?


« *Quel est, en effet, le concours qui vous a été donné jusqu'à ce moment ?*

Une lutte dans laquelle, sous prétexte d'établir une égalité parfaite entre les concurrents, on dépouille le fort en faveur du faible, et on l'oblige à descendre dans l'arène, nu, et sans l'appui de ses travaux, qui sont ses armes et sa force.

Que ce vice radical soit extirpé, que le concours devienne ce qu'il doit être, un moyen de faire valoir et de juger tous les titres, tous les droits, et tous les mérites antérieurs et actuels de chacun, dans toute leur étendue, avec toute l'exactitude et toute l'impartialité que comporte l'humaine faiblesse; et, dès lors, loin d'être l'effroi du mérite, le concours deviendra son appui : il sera demandé ; il sera recherché par lui comme une égide contre l'intrigue, l'esprit de secte et de parti. »


Royer-Collard (Cliché Ciba).

*
* *

Le professeur Hallé, étant mort le 11 février 1822, devait recevoir l'hommage de la Faculté à la rentrée des cours. Mais alors que l'accord entre la Restauration et la jeunesse des écoles n'avait jamais été complet, toute maladresse risquait de provoquer des événements regrettables. En juin 1822, « pour que l'Université redevînt comme jadis la fille aînée de l'Eglise », le Roi nomme « grand maître Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis. Et nos étudiants de griffonner sur les murs des *graffiti* séditieux : A bas la calotte! A bas les Bourbons! Vive Napoléon » (1). Ces manifestations se renouvellent; les citoyens-élèves, en s'y livrant, montrent qu'ils ne sont déjà plus des élèves-citoyens, et, ni plus ni moins que les hommes mûrs, manifestent leurs opinions, sans souci des conséquences, par des murmures ou des cris. La séance du 18 novembre 1822, à la Faculté de Médecine, est, pour eux, une occasion favorable. Ils s'y rendent, non pour écouter l'éloge d'Hallé que Desgenettes doit prononcer, mais pour conspuer le recteur de l'Académie de Paris, l'abbé Nicole. Les coups de sifflet, les interruptions hachent le discours de Desgenettes. L'orateur poursuit, et tient tête à l'orage, avec tant de sang-froid qu'il a noté lui-même les moments précis où la rumeur s'élevait au maximum; il a aussi suggéré que l'évocation des croyances religieuses d'Hallé ne fut pas supportée par l'auditoire (2). Mais Desgenettes et celui dont il retraçait la vie et les idées étaient hors de cause. La présence de l'abbé Nicole à la séance de rentrée était le seul motif du vacarme organisé, non par des agents provocateurs, comme le pensait Desgenettes, mais par les étudiants eux-mêmes. On le vit bien quand l'abbé Nicole « se retira sous les huées, escorté jusqu'à sa voiture par une injurieuse cohue (3) ». Le récit que fit le recteur aux autorités appela une sanction sévère. Le 21 novembre 1822, sur ordonnance du Roi, la Faculté de Médecine fut supprimée. Une autre décision la rétablit le 3 février 1823.

(1) Voir P. Delaunay, *loco citato*.
(2) Voir Busquet, *Biographies médicales*. Hallé, n° 22, octobre 1928.
(3) Delaunay, *loco citato*.

Imp. de Compiègne.

LE DOCTEUR GUILLOTIN

I. Guillotin avant 1789

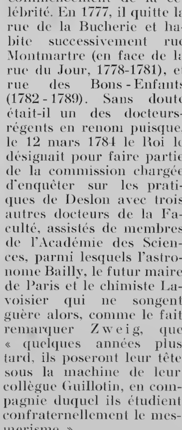
Il y aura cent ans, le 28 mai prochain, naissait à Saintes un homme dont la célébrité est encore faite, au mépris des droits de l'histoire, d'une invention qui ne lui appartient pas.

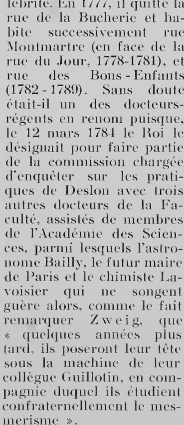
Fils d'un avocat, Joseph-Ignace Guillotin reçut une éducation soignée au collège d'Aquitaine et, attiré par les Jésuites que séduisait son heureux prénom d'Ignace, il devint professeur au Collège des Irlandais à Bordeaux.

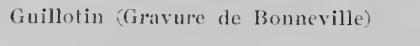
Pas pour longtemps. L'obéissance passive était trop opposée à sa façon de penser pour qu'il restât attaché à cette Société ; il la quitta peu de temps avant sa dissolution et suivit le goût qu'il avait pour la médecine.

Inscrit à la Faculté de Paris au commencement de l'année 1763, Guillotin est reçu docteur à Reims le 7 janvier 1768. Ce ne fut sans doute pas la facilité avec laquelle la Faculté champenoise délivrait les diplômes qui motiva le départ de l'étudiant aquitain, mais plutôt l'impécuniosité et le fait que les sessions de licence ne s'ouvraient à Paris que tous les deux ans. En février 1768, Guillotin en effet est de retour à Paris, obtient, au concours, le prix institué par Jean de Diest en faveur des étudiants peu fortunés, et se voit dispensé de tous les droits attachés à l'obtention des grades.

Logé, pour 324 livres par an, dans une de ces maisons de la rue de la Bucherie que la Faculté louait volontiers pour diminuer les charges qu'elle avait à supporter, Guillotin, en même temps qu'il suit les leçons d'Antoine Petit, organise une petite société d'étudiants comme lui, où non seulement on se rendait compte mutuellement de ce qu'on avait retenu des leçons magistrales, mais encore où l'on se proposait des questions à résoudre et des faits à expliquer : une Société d'Emulation avant le temps, où Guillotin précède Bichat.







Guillotin (Gravure de Bonneville)

Le 27 août 1770, Guillotin était reçu licencié et proclamé tel, suivant l'usage par le chancelier de l'Eglise de Paris ; et, le 26 octobre suivant, il recevait des mains de Poissonnier le bonnet de docteur en médecine.

On a peu de renseignements sur ce que fut la vie de notre docteur-régent entre sa réception au doctorat et l'année 1788 qui marque pour lui le commencement de la célébrité. En 1777, il quitte la rue de la Bucherie et habite successivement rue Montmartre (en face de la rue du Jour, 1778-1781), et rue des Bons-Enfants (1782-1789). Sans doute était-il un des docteurs-régents en renom puisque, le 12 mars 1784 le Roi le désignait pour faire partie de la commission chargée d'enquêter sur les pratiques de Deslon avec trois autres docteurs de la Faculté, assistés de membres de l'Académie des Sciences, parmi lesquels l'astronome Bailly, le futur maire de Paris et le chimiste Lavoisier qui ne songent guère alors, comme le fait remarquer Zweig, que « quelques années plus tard, ils poseront leur tête sous la machine de leur collègue Guillotin, en compagnie duquel ils étudient confraternellement le mesmerisme ».

On sait quelles furent les conclusions de la commission ; c'est à Guillotin qu'elle dut, par diverses épreuves qu'il imagina, de pouvoir mettre à nu les absurdités Mesmeriennes et Desloniennes et limiter toutes les prétendues merveilles du magnétisme à la puissance de l'imagination.

II. Guillotin homme politique

Tandis que la révolution ne gronde encore que sourdement à l'horizon, Guillotin est déjà de ceux qui proclament avec une foi ardente des principes nouveaux et profitent de la liberté, accordée par Louis XVI, d'énoncer, au moyen de la presse, leurs opinions sur la manière dont les Etats Généraux convoqués pour 1789 doivent être organisés.

Sa *Pétition des citoyens domiciliés* à Paris, datée

du 8 décembre 1788, est la première de toutes ces professions de foi qui préparèrent le grand mouvement révolutionnaire Guillotin demandait que la représentation du tiers-état fut au moins égale à celle des deux autres ordres. Cette pétition lui valut aussitôt la célébrité. Le 26 avril, les électeurs, rassemblés à l'Archevêché, le nommaient secrétaire avec Bailly ; le lendemain, ils le chargeaient de la rédaction des cahiers et, le 5 mai, Guillotin siégeait à Versailles comme dixième député de Paris.

La carrière du médecin constituant est marquée par de multiples interventions. Le 29 juin 1789, il présente une motion tendant à modifier la disposition matérielle de la salle où siégeait l'Assemblée, ce qui lui vaut d'être nommé commissaire et de présider à la distribution des banquettes.

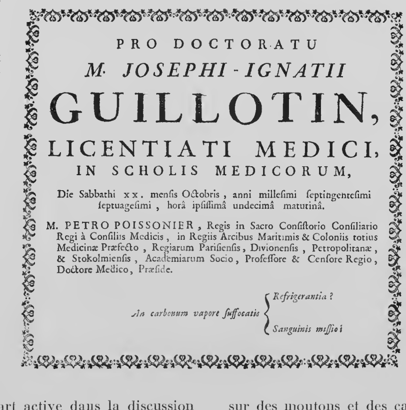
La veille de la prise de la Bastille, pressentant des désordres prochains, Guillotin demande le rétablissement de la garde bourgeoise pour faire cesser les troubles qui désolent la capitale.

Nommé secrétaire du dix-septième bureau, il prend une part active dans la discussion sur l'organisation du pouvoir du Gouvernement, va chez le roi pour lui demander son acceptation à la Déclaration des Droits de l'Homme et accompagne le monarque lors de son retour à Paris.

Mais ce n'étaient qu'interventions habituelles pour un représentant du peuple. Celle du 9 octobre va assurer à Guillotin la célébrité.

Ce jour-là l'Assemblée nationale avait ouvert la discussion sur la réforme de la jurisprudence criminelle. Mais, tout en décrétant l'établissement de deux jurys, l'abolition de la question, etc., l'Assemblée se taisait sur le mode d'exécution de la peine de mort, sur le préjugé qui faisait rejaillir sur la famille le crime d'un de ses membres, et sur la nécessité d'une égalité de la peine, quels que fussent le rang et l'état des coupables.

Le 10 octobre 1789, Guillotin montait à la tribune, lisait six articles qu'il avait rédigés. Mais la discussion de ces propositions était ajournée et leur auteur les renouvelait le 1er décembre suivant en les appuyant d'un long discours. Pourtant, seul le premier de ces articles, celui qui spécifiait que les délits du même genre seraient punis du même genre de peine, était pris en considération et Guillotin dut attendre jusqu'au 21 janvier 1790 pour faire adopter l'ensemble des quatre premiers articles qu'il avait proposés.



PRO DOCTORATU

M. JOSEPHI-IGNATII

GUILLOTIN,

LICENTIATI MEDICI,

IN SCHOLIS MEDICORUM,

Die Sabbathi xx. menſis Octobris, anni milleſimi ſeptingenteſimi ſeptuageſimi, horâ ipſiſſimâ undecimâ matutinâ.

M. PETRO POISSONIER, Regis in Sacro Conſiſtorio Conſiliario Regi à Conſiliis Medicis, in Regiis Arcibus Maritimis & Coloniis totius Medicinæ Præfecto, Regiarum Pariſienſis, Divionenſis, Petropolitanæ, & Stokolmienſis, Academiarum Socio, Profeſſore & Cenſore Regio, Doctore Medico, Præſide.

An carbonum vapore ſuffocatis { *Refrigerantia ?* / *Sanguinis miſſio ?* }

Quant aux deux derniers, celui notamment où il était dit : « le criminel sera décapité ; il le sera par l'effet d'un simple mécanisme », leur discussion fut si bien ajournée qu'elle n'eut jamais lieu.

Ce n'est que seize mois après que l'Assemblée, sur l'intervention de Lepelletier de Saint-Fargeau, décrétera que tout condamné à mort devait avoir la tête tranchée. Le principe admis, il fallait trouver un instrument moins affreux que la hache. Louis, consulté, proposa la construction d'une machine utilisée depuis longtemps dans d'autres pays, notamment en Angleterre. Quelques essais sur des moutons et des cadavres et la machine à décapiter était prête à fonctionner. Mais elle n'était pas baptisée.

Son promoteur « l'avait-il fait appeler la guillotine » ? Le *Journal de Perlet*, du 22 mars 1792, le prétend ; mais comme le texte du discours prononcé par Guillotin, le 1er décembre 1789, n'a jamais été retrouvé et ne figure pas au *Moniteur*, la question ne peut être résolue. Et tout ce qu'il faut retenir, c'est que Guillotin, qu'il ait donné ou laissé donner son nom à la machine à décapiter, ne fut pas l'inventeur de ce sinistre instrument qui était déjà connu au XVIe siècle.

***

Les cahiers de doléances avaient montré que le pays attendait des Etats Généraux une meilleure organisation de la Santé publique Mais on alla au

plus pressé et l'Assemblée institua d'abord un Comité de mendicité (21 janvier 1790).

Le 12 septembre suivant, Guillotin montait à la tribune pour demander la création d'un « Comité de Santé qui devra s'occuper des grands objets de salubrité publique qui intéressent la conservation des hommes. Ce Comité devra être composé des médecins de l'assemblée auxquels se joindront des personnes recommandables par leurs connaissances dans les sciences naturelles, économiques et politiques ».

La proposition fut votée, non sans quelques objections, et Guillotin nommé président du Comité. Avec lui siégeaient seize autres médecins, tous pleins de bonne volonté, mais bien peu capables. à part Gallot, ce député du Poitou, qui deviendra l'âme du Comité « d'éclairer d'une vive lumière le problème qui se posait devant eux » (Ingrand).

Parmi les commissaires non médecins figuraient l'évêque d'Autun, Maurice de Talleyrand-Périgord, Malouet, l'abbé Grégoire qui seront plus tard des hommes de premier plan, mais aussi incompétents et aussi incapables que leurs autres collègues non-médecins de dresser un programme d'enseignement médical.

M. Le Blanc, fera tendre le petit Bureau des huissiers de l'assemblée Nationale et dans lequel il y fera aussi déposer quatre sièges, a Paris. Le 8. May 1790.
Guillotin Commiss.

Fac-similé d'un billet de Guillotin, alors qu'il était commissaire de l'Assemblée constituante.

Guillotin s'en rendait compte et en faisant admettre aux délibérations des « représentants des divers corps de médecine, de chirurgie et de pharmacie », comme Poissonnier, Coste, de Jussieu, Bailly, Lavoisier, Tenon, Vicq d'Azyr, Peyrilhe, Pelletan, Baudelocque, il aurait pu faire atteindre au Comité de Salubrité le but qu'il s'était proposé. Sa bonne volonté devait rester sans réalisation.

Après avoir procédé à la constitution de son bureau, le Comité décida de procéder à une vaste enquête auprès de toutes les Facultés et Collèges de médecine, chirurgie et pharmacie. Les mémoires aussitôt affluèrent. Presque tous ont été perdus, mais leurs titres, que l'on connait, montrent assez, dit M. Ingrand, que « la préoccupation principale des Universités, Facultés ou Collèges qui les avaient rédigé tendaient beaucoup plus à la conservation de leurs prérogatives et privilèges respectifs qu'à la réforme de l'enseignement médical ».

Gallot avait bien préconisé la suppression d'un grand nombre de Facultés, la création d'un corps de médecins fonctionnaires, mais son rapport était loin d'avoir l'importance de celui que Vicq d'Azyr présenta au nom de la Société royale de Médecine, et qui, soumis aux commissaires le 11 novembre 1790, rallia aussitôt la majorité des suffrages.

Unité de la médecine, c'est-à-dire suppression de la vieille distinction, source de tant de querelles, des médecins et des chirurgiens ; enseignement en partie aux frais de l'Etat et en partie aux frais des bénéficiaires ; diminution du nombre des Facultés réduites à quatre : Paris, Montpellier, Bordeaux, Strasbourg, avec un certain nombre d'écoles secondaires ; création « de chaires de « Médecine pratique » autrement dit de Clinique ; recrutement des professeurs par la seule voie du concours ; durée des études portées à six ans, mais laissées au gré des étudiants qui, après avoir satisfaits aux examens probatoires, recevaient le diplôme de docteur : tels devaient être les conditions de l'enseignement de la médecine.

Pour l'enseignement de la pharmacie, mêmes dispositions de principe. Mais pour son exercice quelques dispositions nouvelles : interdiction de la vente des remèdes secrets, délivrance des médicaments sur ordonnance médicale, vente des toxiques réglementée, organisation de l'inspection des pharmacies, unification des prix pour tout le royaume, dispositions qui sont encore en usage de nos jours.

Le Comité de Salubrité avait aussi voulu mettre à la disposition des campagnes un corps de sages-femmes instruites et prévu, dans ce but, des écoles



Sur une muraille de l'Hôtel-de-Ville de Nuremberg figure une peinture, datée de 1521 et qui représente Manlius Torquatus faisant décapiter son fils.

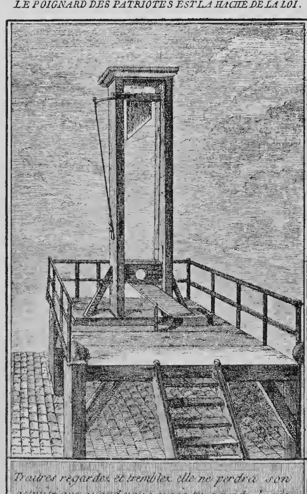
En 1866, alors que Dubois d'Amiens venait de lire à l'Académie de Médecine une étude sur les dernières années de Louis et de Vicq d'Azyr, étude où il faisait allusion à l'origine de la guillotine, Léon Le Fort, qui, quelques années auparavant, avait fait un dessin de la peinture de Nuremberg, le publia dans la *Gazette hebd. de Méd. et de Chir.* (n° 47) pour bien montrer que Guillotin n'était point l'inventeur de la machine à décapiter.

de sages-femmes à l'hôpital du chef-lieu. Mais, s'inspirant d'un travail entrepris par la Société Royale, à l'instigation de Turgot et de Necker, il s'était surtout préoccupé de l'organisation de l'hygiène et des services destinés à protéger la santé publique et avait prévu au chef-lieu du département une *Agence de secours et de salubrité* dont les agents d'exécution devaient être les médecins de cantons, véritables fonctionnaires d'hygiène.

Le plan du Comité de Salubrité était grandiose. Bien qu'il eut éveillé aussitôt les susceptibilités du Comité de Mendicité et de celui de la Constitution que présidait Talleyrand, il put cependant être remis à l'impression le 6 septembre 1791 par Guillotin. Mais au lieu d'être discuté aussitôt devant l'Assemblée nationale comme on s'y attendait, il passa du Comité de Mendicité au Comité de Constitution qui proposèrent de multiples modifications. Et tous les rapports, mémoires, observations restèrent stériles. La Constituante ne prit que le temps de voter la Constitution du Royaume et se sépara sans avoir pu restaurer l'enseignement médical et doter le pays des services d'hygiène tels qu'ils étaient prévus dans le rapport de Guillotin.

III. Guillotin et le Comité de vaccine

La fin de l'Assemblée nationale marqua pour Guillotin la fin d'une carrière politique qui n'avait pas été sans éclat ; pour être moins connue, sa



LA GUILLOTINE EN L'AN II.
D'après une gravure originale de « *Le Glaive vengeur de la République* ».

(D'après Lenotre : *La Guillotine*, Perrin, édit.)

carrière médicale est aussi glorieuse par le rôle de premier plan que Guillotin joua dans la propagation de la vaccine.

Incarcéré pour avoir refusé de révéler à Fouquier-Tinville le séjour d'une famille d'émigrés et libéré par le 9 thermidor, Guillotin ne s'occupa plus dès lors que de l'exercice de sa profession et fut un des premiers à s'intéresser aux observations que venait de publier un médecin anglais sur l'effet antivariolique de la vaccine.

L'annonce de la découverte de Jenner (1) avait été faite par la voie des journaux, et l'Ecole de Médecine, l'Institut National avaient aussitôt nommé des commissions pour étudier le fluide vaccinal qu'un médecin de Genève, Colladon, avait rapporté de Londres.

Pinel fit de premiers essais à la Salpêtrière, mais avec un tel insuccès que la vaccine aurait fort risqué de ne point trouver d'adeptes en France, lorsque le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, qui avait été témoin pendant son séjour en Angleterre des premiers succès de Jenner, proposa la création d'une société dont les souscriptions seraient employées à étudier le fluide vaccinal.

Dès ventôse an VIII, cette nouvelle société avait réuni un nombre important de souscripteurs parmi lesquels on comptait les citoyens Lebrun, Lucien Bonaparte, Fouché, Volney, Carnot, Frochot, Fourcroy, Maret et surtout des médecins : Thouret, Pinel, Salmade, Leroux, Guillotin, Husson, Cabanis, Lerminier, Sue, Jeanroy, Jadelot, etc.

Aussitôt formée cette société décida de confier le soin des inoculations à un comité de médecins ; ce fut l'origine du comité central de vaccine qui, créé le 21 floréal an VIII, ne disparaîtra qu'en 1820, lors de la création de l'Académie de Médecine.

Renouveler les expériences des Anglais, en tenter de nouvelles, fournir de vaccin la France et l'étranger, faire naître et entretenir la confiance dans une méthode nouvelle, attaquée violemment dès son apparition par l'ignorance et la mauvaise foi ; telle fut l'œuvre de ce Comité (1). L'âme en était Husson, jeune médecin né à Reims, ami et contemporain de Bichat. Non moins enthousiaste que lui était Guillotin. Dès le début, on voit l'ex-constituant s'occuper d'organiser des vaccinations gratuites. Le 2 ventôse an IX, il écrit aux maires des douze arrondissements de Paris une lettre où, chatouillant agréablement leur amour-propre en leur laissant entrevoir l'honneur de laisser leur nom attaché à la disparition d'un des plus grands fléaux du genre humain, il les sollicitait, chacun dans son arrondissement respectif, à ne négliger aucun des moyens qu'ils avaient à leur disposition pour favoriser la pratique de la vaccine.

Cette pratique ne tarda pas à rencontrer des adeptes dans toute la France. Le rapport que Hallé fit à l'Institut, le 11 mars 1803, détermina le Gouvernement à faire de la propagation de la vaccine un objet d'administration publique. Sur l'ordre de Chaptal, les préfets durent entretenir avec le Comité une correspondance régulière et à partir de ce jour médecins, magistrats, militaires, ministres des cultes rivalisèrent d'enthousiasme pour natu-

diner du 13 nivose
Le diné — 60 —
9 Blles Bourg. — 19 — 19
Café — 5 — 08
Liqueurs — 5
86 — 3
Maçon — 11 — 88
j'ai payé pour tous le 15 nivose XII

Le Comité central se réunissait quelquefois pour dîner ; on allait chez un restaurateur à la mode, chez Billiotte, au n° 612 de la rue du Bac. Le facsimilé ci-dessus représente « l'addition » du dîner qui eut lieu le 13 nivose an XII. Y assistaient : Thouret, Guillotin, Parfait, Leroux, Mongenot, Marin, Delaroche, Husson.

(1) C'est en juin 1798 que Jenner avait publié son ouvrage sous le titre : *An inquiry into the causes and effets of the variolae vaccinae.*

(1) Tandis que les premières vaccinations étaient pratiquées à l'Hôtel-Dieu par Bichat, à la Maternité par Andry et Auvity, à l'Hospice des Vénériens par Cullerier, Frochot créait un hospice d'inoculation dans la Maison du Saint-Esprit et d'illustres citoyens, Sabatier, Huzard, de Jussieu, Hallé, membres de l'Institut donnaient l'exemple en faisant vacciner leurs enfants.

raliser la vaccine sur tous les points de la France.

Le 4 avril 1804, la Société centrale de vaccine était fondée. Elle tint sa première assemblée générale le 15 décembre. En l'absence de Chaptal, Guillotin présidait. Ce fut pour l'ex-constituant l'occasion de célébrer « l'homme extraordinaire... le


Comité du 25 Brumaire an 13.
Salmade
Marin
Pinel
Guillotin

Fac-similé d'une Page du « Cayer des listes des présences aux séances du Comité central de vaccine ». (Bibl. de l'Acad. de Médecine, ms, 1457-585.)

héros incomparable, vainqueur, pacificateur, législateur, restaurateur des sciences et des arts », sous le consulat duquel la vaccine avait été apportée et étudiée en France.

« Il ne s'agit point, ajoutait Guillotin, de ces brillantes théories, ni même de ces vérités spéculatives qui font tant d'honneur à l'esprit humain, mais qui malheureusement font quelquefois si peu pour le bonheur : il s'agit d'une vérité pratique, fondée sur mille et mille observations incontestables, vérifiées et reconnues aujourd'hui par les savants de tous les pays. Jamais découverte ne fut donc plus sévèrement examinée, plus exactement constatée, plus rigoureusement démontrée, plus universellement adoptée : jamais, par conséquent, découverte ne fut plus utile, ni plus belle. »

La postérité a confirmé l'enthousiasme de Guillotin et doit reconnaître à ce dernier le mérite d'avoir été en France un des premiers et des plus zélés propagateurs de la vaccine.

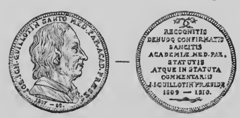
IV. Guillotin, membre de l'Académie de Médecine de Paris

En 1793, les Facultés, les Académies avaient été supprimées. Mais elles ne devaient pas tarder à renaître et, lorsque le décret du 14 frimaire an III eut rétabli l'enseignement médical, de nouvelles sociétés se formèrent aussitôt : d'abord la *Société de Santé*, le 2 germinal an IV (22 mars 1796) qui, l'année suivante prit le nom de *Société de Médecine*, et, quelques mois après, le 5 messidor an IV (23 juin 1796), la *Société Médicale d'Emulation*.

Mais ces Sociétés étaient surtout des centres d'instruction, « d'émulation pour tous ». Aucune n'avait le rôle de conseillère officielle, rôle rempli avant la Révolution par la *Société Royale de Médecine*. Et le Gouvernement était cependant dans la nécessité de consulter souvent l'Ecole sur des questions d'intérêt public. La création d'une nouvelle société s'imposait. Elle fut réalisée le 26 prairial an VIII. Sous le titre de *Société de l'Ecole de Médecine de Paris*, les professeurs de l'Ecole, auxquels avaient été adjoints quinze associés pris en dehors d'elle, reprenaient les attributions de l'ancienne *Société Royale de Médecine*.

Ainsi se trouvaient reconstituées, et bien au delà, les assemblées scientifiques de l'ancien régime. Mais, différentes dans leur but et limitées ainsi dans le nombre et la qualité de leurs adhérents, les nouvelles Sociétés étaient loin de réunir l'ensemble des médecins parisiens. Beaucoup de ceux qui n'y avaient point été admis, aspiraient à la constitution d'un autre groupement conforme à leurs désirs.

C'est ainsi que le 4 vendémiaire an XIII (27 septembre 1804), à 7 heures du soir, un certain nombre de médecins se réunirent à l'Hôtel d'Aligre, rue Orléans Saint-Honoré (au 123 actuel), pour fonder



Jeton de l'Académie de Médecine de Paris, sous la présidence de Guillotin.

une Société à laquelle on donna immédiatement le nom d'*Académie de Médecine de Paris* (1).

(1) L'instigateur de la réunion avait été un certain Fabré, plus connu par la suite sous le nom de Fabré-Pellaprat (1775-1838). Bien que dès le début il ait manifesté le désir de n'accepter aucune fonction honorifique dans la nouvelle société, il semble qu'il n'ait cherché, en la fondant, qu'un titre ronflant propre à lui favoriser l'accès des milieux où son activité plus ou moins louche tendait à s'exercer.

Fabré était en effet l'associé de Ledru, fils de Ledru dit Comus « physicien du roi » et propriétaire d'un établisse-

Cette nouvelle Académie, qui avait pour objectif « de relever la profession médicale et d'assurer les progrès de l'art » devait comporter trois classes de membres : des titulaires honoraires recrutés principalement parmi les docteurs régents de l'ancienne Faculté ; des membres titulaires et des associés correspondants. Chaque membre devait payer une cotisation.

Les deux premières séances, tenues sous la présidence provisoire de Dumont, médecin de Montpellier, furent consacrées à l'élaboration de divers projets et même à la rédaction d'une adresse à sa Majesté l'Impératrice pour la supplier d'accorder à la nouvelle Société le titre d'*Académie impériale de Médecine.*

Bien que l'adresse fut restée sans réponse, les nouveaux académiciens se réunirent une troisième fois, le 28 octobre 1804, pour désigner leur bureau. Aux applaudissements des vingt-trois votants, Guillotin fut proclamé directeur, Descemet, président, et Duméril, vice-président.

Une cinquième séance eut lieu le 3 novembre 1804, l'élection des administrateurs et des membres étant subordonnée à leur acceptation.

Comme il était à prévoir, tous acceptèrent et la plupart tinrent à apporter eux-mêmes leur adhésion. Il y avait là des docteurs-régents de l'ancienne Faculté : Jeanroy, Portal, Lalouette, Rousille-Champseru, Bourdois, Guilbert, Descemet, Guillotin, Bourru, Bosquillon ; quelques jeunes : Récamier, Burdin, Duméril, Leveillé, Legallois, Landré-Beauvais, Levacher de la Feutrie, Capuron, Fouquier, Salmade et d'autres dont l'histoire a perdu la trace.

Les nouveaux statuts rédigés par une commission que présidait Guillotin ayant été acceptés par le Préfet de Police, l'Académie de Médecine tint encore une séance générale à l'Hôtel d'Aligre ; mais un mois après elle avait déjà changé de local et était venue siéger rue du Bouloi d'où elle ne tarda pas à émigrer pour se réunir au Temple de l'Oratoire, les 15 francs demandés pour la location de la salle ayant paru à la jeune Académie une somme trop élevée pour ses maigres ressources.

L'Académie, à partir de cette date, se réunit les deuxième et quatrième mardis de chaque mois, à 2 heures. Les communications y sont quelconques. La Société se façonne à l'image de l'ancienne Faculté de Médecine. Elle pense surtout à s'entourer de formes extérieures qui assureront, pense-t-elle, son prestige. Elle a un appariteur qui prend le titre ronflant de *greffier de l'Académie.* Et plus préoccupée de l'observation des anciennes coutumes que de science, elle décrète que les candidats devront subir un examen pour prouver leurs connaissances dans la littérature latine et que les chirurgiens ne pourront être admis qu'à titre de correspondants.

Guillotin cependant apporte un peu de vie à cette assemblée somnolente et d'esprit rétrograde. Tandis que certains, comme Mollet, Descssartz communiquent leurs observations sur la matrice considérée comme un corps charnu ou sur un cas de paraplégie causée par la luxation d'une vertèbre dorsale, l'ex-constituant souligne l'intérêt des

le 27 mai 1808

ACADÉMIE DE MÉDECINE
DE PARIS.

BULLETIN DE PRÉSENTATION.

M. françois Benjamin Leuraud natif de Barbezieux
agé de 31 ans, demeurant à paris, hotel de Monaco
est présenté, en qualité d'académicien titulaire par
MM. J. L. Leuraud, pagès, fabré et mollet, Menuret
COMMISSAIRES
MM.

ment considérable installé dans le couvent des Célestins, où l'on traitait par le magnétisme et l'électricité. Quand on sait que Fabré et Ledru furent parmi les illuminés ou les affairistes qui, au début du XIX[e] siècle, tentèrent de restaurer l'ordre des Templiers, on ne peut s'empêcher de penser que l'*Académie de Médecine de Paris* eut des fondateurs assez peu recommandables. Ledru, qui, jusqu'à sa mort, fit suivre sa signature du titre de membre de l'Académie de Médecine, était le père de Ledru-Rollin.

tubes capillaires inventés par Bretonneau pour la conservation du vaccin.

Et quand il devient président, en 1807, c'est lui qui conduit chez le Ministre de l'Intérieur une députation de l'Académie pour laquelle il obtient l'approbation des statuts et la reconnaissance d'utilité publique qui se manifeste aussitôt par diverses missions confiées à l'Académie.

Guillotin s'occupe aussi du recrutement de nouveaux académiciens et y réussit si bien que l'Almanach de 1808 signale 72 membres titulaires honoraires, 31 titulaires, 84 chirurgiens et 191 pharmaciens.

En 1810, d'autres adhérents qui laisseront une trace dans l'histoire médicale, Royer-Collard, Laennec, Bayle, Duval viennent grossir les rangs de l'*Académie de Médecine de Paris* qui prend, à partir de cette date le nom de *Société Académique.*

Cependant ces heureux résultats, consignés sur les jetons frappés à l'effigie de Guillotin, devaient être éphémères. Dès 1807, Bosquillon et une dizaine de ses collègues avaient demandé la révision des statuts. La demande se renouvelle en 1809 et les réunions se multiplient sans apporter l'accord, ceux qui veulent la révision des statuts et proposent la suppression des membres honoraires pour ne conserver que des titulaires, désirant surtout arriver aux différentes fonctions du bureau.

Guillotin, président, s'évertue en vain à maintenir la Société telle que l'avaient conçue ses fondateurs. Peine perdue. La dissidence était inévitable. Portal, Bosquillon, Fouquier, Salmade et quelques autres proposent de former une nouvelle Société qui s'appellera le *Cercle Médical* et s'assemblera deux fois par mois pour faire des conférences sur la médecine pratique. Leur appel trouva un écho et la nouvelle Société était définitivement constituée le 9 juin 1811, Portal, élu président, lui apportait, de par son amitié avec Montalivet, un appui officiel qui devait devenir plus efficace encore avec le retour de Louis XVIII.

Diminuée dans son effectif et son prestige, la *Société Académique* n'en continua pas moins d'exister. Menacée de quitter l'Oratoire, elle dut à Guillotin de pouvoir tenir encore des séances dans le même local et de conserver son nom malgré les tentatives répétées du *Cercle Médical* pour la déposséder de son ancien titre.

Guillotin mourut (1) le 26 mars 1814, d'un anthrax à l'épaule gauche ; sa mort passa presque inaperçue au milieu des événements et ne fut marquée que par les discours de Bourru et de Lescure qui, en évoquant le souvenir du président de l'*Académie de Médecine de Paris,* tinrent à rappeler qu'il en avait été « la plus ferme colonne en la garantissant du péril où voulait la précipiter la discorde ».

Bosquillon étant mort quelques mois après Guillotin, *Société académique et Cercle médical* continuèrent leur vie séparée jusqu'en 1819, et fusionnèrent alors sous la dénomination de *Cercle Médical.* A partir de 1826 on ne trouve plus trace de cette association qui, en fait, fut remplacée comme société officielle par l'*Académie de Médecine,* créée par ordonnance royale du 20 décembre 1820.

Maurice GENTY.

CONSULTATION
GRATUITE
De l'Académie de Médecine de Paris.

ACADEMICIENS
CONSULTANS,
MM. LES DOCTEURS



Séance du

N°.

Nota. Il faudra rapporter la présente ordonnance chaque fois que l'on viendra consulter.

Cf : Bourru : Discours prononcé aux obsèques de Guillotin. Paris, Plassan, 4°, 8 p.

Chereau (A.) : Guillotin et la Guillotine, Paris, 1870, 8°, 52 p. — Dujardin-Beaumetz et Evrard : Note historique et physiologique sur le supplice de la guillotine, Paris, Baillière, 8°, 26 p. — Pichevin (R.) : La Guillotine, Guillotin et la peine de mort, *Bul. Soc. franç. Hist. de la Médecine,* t. X, 1911, pp. 89-181.

Ingrand (H.) : Le Comité de Salubrité de l'Assemblée Nationale Constituante (1790-1791), Thèse de Paris, 1934, 174 p. — Rapport du Comité central de Vaccine, Paris, 1803. — Rapport du Comité central de Vaccine sur les vaccinations pratiquées en France en 1804-1809.

Pichevin (R.) : La première Académie de Médecine de Paris (1804-1819), *Bul. de la Soc. franç. d'Hist. de la Médecine,* t. XII, 1913, pp. 197-231. — Procès-verbaux, documents concernant l'Académie de Médecine de Paris, Ms 42-45, Bib. de l'Académie de Médecine.

(1) Il habitait alors rue Saint-Honoré, n° 533, au coin de la rue de la Sourdière.

Imp. de Compiègne

En l'honneur de Broussais

C'est dans cette Bretagne, qui est, au dire de Michelet, l'élément résistant de la France, que naquit François Broussais, dit « Franchin », le 17 décembre 1772, en la ville de Saint-Malo, ce nid de Corsaires, qui vit naître d'autres révoltés comme La Mennais, des précurseurs du Romantisme comme Châteaubriand, et d'où s'élancèrent jadis des hommes aventureux tels que Jacques Cartier, Dugay-Trouin, La Bourdonnais, Surcouf, pour ne citer que les principaux.

Cette origine l'a marqué fortement, et son âme, bien Armoricaine, se retrouve dans ces coureurs de mers, ses frères, dont il a la ténacité opiniâtre, l'entêtement inébranlable, le courage téméraire et l'esprit combattif, allant jusqu'au farouche.

De sa race, il a le caractère loyal, sincère et bien trempé, la puissance et l'énergie de la pensée, et pourtant, ce fougueux breton est né d'une calme famille médicale : son bisaïeul était médecin, son aïeul était pharmacien, son père officier de santé, exerçant à la fois la Médecine et la Pharmacie, dans le village de Pleurtuit, sur la Rance.

C'est là que Broussais grandit et fut élevé, modestement ; car, jusqu'à douze ans, ses études semblent avoir été sommaires ; il servait la Messe du Curé, qui le remerciait de ses services, en lui enseignant le plain-chant et quelques bribes de latin. Alors, seulement, ses parents l'envoyèrent au collège de Dinan, où il fut un élève appliqué, doué d'une excellente mémoire, mais empreint d'une humeur batailleuse, montrant en toutes occasions un esprit frondeur heureusement doublé d'un profond sentiment de justice. C'est ainsi qu'il défendait courageusement sa grand'mère Madame Desnoyers, contre un fils indigne qui exigeait d'elle de l'argent; c'est ainsi qu'au cours des jeux violents auxquels il se livrait, il portait secours à ceux de ses camarades connus pour les plus faibles ; c'est ainsi, également, qu'il affirmait résolument à l'abbé Terrail son interprétation de la traduction d'un texte de Virgile, certain d'avance de la grave punition qu'il encourait. Ses condisciples l'appelaient « l'Empereur », et pourtant, il avait acquis près de son père les opinions les plus républicaines qui soient.

F. J. V. BROUSSAIS

F. J. V. BROUSSAIS *Cliché Ciba.*
d'après le tableau de Ch. Duchesne, gravé par H. Bonvoisin

Aussi, les idées nouvelles trouvèrent-elles en lui un terrain tout préparé, et il voua aux tendances révolutionnaires toute la foi de ses sympathies.

Enrôlé dans la Compagnie franche de Dinan, le voici parti comme volontaire en Vendée, où il gagna, par la force des Armes, les galons de Sergent, espérant bien avoir trouvé la carrière de son avenir, répondant à son caractère. Mais une dysenterie grave contraria ses projets et il dut rentrer chez ses parents pour se soigner.

Ceux-ci, justement émus de l'avoir su exposé aux dangers d'une campagne, d'où plusieurs de ses camarades n'étaient point revenus, décidèrent de l'orienter vers une profession plus stable, et, continuant ainsi la tradition médicale de la famille, l'envoyèrent à l'Hôpital de Saint-Malo, où il commença de pratiquer l'anatomie, qu'il continua à l'hospice de Pontanezen, et à l'hôpital de Brest.

Mais au sang bouillant du « Malouin », il fallait des horizons plus vastes et une vie plus agitée que les salles de dissection ; aussi accepta-t-il avec joie une commission de chirurgien de Marine et, pendant six ans, il fit la guerre de Course, pourchassant l'anglais, d'abord sur « l'Hirondelle », puis sur

« La Renommée », sur « l'Emilie » — Capitaine Surcouf —, sur « Le Vendémiaire » — Capitaine Le Couttre —, enfin, sur « Le Bougainville » ; — métier dangereux, mais procurant de gros profits, qu'il ne négligea pas et qui lui servirent, plus tard, à réaliser ses ambitions scientifiques.

On trouve, en effet, aux Archives Maritimes que, sur une seule part de prise, il toucha 14.000 francs, pour vingt-cinq jours de mer.

Ici se place un fait tragique : L'assassinat en 1798 de son père et de sa mère, par des ennemis politiques qui ne lui pardonnaient pas sa campagne de Vendée ; son goût de l'aventure fléchit, Broussais mit sac à terre et se décida à reprendre ses occupations médicales.

J'ai revu dernièrement, à Pleurtuit, la maison du drame, qui ne porte aucune mention et qui est habitée par un de nos jeunes confrères, le Dr Véron.

Revenu à l'hôpital de Saint-Malo, désireux d'apprendre et de mieux faire, le jeune Broussais comprit bientôt toutes les lacunes d'une éducation médicale insuffisante. Lors, il vint à Paris, où il connut Bichat, Cabanis et Pinel, et à trente-et-un ans, il fut reçu médecin, avec une thèse inaugurale intitulée : « Recherche sur la fièvre hectique. »

Il s'installa rue du Bouloi, près du Louvre, pour y faire de la clientèle ; mais le succès ne répondit pas à ses espérances, car après deux ans, il n'avait encore gagné que douze cents francs.

Désemparé, ses ressources s'épuisant, il eut recours à Pinel, qui le recommanda à Desgenettes, et il fut promu Aide-Major en 1805 à l'Armée des Côtes de l'Océan, rejoignit à Utrecht la « Grande Armée » de Napoléon, prit part à de grandes batailles, entre autres Ulm et Austerlitz, travaillant beaucoup, surtout l'anatomie, opérant sans cesse, faisant de multiples autopsies, se documentant par de nombreuses observations auprès d'éminents chirurgiens, tels que Larrey, voulant ainsi forcer une chance, qui le favorisera d'ailleurs par la suite.

Seul, le sommeil avait raison de sa volonté, il était dormeur et disait complaisamment : « Je dors, donc, je suis. » Car, s'il ne dormait pas, il n'existait pas et son unité de sommeil, était de dix heures sur vingt-quatre, quelles que soient les circonstances et, de cette habitude, il ne se défit jamais.

Chargé de la Direction médicale des Hôpitaux d'Udine, dans le Frioul, nommé Médecin Principal, il fut désigné comme Directeur du Service de Santé du deuxième Corps d'Armée en Espagne, où il resta six ans. En 1814, après avoir été Médecin-Chef de l'Hôpital Militaire de Pau, Desgenettes l'appela à professer en second à l'hôpital Militaire du Val-de-Grâce, dont il devint ensuite Médecin-Chef et premier Professeur, en 1820.

La même année, Louis XVIII le désignait pour faire partie, comme membre titulaire, de l'Académie de Médecine qu'il venait de fonder.

Dès lors, il se consacra jusqu'à sa mort à la propagation et à la défense de ses doctrines médicales, engageant une lutte sans merci dont il ne sortit pas vainqueur.

Il publia le « Traité des Phlegmasies chroniques », puis le « Traité des Systèmes de Nosologie », ouvrages d'une valeur indiscutable, mais dont le premier ne lui rapporta même pas 800 fr., payés par l'éditeur Gabon.

En 1828, pour rétablir son prestige, il fit paraître le « Traité de l'Irritation et de la Folie », ouvrage matérialiste qui lui amena de nouveaux ennemis. Malgré cela, ses cours étaient très suivis et celui de Phrénologie connut un succès sans précédent.

Ce succès, Broussais le devait à une activité infatigable, à une éloquence brûlante, communicative, à une force de persuation qui captivait même ses détracteurs. Il personnifia d'une façon éclatante le Romantisme Médical, mais grisé d'orgueil, il tomba dans une mégalomanie, allant jusqu'à dire : « La Médecine, c'est moi ; le reste ne compte plus », sorte de délire paranoïque, comme le considérait l'éminent maître Gilbert Ballet.

Néanmoins, il conserva le meilleur de lui-même pour son pays et, peu de temps avant sa mort, étant allé « en excursion » à Saint-Malo, il rencontra, place de France, son ancien camarade de collège, René de Châteaubriand, alors ambassadeur, qui l'accueillit ainsi : « Alors, Broussais, toujours fidèle à la Bretagne ? » Il lui répondit : « Pas seulement à la Bretagne, Vicomte, mais aussi fidèle à tous mes souvenirs et à toutes mes amitiés. »

Voilà ce que fut Broussais, avec ses qualités et aussi ses défauts, les uns et les autres essentiellement bretons, et j'allais dire de « pur Malouin » — Apreté au travail, obstination dans l'effort, qui firent de lui un savant par excellence, volonté de fer au service d'une âme ardente et d'un cœur bienfaisant, dans toute l'acceptation du terme, qui le faisait se pencher sur les misères humaines, et se laisser attendrir et toucher par ce qui était petit et faible.

Enfant de la Nature, il aimait les fleurs, surtout les fleurs des champs, et il adorait les animaux, surtout les volatiles. On raconte qu'il avait, au Val-de-Grâce, une volière qu'il aimait soigner lui-même. Il avait, au plus haut point, le respect des traditions familiales, et les plus grandes détresses de sa vie furent beaucoup plus causées par les deuils de ses proches que par ses déboires et ses déceptions d'ordre professionnel. Sa franchise était entière, presque brutale, compensée par une probité qu'il conservait même à ses ennemis. Sa reconnaissance était sans limites, elle s'exerçait surtout à l'égard de Bichat, auquel il ne manquait jamais de rendre un hommage ému.

On lui a reproché d'être dur envers ses adversaires, sans doute, il discutait avec la fougue que donne une conviction bien établie ; mais que l'on juge de son état d'esprit par ce qu'il disait, en par-

lant de l'auscultation, de son plus grand contradicteur Laënnec, cet autre breton aussi entêté que lui : « Je me réjouis sincèrement que les progrès de la science du diagnostic soient l'œuvre d'un médecin français. Il doit lui en revenir beaucoup d'estime de la part de tous ses confrères, et c'est pour cette raison que je me crois obligé de relever les erreurs qui pourraient subsister dans la pratique, sous les auspices d'un nom si recommandable. Car le nom de Laënnec restera dans la science et sera toujours honorable pour sa patrie et pour la Bretagne » Quel hommage rendu envers son plus grand antagoniste.

Et il poursuit : « Ce qu'il a fait de bon sera mis à profit, car ses erreurs tomberont dans l'oubli, et nous n'avons pas été les derniers à faire l'éloge du Stéthoscope, dont nous faisons un constant usage depuis son invention. »

Broussais fut un animiste, clamant ses doctrines comme une profession de foi, imbu d'un prosélytisme, souvent outrancier dont il ne mesurait pas les conséquences, il se sentait une âme d'apôtre, se considérant comme chargé d'une mission qu'il devait remplir. Aussi, fit-il de nombreux adeptes et mourut en novembre 1838 d'une fin prématurée, mais dans une apothéose de gloire, que les Malouins lui ont gardée avec une fidélité bien bretonne.

Ses funérailles furent triomphales et ses élèves dételèrent les chevaux du char funèbre, traînant le cercueil du maître du Val-de-Grâce jusqu'au Père Lachaise.

Ses titres montrent suffisamment l'immense popularité dont il joussait, tant en France qu'à l'Etranger.

Cliché Ciba.

Statue de BROUSSAIS, par Théophile Bra
Lithographie de A. Chazal.

Il était : Commandeur de la Légion d'Honneur ; Médecin-Chef et premier Professeur de l'Hôpital du Val-de-Grâce ; Membre du Conseil de Santé des Armées ; Professeur de la Faculté de Médecine de Paris ; Membre de l'Institut de France ; Membre de l'Académie Royale de Médecine ; Membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques ; Membre de l'Académie Royale de Médecine de Madrid ; Membre de la Société de Médecine, de la Société de chirurgie et pharmacie de l'Eure, de la Société patriotique de Cordoue, de la Société d'Emulation de Liége et de la Société Médicale de La Nouvelle-Orléans, etc...., etc...

Son faire-part, conservé aux Archives de Saint-Malo, ne comporte pas de service religieux ; il mentionne comme parents : « Mme Dervier et Mlle Berthe Broussais, ses filles ; M. Dervier, son gendre. »

Il n'est pas question de ses fils dont deux étaient médecins.

Une rue et une place de sa ville natale portent le nom de Broussais. D'autres villes l'ont imitée : Paris a honoré sa mémoire en donnant son nom à l'un de ses plus grands hôpitaux, comme il le fit d'ailleurs pour Laënnec. Nantes a suivi cet exemple.

Pour terminer de Broussais, on peut dire que le plus grand service qu'ait rendu à la Médecine française le fougueux réformateur du commencement du XIXe siècle, c'est bien moins d'avoir conçu et promulgué son « Dogme de l'Irritation » qui devait plus tard, à son tour, disparaître, que d'avoir ruiné les systèmes de ses devanciers pour y planter son drapeau.

Hommage à Broussais, gloire à Saint-Malo, Honneur à notre Bretagne.

Docteur LARCHER.
Président des Médecins de Bretagne à Paris.

Deux lettres du Caporal Broussais

Dès le début de la Révolution, le docteur Broussais avait adopté les idées nouvelles. C'était un rouge de Saint-Malo, ce qui lui valut d'être assassiné quelques années plus tard par des ennemis politiques.

Le fils d'un tel homme, élevé pourtant au collège ecclésiastique de Dinan, en compagnie de René de Châteaubriand, ne pouvait faire moins que de s'engager comme volontaire sans-culotte et d'aller combattre ces brigands de Vendéens. Ce qu'il fit dans toute l'ardeur de sa jeunesse car il n'avait pas vingt ans.

Pendant tout son passage à l'armée il tint son père au courant des détails de sa campagne avec la fougue de son âge, la passion partisane de son époque troublée, et, il faut l'avouer, avec un sens assez exact des événements auxquels il était mêlé. De sorte que ses récits constituent des documents fort précieux pour l'histoire.

Quelques-unes de ces lettres, de septembre à octobre 93, (1) ont été publiées à Fontenay-le-Comte dans une plaquette très rare. Parmi les documents autographes de Broussais, figurant dans ma collection, se trouvent des lettres étagées de juillet à novembre 1793. J'en extrait deux, l'une de juillet, relative au massacre de Nort, et l'autre de novembre, décrivant le désastre de Laval ; les voici, les fautes d'orthographe en moins :

Nantes, le 25 juillet 1793.
L'an II de la République.

Cher papa,

« J'ai un certain détail à vous faire, car il y a déjà assez longtemps que je vous ai écrit. Dans ma dernière lettre, je vous demandais une réponse en conséquence. Je ne voulais pas vous écrire avant d'en avoir reçu, quoique je n'en ai point encore vu, il peut se faire que vous m'ayez écrit, le changement de lieu retarde beaucoup. Nous sommes partis de Redon le 23 à l'effet d'escorter un convoi considérable d'artillerie et de munitions de guerre destiné pour Ancenis. Nous avons couché le même jour à Blain, le lendemain nous avons conduit notre artillerie à Nort, de là nous devions nous rendre à Ancenis hier vingt-quatre, mais le soir il est arrivé un ordre de la mener à Nantes. En conséquence nous y sommes arrivés hier, mais avant d'aller plus loin il faut que je vous parle de Nort.

Nort est un bourg assez grand, distant de six lieues d'Ancenis et d'autant de Nantes. Comme il a été pris par les Brigands et que les journaux en ont parlé, je vais vous faire le récit de l'action. Il passe à Nort une assez faible rivière qui, cependant, suffit pour arrêter la marche d'une armée, le grand chemin traverse la rivière au moyen d'un pont. Les brigands qui avaient besoin d'aller attaquer Nantes ne s'attendaient point à trouver de la résistance, cependant lorsqu'ils arrivèrent au pont, ils trouvèrent le passage bouché. Nort avait une garnison de 400 hommes du bataillon de la Charente et 2 pièces de canon pour résister à plus de 15.000 brigands. N'importe, les braves volontaires se battirent avec une constance qui n'appartient qu'à des français patriotes. Le combat dura depuis cinq heures du soir jusqu'à deux heures du matin, alors ceux de Nort n'avaient pas perdu un seul homme, et les brigands qui en avaient perdu beaucoup se repliaient, mais une misérable femme les ayant averti que la garnison n'était que de 400 hommes et que la munition manquait, ils avancèrent. Leur cavalerie prit un détour, ils entrèrent dans Nort, ils cernèrent les volontaires, ils en massacrèrent en les prenant, environ 300, le reste ils en firent des prisonniers, ils les conduisirent à la cure (c'est ainsi qu'on nomme le cy-devant presbytère), ils leurs coupèrent les cheveux et les maltraitèrent. Ils partirent le lendemain pour Nantes après avoir pillé et ravagé Nort, ils ont emporté tout le linge, ils ont bu tout le cidre, ils se sont saisi de tout ce qu'on peut emporter. Ils avaient un nombre considérable de prêtres qui ont fait un service dans l'église pour leurs morts, ils en ont enterré grand nombre dans le cimetière car on leur avait tué un grand nombre d'hommes qu'il n'est pas possible d'évaluer, car comme ils étaient maîtres du bourg ils ont fait ce qu'ils ont voulu. Pour les volontaires qu'ils avaient massacré, ils les ont encavé en différents endroits, tout en est plein, la route par où nous sommes arrivés à Nort est toute pleine de cadavres qui sont légèrement couverts de terre, il y en a l'espace de deux lieues jusqu'à bout de bois, dans les banquettes des deux côtés du grand chemin. C'est par là qu'ils les poursuivaient après qu'ils furent entrés, ils massacraient impitoyablement tous les habits bleus aussitôt qu'ils les atteignaient, pour les bourgeois, ils n'en ont pas tué beaucoup. Ils res-

Cliché Ciba.

Autographes, signatures de BROUSSAIS.

(1) Lettres de Broussais, volontaire national, sur la campagne de Beysser en Vendée (septembre et octobre 1793). Fontenay-le-Comte, P. Robuchon, 1872 ; in-8°, 20 pages.

tèrent un jour à Nort, après quoi ils partirent pour Nantes et emmenèrent leurs prisonniers, on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. A Nantes, ils ont essuyé un combat effroyable, ils ont été repoussés, actuellement, ils sont campés à une demi-lieue ou une lieue de Nantes en différents endroits. Ils bordent la Loire depuis Nantes jusqu'à Ancenis où nous avons un camp. Ils ont des batteries qui dominent le grand chemin et ils font feu sur tous les détachements qui passent, ainsi cette route est impraticable.

Lorsque nous sommes arrivés à Nort nous avons eu mille peines à trouver des vivres et des ustensiles pour faire la cuisine, on n'y trouve presque plus de lits. Nous avons été logés à la Cure sur la paille. Là, nous avons trouvé des chambres pleines de sang, la cour et les escaliers sont remplis des cheveux de nos malheureux frères d'armes. Nort s'était supérieurement défendu et sans cette misérable femelle, les brigands s'en retournaient. Nort n'avait que deux pièces de canon, l'une qui faisait continuellement feu sur le pont, l'autre qui se portait en différents endroits, y faisait feu, et puis allait ailleurs, cette ruse leur faisait croire qu'il y avait une trentaine de canons et les désespérait. On a remarqué parmi eux beaucoup de prêtres et de bonnes sœurs, cette canaille feignait d'être affligée des massacres commis par ses semblables et paraissait vouloir les apaiser, mais ce n'était qu'après que tous les meurtres furent commis. Nantes s'attend à une attaque prochaine, tout le monde est sur ses gardes, s'il se passe quelques actions je vous en donnerai des nouvelles. Répondez-moi aussitôt ma lettre reçue et tâchez de me faire passer quelque chose car c'est ici le comble de la chèreté des vivres. Adressez votre lettre chez mon hôtesse, la citoyenne Charette, fille, rentière rue de Maupertuis, dites des Carmélites, à Nantes il paraît que nous resterons longtemps chez le bourgeois. Adieu.

Mes respects à maman. Votre fils Broussais, caporal.

Angers, le 1er novembre 1793.
L'an II de la République.

Mon cher papa,

« Je vous ai écrit une lettre du lieu d'Angers dans laquelle je vous rends compte de notre déroute de Laval. Mais comme je crains que vous ne la receviez pas, je vais vous répéter le tout. D'ailleurs, comme j'étais assez mal portant quand je vous écrivis, ma lettre doit se ressentir de mon état, ainsi je recommence.

L'armée de Mayence venant de Baupréau passa à Nantes sans s'y arrêter et alla camper à Saint-Georges à une demi-lieue de Nantes, le lendemain elle alla à Oudon, le jour suivant à Ancenis, elle prit ensuite la traverse, passa par Candé, Segré, Saint-Sauveur et Château-Gontier, elle alla bivouaquer entre Château-Gontier et Laval ; le lendemain, elle se réunit à trois autres armées et nous marchâmes sur Laval. Avant de parler de l'affaire, il est bon de faire observer la disposition de notre armée, nous étions peut-être plus de 30.000 hommes, nous allions là dans la certitude de vaincre, mais la maladresse de notre général Lechelle nous arracha la victoire.

Il nous faisait tous marcher sur une seule colonne, nous défilions deux à deux dans la grande route et nous occupions un espace immense, tandis que notre avant-garde qui essuyait le feu bien exécuté d'un ennemi qui l'attendait, rangé depuis longtemps en bataille, ne pouvait être secourue que par deux ou quatre hommes à la fois qui étaient renversés pour ainsi dire en paraissant. Cependant, l'armée de Mayence qui marchait une des premières fit tant qu'à la fin elle parvint à se mettre en bataille, mais il était trop tard, ceux qui la précédait, épuisés de cartouches et fatigués du feu opiniâtre qu'ils avaient soutenu, se reployèrent, les armées qui arrivaient derrière en firent autant, elles tournèrent le dos sans avoir fait un seul coup de feu, l'armée de Mayence, abandonnée, fut donc obligée de battre aussi en retraite. Alors, le désordre et la confusion parurent dans le degré le plus éminent, les soldats fuyaient comme des troupeaux de moutons, chacun craignait d'être blessé, sachant bien que s'il avait ce malheur, personne n'aurait l'humanité de l'aider à se sauver. Il était aussi très dangereux de rester derrière tant à cause du canon qui tonnait sans cesse qu'à cause des brigands qui auraient pu vous attraper ; toutes ces considérations faites en bien moins de temps qu'il ne vous en faut pour les lire, rendaient le soldat si alerte que moi qui me sentais indisposé depuis quatre ou cinq jours, j'eus une peine infinie à me sauver. Cependant, après avoir fait bien des efforts inutiles pour rallier la troupe, nous parvînmes à gagner Château-Gontier, nous passâmes outre, on laissa les brigands s'y reposer, nous allâmes jusqu'à trois lieues de là, sur la route d'Angers et nous y bivouaquâmes. On nous a assuré que les brigands qui avaient trouvé plusieurs de nos caisses d'eau-de-vie en route et en ville s'étaient tellement enivrés qu'ils s'endormaient en gardant leurs pièces. Ah, si nous avions su profiter du moment, si nous avions marché sur Château-Gontier nous les eussions tous égorgés, nous eussions repris nos canons et nos munitions, car il est à remarquer qu'ils nous avaient pris un grand nombre de caissons, et nous aurions par là, réparé un peu notre honneur. Nous les avons muni de tout, ils étaient dans un état pitoyable, Ils étaient réduits à se nourrir de pommes, ils emportaient jusqu'aux cuillères des maisons de leur passage pour faire des balles, jugez ! Si nous les avions battus c'était pour la dernière fois. Nous sommes à nous reposer à Angers depuis trois jours, demain nous allons recommencer la campagne, il faut ici vaincre ou mourir.

Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis cette lettre qui me parvint au camp de Remouillé et dans laquelle vous aviez mis dix livres. Je crois bien que j'en ai d'autres à Nantes, notre facteur y est, quand il rejoindra il me les remettra, si vous me répondez, écrivez-moi toujours à Nantes.

Votre soumis fis,

Broussais, caporal.

Notre compagnie n'a pas tant souffert que je croyais, celui qui se disait la jambe blessée n'a eu qu'une balle morte, il est faux qu'un autre soit blessé à la cuisse, tous nos gens se sont retrouvés, excepté deux, celui que je regrettais n'a pas de mal.

Bien des respects à ma chère maman.

Que j'ai grande envie de vous voir dans votre nouvelle maison, serait-il possible que nous fassions la guerre tout l'hiver et qu'il me serait défendu d'espérer de passer quelques soirées avec mes chers parents, enfin, nous verrons.

Faites des compliments à tous ceux qui s'intéressent à mon sort ; surtout aux citoyens Dutillet, Dumond, Corvé, et leurs familles, aux municipaux, n'oubliez pas la citoyenne Duruble si vous la voyez, et si vous avez l'occasion d'aller à Saint-Malo dites mille choses à Monsieur et Mademoiselle Corbillet.

Vous savez que le général Blosse fut tué dans l'action et que dès le lendemain, Merlin congédia Lechelle, j'ignore le nom de son successeur. »

Ces lettres sont toutes adressées au citoyen ou au républicain Broussais à sa maison au bourg de Pleurtuit, par Saint-Malo.

Quelque temps après Broussais, malade, devait quitter l'armée. C'est alors qu'il commença sa médecine et une carrière brillante qui fut peut-être par la suite un peu trop décriée et aussi assez mal comprise, surtout en ce qui concerne Bichat, auquel il resta plus fidèle qu'on ne ne le croit généralement.

Docteur P. LEMAY.

BROUSSAIS RACONTÉ PAR CEUX QUI L'ONT VU

A l'Armée d'Espagne

Le 7 octobre 1808, Broussais partit pour diriger le Service de Santé du IIe Corps d'Armée en Espagne. Il y resta six ans, parcourant la péninsule dans tous les sens, avec l'Armée à laquelle il était attaché et participant à toutes ses misères et à ses épreuves.

C'est au cours de cette campagne que Fée, alors sous-aide, eut l'occasion de rencontrer celui qui devait devenir pour lui un ami et dont il à évoqué la personnalité dans maints passages de ses *Souvenirs de la Guerre d'Espagne* (Berger-Levrault, 1856).

« Lorsque je vis Broussais pour la première fois à Xérez, raconte Fée, cet illustre médecin avait trente-neuf ans. Quoiqu'il eut la réputation d'un homme de mérite, personne ne soupçonnait qu'il dût être un jour l'une de nos gloires nationales. Il vivait joyeusement avec ses collègues, sans recevoir, et même sans attendre, aucun témoignage de satisfaction du Gouvernement impérial, qui lui donna cependant en 1812 la décoration de la Réunion...

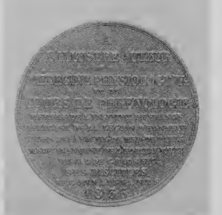
Longtemps il habita Xérès, où se trouvait le quartier général, et fut chargé du service médical de l'hôpital militaire. Je suivis sa visite comme pharmacien pendant plusieurs mois ; et me voyant attentif à sa parole, il se plaisait à établir devant moi, et pour moi, le diagnostic de ses malades ; son pronostic était presque toujours infaillible. Du plus loin qu'il les apercevait, il reconnaissait s'il y avait un changement dans leur état, découvrant à des signes certains le moindre écart de régime et les gourmandant du ton dont il se servit plus tard pour gourmander ses critiques. Il ne craignait même pas de les épouvanter, en leur présentant la mort comme certaine, s'ils persistaient à ne pas suivre ses avis. Un officier qui occupait à l'hôpital militaire de Xérès une petite chambre au rez-de-chaussée, était atteint d'une entérite en voie de guérison .Il y eut plusieurs rechutes à la suite d'imprudences commises par le malade ; Broussais entrait en fureur à chacune d'elles. Un jour qu'il eut à constater un dernier écart de régime, il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, le visage enflammé de colère, et d'un bond, ayant atteint le lit de l'officier malade, il le regarda fixement, les bras croisés sur la poitrine, criant de sa plus forte voix : « Vous le voulez, malheureux ! Eh bien ! vous mourrez », et se tournant vers la Visite : « Et nous le disséquerons, Messieurs ! » Le malade frémit, balbutia quelques mots, devint pâle et promit la sagesse ; malheureusement trop tard. Il expira quelques jours après, et quand Broussais le vit à l'amphithéâtre, il apostropha le cadavre d'un : *je te l'avais prédit*, suivi d'un profond soupir.

A Xérès, Broussais autopsiait tous les malades qu'il perdait, examinant soigneusement les grandes cavités, les viscères abdominaux et l'encéphale.

Lui-même faisait les autopsies avec de grossiers instruments. L'empressement, je dirai presque l'avidité, avec laquelle il cherchait à lire, dans ces débris humains, la confirmation de son diagnostic, donnait à sa figure une expression indéfinissable, que des personnes étrangères à la médecine, auraient pu prendre pour de la cruauté, et qui n'était autre chose que le génie de l'observation éclairant une belle physionomie.

Pendant tout le temps que Broussais passa à l'armée, il n'écrivit rien d'important, mais il observa beaucoup. Quoiqu'il eut déjà publié son *Traité des Phlegmasies chroniques*, on peut dire que ce fut pour lui une période d'incubation. Je quittai Xérès, et ne le revis plus en Espagne que deux fois ; à Salamanque, où je lui donnai l'hospitalité, et près de Pampelune, après la bataille de Vittoria. Il déjeunait sur un tertre élevé, dans un lieu fort pittoresque. La cantine aux provisions était ouverte, et plusieurs personnes l'entouraient. Je reconnus M. Broussais, et comme je passais discrètement après l'avoir salué,





Cliché Ciba.

Médaille offerte à BROUSSAIS par les élèves du cours de phrénologie (1836).

je m'entendis appeler et il me reprocha en riant de faire le fier. Je mourais de faim, et je ne me fis pas prier deux fois. Broussais m'avait vu malade à Avila quelques mois auparavant, et, à mon appétit, il dut me juger parfaitement rétabli. »

Portrait de Broussais

« Broussais était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Sa tête avait une beauté peu commune. Quand il s'animait, ses yeux lançaient des éclairs ; et sa physionomie, habituellement calme, pouvait, dans certains moments, devenir imposante et presque terrible. Sa bouche s'ouvrait dédaigneuse, lorsqu'il parlait d'adversaires indignes de lui ; mais elle était charmante s'il s'adressait à des amis. Cette mobilité d'expression se retrouvait dans le son de sa voix, éclatante comme la tempête s'il cédait à l'emportement, puis douce et caressante s'il fallait persuader. Il employait avec succès l'ironie et le trait acéré de l'épigramme perçait à jour ses adversaires, lorsqu'il daignait le leur lancer.

BROUSSAIS
Buste par Bra
(*Faculté de Médecine de Paris*).

Les ressources de son esprit se montraient inépuisables. Sa dialectique était prenante, et son jugement rapide. Il aimait les comparaisons, et donnait à son style quelque chose de la vigueur de sa constitution physique. Un jour, je me permis de lui reprocher l'emportement de ses paroles et l'amertume de ses critiques, qui n'étaient pas toujours exempts de personnalité.

« — Les bonnes causes, disais-je, doivent être soutenues avec calme.

« — Non, reprit-il ; il faut se faire lire, et se faire lire par des gens éveillés. Les malheureux dormaient. J'ai pris le fouet d'une main ferme et frappé sans crier gare ! Aussi, voyez la meute, comme elle est haletante, et comme elle aboie. Si j'eusse frotté de miel les bords du vase, le miel eût agi comme l'opium : des verges, morbleu, des verges trempées dans le vinaigre et l'absinthe. Je les voulais furieux, et les voilà qui mordent ; c'est cela, courage ! Allons, je ne désespère plus d'eux, à moins qu'ils ne meurent enragés. » (Fée)



Thérapeutique de Broussais

Diète sévère, saignées copieuses, boissons émollientes et acidulées composaient l'essentiel de la thérapeutique de Broussais. Elle était appliquée systématiquement par le maître et par ses disciples et, sur une si vaste échelle, qu'elle eut son heure d'influence sur la mode et le commerce de l'époque.

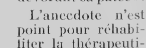
« Les pharmaciens de Paris, raconte Fée, s'alarmaient des progrès de la doctrine physiologique qui simplifiait la thérapeutique et diminuait l'importance de la pharmacie. Les libraires de l'Ecole de Médecine, dont les ouvrages, naguère prônés, restaient sans acheteurs sur les tablettes de leurs magasins, faisaient chorus. Tous les livres qui n'étaient pas écrit dans le sens des idées nouvelles n'avaient aucun succès.

Le public s'intéressait vivement à ces luttes et Broussais eut bientôt une réputation populaire à ajouter à sa réputation scientifique. La mode vint s'en mêler, et qui le croirait ? les femmes eurent des robes à la Broussais, dont les garnitures simulaient des sangsues. La consommation de ces annélides, bases du traitement antiphlogistique, devint énorme. On crut qu'elles allaient manquer, et le docteur Sarlandière, disciple ardent du médecin du Val-de-Grâce inventa un bdellomètre, sorte d'instrument destiné à les suppléer. En peu d'années, la France fut épuisée, ainsi que les pays voisins. Bientôt on alla les pêcher en Bohême, en Hongrie, en Turquie, en Grèce, etc. Un service de chariots en poste fut organisé pour approvisionner Paris et la France. Il y a peu d'années encore, passaient à Strasbourg des voitures à claire-voie, renfermant des sacs,

continuellement abreuvés d'eau, et remplis de millions de sangsues. En 1874, on estimait approximativement le chiffre de la consommation à plus de 80 millions de sangsues, dont la valeur dépassait 8 millions de francs. »

Sa thérapeutique, Broussais l'appliquait avec toute la rigueur qui caractérisait son dogmatisme. Mais les malades s'y pliaient moins facilement, si l'on en croit Fée:

« Le docteur Broussais, raconte-t-il, était inexorable dans l'application de sa méthode antiphlogistique. Les sangsues succédaient aux sangsues, les débilitants aux débilitants, et quand la maladie était vaincue, le malade se trouvait souvent dans un tel état de faiblesse que toute réaction devenait impossible. Les convalescences étaient souvent d'une longueur désespérante, et le médecin n'accordait d'aliments qu'avec une réserve extrême. Le général Montjardet, l'un des malades de Broussais, me raconta un jour comment il avait trompé son médecin, et évité une mort certaine. On le disait guéri, et il l'était en effet. Craignant des rechutes, le prudent docteur commença l'alimentation par des bouillons légers qui parurent au général fort insuffisants. Il réclama plusieurs fois, et toujours inutilement. L'estomac parlait avec une énergie sans cesse croissante, et ses doléances n'étaient pas écoutées. Une garde-malade sévère, du choix de Broussais, surveillait le patient qui ne pouvait exprimer le moindre désir sans le voir aussitôt repoussé. Le général devint furieux et résolu d'en finir, s'il le fallait, avec la vie, plutôt que de mourir de faim ; il se lève, après avoir éloigné la garde-malade, se traîne vers une armoire, l'ouvre et ne trouve rien. Il cherche ailleurs et n'est pas plus heureux. Sa faim s'irrite avec l'espérance trompée, et il allait se jeter désespéré sur son lit, lorsqu'il avisa près de la porte la pâtée du chat ; sans examen, comme sans hésitation, il s'en empare, et en un clin d'œil, l'engloutit en homme affamé. Aussitôt le malade se recouche, bien persuadé qu'il va avoir une rechute mortelle. Point du tout, il s'endort paisiblement et se réveille réconforté. Broussais vient et le trouve mieux. Un peu de vermicelle est permis. Ce n'est pas à si peu que se bornera désormais le général. Il raconte à la garde-malade ce qu'il a fait, parle d'une voix plus ferme, ordonne et intimide. A compter de ce moment, il y eut deux choses dans le régime, la fiction et la réalité. Le médecin prescrivait le bouillon et le malade la côtelette. Le rétablissement devint rapide, et Broussais ne connut jamais cette escapade de convalescent ; pourtant, le général se plaisait à dire, à qui voulait l'entendre, comment il avait mis minette à la diète en dévorant sa pâtée ».



Cliché Ciba.

BROUSSAIS mort.
Dessin de A. Gourlier. Eau-forte de Charles Blanc.

L'anecdote n'est point pour réhabiliter la thérapeutique broussaisienne. Il serait cependant injuste de ne la concevoir que guidée par la brutalité ou la fantaisie. Pour la comprendre, il faut se reporter au temps où vivait Broussais. C'était sous l'Empire, sous la Restauration. Comme le fait remarquer H. d'Alméras, on abusait de la nourriture copieuse et solide, des plats de résistance. Ces généraux, ces sabreurs infatigables, qui appartenaient en général à la plèbe et dont la vie était si active, si mouvementée avaient à leur service d'indomptables estomacs, terriblement exigeants. Ces viragos, harnachées comme des juments de corbillard et qui allaient de réception en réception, de fête en fête, de réception en réception, dansant toute la nuit, se promenant une grande partie du jour, toujours debout, ne se contentaient pas de la nourriture légère qui convenait, qui suffisait à une petite marquise de la cour de Louis XV. A des organismes phlétoriques s'imposait une thérapeutique par déplétion. Celle de Broussais remplissait ce but.

G. GENTY.

Les Maladies d'Ambroise PARÉ

par M. le Dʳ F. CATHELIN

Il n'est pas de chirurgien qui n'accorde à Ambroise Paré une place à part dans son cœur, ou tout au moins dans son esprit. Il n'est personne qui hésite à le mettre au premier rang parmi les grands conquérants de notre profession et il n'en est aucun qui ne s'intéresse aux moindres détails de la vie de ce grand ancêtre.

Comme tous, j'ai été très tôt attiré par la vie mouvementée et féconde du père de la chirurgie française. Mille détails m'attiraient plus vers lui que vers d'autres, comme Guy de Chauliac, Pierre Franco, Maître Henri de Mondeville, les Collot, etc... et j'en ai étudié la vie avec une sorte de gourmandise intellectuelle. En dehors même du côté purement technique de son œuvre, de son importance primordiale et de sa valeur documentaire, il est encore un autre fait qui m'a particulièrement attiré. C'est que ce grand chirurgien avait une maison de campagne — on disait alors une maison des champs (1) — à la Ville du Bois près Longjumeau et qu'il a ainsi passé à cheval ou en voiture bien souvent devant mes fenêtres, sur la grande route de Paris à Toulouse.



Ambroise Paré, d'après un portrait conservé au Château de Palez.

Ma maison date en effet de l'époque d'Ambroise Paré ; c'est chez moi, dans l'Hôtel du Dauphin, comme le rappelle une plaque commémorative placée par les soins de la Municipalité, que fut signée, le 23 mars 1568, la paix de Longjumeau, dite encore boîteuse ou mal assise, qui mit fin à la deuxième guerre de religion entre les catholiques et les protestants. Cette vieille demeure historique de l'Epée Royale abrite aujourd'hui un très beau Musée d'Histoire Naturelle que j'ai légué à la Ville.

Ce sont là évidemment des impondérables mais qui comptent cependant pour qui a le culte de l'esprit et pour qui la spiritualité joue encore — quoi qu'on en dise — le premier rôle dans l'éducation d'une nation et dans la tradition d'un peuple.

Or, ce domaine agricole de la Ville du Bois avait été donné par Paré à sa fille du premier lit Catherine qui fut mariée à un nommé François Rousselet, conseiller et contrôleur général de la maison de la Reine de Navarre mais qui, comme cela arrive quelquefois dans les familles, ne comprit nullement l'insigne gloire d'avoir pour beau-père un homme de cette trempe-là.

Il chicana Paré sur les comptes de tutelle de sa fille et il s'en fallut de peu que Paré ne l'assignât devant les Tribunaux.

Or, c'est cette fille qui hérita en indivis du domaine de son père consistant en « maison, pressoir, terres, vignes, bois, sauleayes, rentes foncières et constituées » et qui plus tard en devint la seule occupante par suite du désistement de sa sœur Anne du second lit, mariée à Claude Hédelin, conseiller du roi, lieutenant-général civil et criminel du duché de Nemours et Chastelage de Chateaulandon.



J'ai donc pensé qu'il serait utile de rappeler ici les tribulations de santé qui assaillirent ce grand

(1) Léon Risch. — *La Maison des Champs d'A. Paré à la Ville du Bois.* Introduction de M. Montgobert. Préface de M. le Docteur Cathelin, 1938, avec figures.

homme — par ailleurs solidement charpenté — qui vécut jusqu'à quatre-vingts ans et travailla jusqu'à son dernier jour, ce que les conceptions primaires de nos dirigeants actuels ne lui auraient peut-être pas permis.

J'ai fait d'ailleurs de larges emprunts à notre distingué confrère le Dr Paulmier dont l'excellente monographie est certainement le meilleur ouvrage qui a paru sur Ambroise Paré.


Chartran : Ambroise Paré au siège de Metz.

I. — L'hématurie de Paré. — Il s'agit probablement de sa première maladie ou tout au moins de son premier incident au sujet de sa santé.

Nous sommes en 1542 — Paré avait donc alors trente-trois ans — et il venait de se marier quand M. de Rohan, prince de Léon, qui fut tué le 4 novembre 1552 à Saint-Nicolas près Nancy, pria Paré de l'accompagner au titre de chirurgien à Perpignan qui était alors occupé par les Espagnols.

Or, c'est à Lyon où il fut pris subitement d'une hématurie dont nous devons chercher la nature. On ne peut évidemment penser ni à une hématurie de cancer ni à une hématurie de polype comme le grand âge auquel vécut Paré permet de l'affirmer. On pourrait penser à une hématurie de calculs, d'autant plus qu'il avait fait le voyage de Paris à Lyon à cheval ce qui l'avait fort fatigué. Mais c'est encore là une hypothèse peu probable car rien dans le reste de sa vie ne permit d'incriminer une pierre et, fait plus important, l'histoire raconte qu'il put continuer son voyage sans encombre et rapidement ; or les douleurs que lui aurait occasionné une pierre, même rénale et petite, ne lui aurait pas donné un quitus aussi rapide. Nous pensons plutôt qu'il s'agit d'une hématurie congestive, d'origine cervicale ou prostatique, certainement du bas appareil urinaire et provenant d'un excès de course à cheval, hématurie passagère ne s'accompagnant d'aucun autre symptôme et ne l'inquiétant pas d'une façon exagérée.

Dailleurs il était jeune et ne se connaissait aucune tare. Cette hématurie ne se reproduisit d'ailleurs plus, ce qui plaide encore en faveur d'une hématurie fonctionnelle.

II. — La fracture compliquée de jambe de Paré. — Cet accident plus sérieux lui arriva le 4 mai 1561 après la publication de son Anatomie universelle du corps humain qu'il publia avec Caron, chirurgien de Nevers et Rostaing du Binosque, chirurgien provençal.

Il avait été demandé en consultation par trois collègues pour aller visiter un malade habitant le village des Bons-Hommes près Paris. Il s'agit du Chaillot actuel, à l'entrée de Passy. Les trois confrères qui l'accompagnaient furent Nestor, reçu docteur en médecine à Paris le 24 septembre 1550, Richard Hubert, chirurgien du roi Charles IX mort en 1581 et Antoine Portail, maître-chirurgien barbier.

En voulant, comme il le raconte, traverser la Seine en bac et en faisant passer son cheval sur le bateau, la bête à qui Paré venait « de lui donner une houssine sur la croupe, rua de telle sorte qu'un coup de pied lui brisa les deux os de la jambe « senestre » à quatre doigts au-dessus de la jointure du pied. Paré qui avait reculé d'un pas pour éviter une seconde ruade tomba à terre et vit « ses os fracturés sortir dehors, rompant la chair, la chausse et la botte » dont, dit-il, je sentis une douleur telle « qu'il est possible à l'homme d'endurer ».

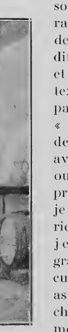
Ses collègues présents lui firent un premier pan-

sement, forcément très sommaire et il rentra à Paris où son ami Etienne de la Rivière le traita. Il resta trois mois au lit et un autre avant de pouvoir marcher sans béquille.

La chance — qu'il a d'ailleurs eue toute sa vie, — voulut qu'il guérit, sans même un peu de boiterie.

Vraiment, quand on se représente l'importance du traumatisme et qu'à la lumière de nos connaissances modernes, on voit le résultat obtenu chez Paré qui, malgré le caractère pénétrant et ouvert de la fracture, ne présenta pas le moindre incident, sans aucune infection, cela doit vraiment rendre modeste les chirurgiens de notre temps.





E. Hamman : Ambroise Paré.

Cet incident pénible a peut-être servi à Paré car, en guise de joyeux rétablissement, il eut la consolation d'apprendre que le Roi qui était à Saint-Germain-en-Laye, le nomma le 1er janvier 1562 son premier chirurgien, succédant à Lavernot. Ce fut pour notre grand ancêtre un beau cadeau de Nouvel An, rue de l'Hirondelle, donnant sur le quai des Grands-Augustins, où il habitait.

III. — L'Intoxication alimentaire grave ou empoisonnement de Paré. — Dès 1562, Paré dut suivre la Cour avec l'armée royale qui devait libérer plusieurs villes tombées au pouvoir des Protestants. C'est au siège de Rouen que l'incident se produisit, à une époque importante de la vie de Paré puisque c'était là où il soigna le roi de Navarre — père de Henri IV qui succomba de sa blessure par septicémie, le 17 novembre 1562 et qu'il trouva la balle, non extraite à la partie supérieure de l'humérus.

Paré raconta lui-même le grand danger qu'il courut, après la prise de Rouen et accuse nettement ceux qui voulurent l'empoisonner « qui me hagoyent à mort pour la Religion », ce qui prouve que la haine fut aussi de son temps, et que de ce côté tout au moins, nous ne devons pas être très fiers du soi-disant progrès. Autres temps, mêmes mœurs. Paré fut invité à dîner par plusieurs personnes de l'entourage du Roi, afin de fêter la reddition de la Ville et nous citons ici textuellement les paroles de Paré : « On me présenta des choses où il y avait du sublimé ou arsenic ; de la première bouchée je n'en aperçus rien ; la seconde, je sentis une grande chaleur et cuiseur, et grande astriction à la bouche, et principalement au gosier, et saveur puante de la bonne drogue, et l'ayant aperçu, subit je pris un verre d'eau et de vin et lavai ma bouche, ainsi en avallant bonne quantité et promptement allai chez le proche apothicaire ; subit que fus parti, le plat avec fut jeté à terre. Là donc chez le dit apothicaire je vomis et tout après bien un poison d'huile et la gardai quelque temps en mon estomac, puis derechef je vomis ; la dite huile empêcha que le sublimé n'adhéra aux parois de l'estomac ; cela fait, je mangeai et bien assez bonne quantité de lait de vache auquel je mis du beurre et le jaune de deux œufs. »

Paré ajoute très simplement que c'est aussi qu'il se garantit des mains de l'empoisonnement et il avoue qu'il ne voudra plus jamais manger de choux « ni autre viande en la dite compagnie » !

Il faut avouer que là encore, Paré a eu une fameuse chance et que le Destin semblait le poursuivre pour lui permettre d'accomplir jusqu'au bout, sa glorieuse ascension. Beaucoup de ses

œuvres n'avaient pas parues et il eût été regrettable pour nos Chirurgiens qu'une vie si utile et si féconde ait été écourtée par une main criminelle.

Après cette chaude alerte, Paré rentra à Paris avec la Cour et repartit la même année, après la bataille de Dreux où il alla soigner le Comte d'Eu et au Hâvre que les Anglais évacuèrent sans combat le 28 juillet 1563.

IV. — La morsure de vipère de Paré. — Le métier de chirurgien militaire à l'époque de Paré n'était pas une sinécure.

Ce n'était pas comme aujourd'hui un poste stable et peu mouvementé, sans événements toujours nouveaux.

Paré était toujours parti puisque la Cour n'était jamais en place et c'est au cours d'un long voyage dans l'Est de la France, où allant de Bar-le-Duc à Montpellier se place l'incident que nous relatons ici. Dans cette vieille ville de l'antique Narbonnaise, vivait un apothicaire, du nom de Farges qui pour la préparation de sa thériaque avait en lieu sûr toute une collection de vipères. Paré qui s'intéressait à tout et qui surtout avait un penchant très marqué pour l'histoire naturelle, qui lui donna les plus douces joies de sa vie, s'en fut chez ce brave pharmacien à qui il demanda d'examiner son élevage et c'est au cours de cette visite où, voulant probablement s'emparer d'un de ces reptiles qu'avec un peu d'habitude et d'adresse, un garçon de laboratoire prend assez facilement en les saisissant derrière le cou, il fut piqué à l'extrémité de l'index.

Il se traita aussitôt et guérit encore sans incident.

Il faut avouer que la chance poursuivait ce grand homme car enfin on mourait alors comme aujourd'hui d'une piqûre de vipère mal placée.

Portrait d'A. Paré.

V. — La peste de Paré. — Ce qu'on appelait alors la peste était bien connu des chirurgiens du temps de Paré qui en soigna beaucoup.

Ses premiers cas datent de l'époque où il était « interne » à l'Hôtel-Dieu de Paris et c'est là où il aurait contracté la maladie.

Il écrit lui-même qu'il avait eu « une apostume sous l'aisselle droite et un énorme charbon au ventre, dont il lui était resté une cicatrice de la grandeur de la paume de la main ».

C'est dans son livre sur la Peste, écrit en 1568 sur l'inspiration de la Reine-Mère que Paré relate cet incident.

Cet ouvrage parmi les nombreux livres que publia Paré est intéressant, car il contient un éloge de l'antimoine dans la curation de la peste, ce qui mit en fureur les membres de la Faculté. J'arrive à croire que Paré se faisait un malin plaisir de chatouiller les épidermes sensibles de plusieurs de ses confrères — qu'il savait ses ennemis mortels — aussi écrit-il dans cet ouvrage que Dieu aidant, on verrait bientôt « autres de ses œuvres en chirurgie ».

C'était, on le voit, une merveilleuse organisation constructive comme il en existe bien peu de nos jours.

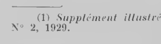
***

Je crois que c'est Pasteur qui a dit que tout dans la vie d'un grand homme était intéressant à rappeler pour les générations futures, même dans les moindres détails et ce grand génie entendait surtout parler des mille petits riens de la vie journalière, qui pouvaient mieux expliquer quelquefois la genèse des actes des grands novateurs.

Or, n'y a-t-il, à titre de corollaire, rien de plus captivant que d'étudier le grand homme malade puisque les douleurs ressenties sont souvent la cause germinative de certaines de ses œuvres et l'apport de nouveautés qui sans elles ne s'expliqueraient pas. Il en existe maints exemples dans les Lettres avec Guy de Maupassant, Verlaine, Huysmans, Marcel Proust, etc... Que serait-il advenu en effet si Paré eût sombré au cours des maladies, presque toutes graves qui l'ont assailli ? Partisan de la thèse des hommes indispensables, *dans le sens scientifique du mot*, je crois qu'il y aurait eu une attente plus longue dans l'éclosion de certaines formules chirurgicales, de même que si Pasteur n'eût pas existé, il aurait fallu qu'il fut inventé, d'une façon fragmentaire, peut-être moins auréolé, avec des échecs et des attentes dans le résultat obtenu. Or il est certain que des cinq maladies d'Ambroise Paré, quatre furent graves, très graves même, surtout à cette époque et il faut remercier le Destin d'être toujours intervenu à temps pour sauver une existence si précieuse, bien que protestante, et dont un dénouement précoce aurait privé la chirurgie française de sa plus pure gloire.

Notes inédites de Malgaigne

Malgaigne, le soir, confiait volontiers au papier ce qu'il avait vu, entendu au cours de la journée. Et il savait voir et conter. Le récit de l'exhumation de Bichat que nous avons publié ici-même il y a quelques années (1) constitue des pages qui peuvent supporter la comparaison avec celles de *Choses Vues*. Malgaigne, très lié avec Roux, avait reçu de lui de multiples confidences sur Boyer, sur la nomination de Gerdy ; l'ancien élève de Bichat lui avait même confié un jour l'état de ses recettes pendant quarante années d'exercice de la chirurgie. Ce sont ces notes, pieusement conservées par Le Fort, par Lejars et données par Madame Lejars à l'Académie de Médecine, que nous publions aujourd'hui.


(1) *Supplément illustré*. N° 2, 1929.



Le Docteur Malgaigne, par Carjat.

BOYER

vu par son gendre

Nous étions d'un concours de médecine pour le Bureau Central, chose médiocrement récréative pour les juges, et plus spécialement pour des chirurgiens. Aussi, tandis que le candidat courait après ses malades, Roux me prenait volontiers sous le bras pour causer de choses diverses. Et un jour il parlait de son éloge de Bichat et de Boyer, et je témoignais le désir de voir ce projet réalisé

— Eh ! Eh ! dit-il, tout le monde ne pense peut-être pas de même.

— Et qui pourrait penser autrement, fis-je.

— Ne fût-ce que Philippe, répondit-il. Oui, Philippe ; et un jour que j'en parlais devant lui, il me regarda comme stupéfait ; et me dit :

— Assurément tu n'oserais pas !

— Et pourquoi n'oserais-je pas ?

— Et puis, quelle idée, continua l'autre ! Mettre sur le même plan Boyer, l'homme positif par excellence, et Bichat, le plus creux des rêveurs !

Je m'inclinai devant cette haute manifestation de sens critique du Baron Philippe. Mais Roux, poursuivant : Il y a des choses que personne ne sait comme moi, dit-il, que personne que moi n'est en mesure de dire ; mais il y a des choses aussi que je ne peux dire ; on crierait que j'ai cherché un prétexte à soulager mes rancunes contre Boyer. Et cependant, Dieu sait si j'ai eu des torts envers lui, et combien il en a eu envers moi !



Roux (Dessin de Colette).

J'ai beaucoup souffert dans mes relations avec Boyer. Pendant vingt-cinq ans que nous avons vécu ensemble, jamais nous n'avons eu une heure d'intimité, pas un épanchement, pas une causerie de famille, pas une discussion de science. Au dehors il était gai, expressif, communicatif, quelquefois trop peut-être, et n'y gardant pas toujours sa dignité. Mais, dans le particulier, ce n'était plus le même homme ; il était froid, sec, glacial ; n'acceptant jamais une conversation introduite par un autre, rompant les chiens, et lui-même n'en entamant jamais. Il était ainsi même avec sa fille et son fils ; mais ils y étaient faits ; tandis que moi ! Je suis liant, expressif, affectueux ; tous mes efforts venaient se briser devant cette glace éternelle.

En chirurgie, jamais Boyer ne m'a approuvé, ni encouragé. J'ai fait quelque chose enfin pour la science, ne fût-ce que la staphylorraphie. Eh bien, jamais Boyer ne m'a interrogé à ce sujet, ne m'a témoigné le désir de me voir faire, ne m'a récompensé d'un mot quand il voyait de ses yeux mes plus beaux résultats. Loin de là, il affectait de les regarder d'un air goguenard, comme quelque chose qui n'aurait pas été assez sérieux pour lui. Lorsqu'il eut sous mes yeux une de mes plus belles réussites en staphylorraphie, c'était un jeune homme, il ne dit pas : C'est bien, ou seulement c'est heureux ! il dit en ricanant à l'opéré : Eh bien, tu vas pouvoir faire un orateur maintenant !

De même pour toute autre chose. Je fis entrer à la Charité une malade qui portait à la face une énorme tumeur érectile ; il la renvoya. Tout cela sans lutte, sans cris, sans colère ; une résistance passive mais obstinée dans son calme et dans son froid. Il me fallut parlementer longtemps avant de parvenir à faire rentrer ma malade ; Boyer faisait un petit haussement d'épaules et disait : Qu'espérez-vous de cela ? La malade guérit pourtant ; il la vit, et n'en témoigna ni dépit, ni satisfaction, et fut aussi opposé à mes tentatives ultérieures.

Boyer avait en chirurgie des convictions qui étaient passées en quelque sorte à l'état de religion ; il croyait, et ne se gênait pas pour dire que l'Académie de chirurgie avait élevé la science à sa perfection, et qu'on se flattait en vain d'en reculer plus loin les limites. Ainsi chaque progrès, qu'il vint de moi ou d'un autre, semblait lui répugner, comme une brèche faite à ses opinions les plus intimes. Pour valoir à ses yeux quelque chose, il fallait dater du XVIII[e] siècle, et s'il fit quelque exception à la règle, ce fut en faveur des étrangers. L'éloignement des lieux équivalait pour lui à l'éloignement du temps.

Lorsqu'il fit son livre, il n'avait pas l'idée du succès qu'il devait avoir, et d'abord ce ne furent que des notes relevées à ses Cours de Pathologie. Il les faisait rédiger par qui il pouvait ; Richerand, Delpech, Raymond de Semur, encore vivant, et une foule d'autres. Raymond avait ainsi rédigé le canevas du premier volume ; Richerand avait reproduit les Leçons sur les fractures et les luxations ; on peut reconnaître le style un peu ampoulé, un peu controversif de Delpech dans les affections organiques des os. Ainsi du reste. Puis un jour vint

que Boyer s'ennuya chez lui ; il n'aimait pas le monde ; ancien condisciple de Talma, jamais il ne lui prit le désir de voir une représentation de Talma ; il restait donc chez lui tous les soirs à fumer sa pipe et à boire sa bière. Alors lui vint l'idée de revoir son Cours et peut-être de l'imprimer. Dès l'abord, il n'y fit pas de grands changements, voyez ses premiers volumes ; cela est maigre, sec, sans érudition, sans développement ; il y a là des articles de quelques pages qui pourraient convenir à un ouvrage élémentaire. Puis, à mesure qu'il avançait, sa pensée prit de l'essor, il se mit à lire ; il compulsa les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, les ouvrages de Chopart, Desault, Scarpa, etc. ; et il lui en coûtait peu de les faire passer dans son livre ; il les copiait tranquillement, sans les citer, liberté quelque peu abusive.

— Je le sais bien, dis-je; et je racontai à ce propos l'histoire du fragment de Fabre.

— Voilà donc, reprit-il, comment ce fameux livre a été fait ; et cependant, grâce au bon sens pratique de l'auteur, ça a été un monument comme on n'en avait pas encore élevé à la chirurgie. J'entends à la chirurgie du passé ; Boyer ne croyant pas à la chirurgie moderne.



Alexis Boyer (1760-1833).

Du reste, même pour la chirurgie du XVIII[e] siècle, il était fort peu au courant ; et surtout il avait dédaigné profondément tout ce qu'avait rejeté l'Académie de Chirurgie. Au Concours de 1812 pour la chaire de médecine opératoire, Percy proposa pour sujet de thèse : Les *résections*. C'est à moi que ce sujet échut ; on nous avait fait tenir les sujets de thèses au moment même d'écrire en latin nos compositions écrites ; je fus tellement abasourdi du sujet que je restai une demi-heure avant d'écrire un mot de la question écrite, qui était, je crois, *De operationibus fistularum*. Au reste, nous n'étions, ni les uns, ni les autres, des Cicéron ; et l'on s'accorde à dire que nos compositions étaient toutes plus mauvaises les unes que les autres. Je m'en allai après dire à Boyer mon sujet de thèse : il était encore plus ébahi que moi. Les résections ! Que dire là-dessus ? Il n'y a rien, disait-il, rien, absolument rien. L'Académie de Chirurgie avait rejeté à l'écart les observations de Moreau ; cela faisait loi pour Boyer. Heureusement je ne me laissai pas abattre ; je creusai mon sujet, et je parvins à faire la thèse que vous savez.

Mais la thèse faite, j'avais pris goût à ces opérations ; je cherchais à en faire à la Charité ; point : Boyer y faisait tant qu'il pouvait obstacle. Non pas directement, non pas en abusant de sa position de chirurgien en chef ; non, mais comme je tenais à devoir le consulter, il refusait les malades, il rebutait tous mes plans. Tout autre que moi-même eût péri devant cette contradiction éternelle ; heureusement j'avais du poil et de c....es; et je me suis sauvé.

— Et comment, repris-je, avec ces dispositions, est-il monté si haut ?

— Ah ! comment ! les circonstances. On manquait d'hommes, tout ce qui avait un peu de valeur était aux armées ; Desault quittant la Charité où Boyer était encore gagnant-maîtrise, on le fit chirurgien en chef. Puis quand l'école fut créée, il était le seul, Desault étant mort, qui fît des cours de Pathologie chirurgicale ; on n'avait pas le choix, on le prit. Faites renaître Boyer dans les conditions actuelles, jamais il ne deviendrait ce qu'il a été.

Comment GERDY fut nommé professeur de pathologie externe

En 1832, la chaire de pathologie externe était devenue vacante. Gerdy s'était fait inscrire pour le concours qui commença en juillet 1833. Toutes les sympathies du jury allaient à des candidats qui s'appelaient Blandin, Sanson et Velpeau. Et Gerdy, qui n'avait aucun appui, ne se croyait aucune chance. Mais Dupuytren siégeait parmi les juges à côté d'Orfila et le peu de sympathie qu'il

éprouvait pour Gerdy n'avait d'égale que son animosité à l'égard du doyen. Et sachant Orfila brouillé avec Gerdy, il conçut le projet de faire nommer ce dernier pour s'en faire un allié. Mais ce ne fut pas, comme on l'a dit, l'influence de Dupuytren qui assura la nomination de Gerdy, mais bien celle de Roux, qui seize ans après l'événement, au sortir d'une séance de l'Académie (1), conta à Malgaigne comment les choses s'étaient passées :

Il faut, nous dit Roux, que je raconte enfin à M. Gerdy une chose que je ne lui ait pas encore dite, savoir comment j'ai voté et fait voter pour lui.

J'avais bien quelques motifs de ne pas désirer sa nomination. D'abord il y avait parmi les concurrents Blandin, pour qui je votais toujours ; mais surtout j'avais quelque intérêt à la nomination de Velpeau. Le concours pour la clinique d'accouchement était prochain ; on désirait voir arriver P. Dubois, mais on craignait de le mettre en face de Velpeau, et pour lui laisser le champ libre, on avait décidé de nommer Velpeau à la pathologie chirurgicale. Pour moi, si Paul était nommé, il avait promis à Danyau, mon gendre, la place de chef de clinique que Danyau ambitionnait fort ; et puis j'aimais Velpeau, j'avais donc quelques raisons de le nommer.

Mais dans une leçon qui avait pour sujet des *plaies de tête*, mon diable de Velpeau se met à patauger ; il patauge, il patauge ; en sorte que n'y pouvant tenir, je me tourne du côté d'Orfila, mon voisin, et je dis : « Dieu ! que Velpeau est mauvais aujourd'hui ! » Orfila qui soutenait Velpeau à cause de P. Dubois, me regarde d'un œil sec et me dit : Vous êtes injuste ! Oh ! à ce mot je me sentis en colère. Un homme injuste ! moi, qui ai toujours cherché l'équité, la droiture ; et m'entendre surtout adresser ce reproche par un homme qui n'entendait rien à la question traitée par le candidat ! Je fus un peu vengé au sortir même de la séance, car Marjolin et les autres dirent en rentrant dans la salle du Conseil : Quelle méchante leçon ! Et comme président, je me crus même obligé de leur dire : Messieurs, il n'est pas convenable de s'exprimer ainsi sur les candidats.

Finalement, le reproche me pesait sur le cœur ; et malgré l'intérêt que j'y avais, notez bien, je ne me souciais plus de nommer Velpeau. Quant à ce pauvre Blandin, il avait été si mauvais, si mauvais, qu'il n'y avait pas moyen d'y songer. M. Gerdy avait bien fait ; mais personne ne poussait M. Gerdy. Arrive l'examen des titres antérieurs ; les présidents alors, étaient parfois chargés d'un rapport ; ils ne le sont plus aujourd'hui. On me chargea du rapport sur les titres de M. Gerdy. Je le connaissais bien de réputation ; mais je l'avoue, je n'avais pas une idée bien nette de ce qu'il avait fait. Je lus donc ses ouvrages, j'y trouvai d'excellentes choses ; je fis un rapport écrit, circonstancié ; quand je me mêle d'une chose, j'aime à la faire bien ; mon rapport fit sensation, tandis que Dupuytren qui n'écrivait jamais, se contenta de quelques paroles sur les titres de Sanson, et acheva de le couler, tant ce qu'il en dit était insignifiant. Alors je me dis : pourquoi ne nommerions-nous pas Gerdy ? Voilà Hervez de Chégoin qui le sait ; c'est chez lui que notre petit complot fut concerté, fut combiné ; et voilà comment M. Gerdy fut nommé. Il m'a demandé bien des fois son rapport ; je n'ai jamais voulu le lui donner ; mais je le lui laisserai par mon testament.

— Oui, dit Hervez, et pour m'être mêlé de votre complot, j'ai eu une haine implacable qui a duré jusqu'à la mort.

— De qui donc, dit Gerdy ?

— Je ne veux pas le dire, répondit Hervez. Mais le nom de Blandin échappa de toutes les bouches, et Hervez ne nia point.

En effet, dans ce concours, Velpeau et Blandin ayant été balancés pour arriver au ballottage, ils eurent chacun six voix ; Roux, président, en se déclarant pour Blandin emporta la balance. Puis au ballottage définitif, Blandin eut cinq voix ; Roux et Hervez, en allant de l'autre côté, lui ôtèrent sa majorité, et retardèrent sa nomination de *huit ans* ! Et cet excellent M. Roux ne devinait pas la cause de la haine mortelle que Blandin lui avait vouée !

(1) Le 6 novembre 1849.

Recettes particulières provenant de l'exercice de la profession de M. Roux, non compris ses honoraires de la Faculté, de l'Hôtel-Dieu et de l'Institut :

1814	11.222	1828	62.140	1842	18.222
1815	12.721	1829	69.190	1843	13.455
1816	13.831	1830	63.420	1844	16.145
1817	22.363	1831	54.105	1845	19.810
1818	23.519	1832	55.890	1846	26.720
1819	24.094	1833	76.185	1847	18.446
1820	22.082	1834	58.375	1848	14.033
1821	34.903	1835	69.580	1849	13.000
1822	30.302	1836	54.000	1850	26.860
1823	46.263	1837	52.736	1851	18.820
1824	45.307	1838	40.840	1852	10.080
1825	47.161	1839	51.416	1853	13.755
1826	45.041	1840	30.045		
1827	62.934	1841	24.885		

Comme on le voit, Roux était un homme d'ordre que les actuelles exigences du fisc n'eussent pas trouvé sans réponse.

Ses recettes furent assez variables suivant les années. Elles commencent à progresser en 1821, après la nomination de Roux à la chaire de pathologie externe et atteignent leur maximum en 1833, alors qu'il est question de Roux pour succéder à Boyer à l'Institut ; et elles baissent sensiblement de 1842 à 1845, époque où Roux est immobilisé fréquemment par des accès de goutte. Ce qui montre une fois de plus que les honneurs comme la santé ne sont pas sans influence sur les succès de clientèle d'un chirurgien.

Ch. LENORMANT et M. GENTY.

Imp. de Compiègne

Un diagnostic historique erroné

En 1930, paraissaient, sous la signature du Comte René de Monti de Rezé, les *Souvenirs sur le Comte de Chambord* (Ed. Emile-Paul frères). La seconde partie en est écrite par la Comtesse de Monti et a trait à la maladie et à la mort de l'exilé de Frohsdorf, alias Henri V.

Les débuts de l'affection sont copiés par la Comtesse sur le cahier de Frohsdorf, du 19 juin au 1er juillet 1883. Amaigrissement et anorexie attribués par le Dr Mayr, de Neustadt, à un catarrhe de l'instestin. Peu après, douleurs vives et presque continues de l'estomac ; vomissements. Le médecin craint un cancer de l'estomac, appelle en consultation le professeur Drasch, spécialiste des voies digestives, qui semble aussi admettre pour probable l'existence d'une tumeur ; tous deux s'adjoignent le célèbre chirurgien Billroth qui partage leur façon de voir.

A partir du 1er juillet, la Comtesse tient un journal quotidien de la situation. Qu'en est-il au point de vue médecine ? Moins d'informations que l'on ne pourrait supposer, mais assez pour que déduction s'ensuive. Ce sont les mêmes symptômes qui sont sans cesse rappelés, dont plusieurs déjà signalés plus haut : anorexie, violentes douleurs dans l'estomac et aussi les intestins, nausées, vomissements, grande faiblesse, mauvais teint, sensation de mort proche.

Le 5 juillet la tumeur paraît diminuer de grosseur. Le 12 juillet on a recours à Potain qui, ne pouvant venir, indique Vulpian. Celui-ci, que va chercher à Vienne le Comte Adhéaume de Chevigné, se rencontre avec Mayr et Drasch le dimanche 15 juillet. Ce jour-là, St-Henri, Monseigneur sort de son lit et apparaît à l'improviste lors du champagne au dîner familial, dans un fauteuil roulé par quatre hommes ; il a l'air d'un spectre qui sort de son tombeau ; il est pâle comme un linceul ; ses vêtements trois fois trop larges font ressortir plus encore sa maigreur. Cependant son regard garde toute sa vivacité et il dit : « Je viens boire à ma santé et aux vôtres ». Si Madame voit dans cette apparition impressionnante « le commencement de la convalescence, tous ressentent plutôt le déchirement d'un adieu ».



Le Comte de Chambord (1820-1883).
(Cliché des Editions Emile-Paul).

Quant à Vulpian, il reste sur la réserve et ne prononce pas une parole d'espoir ; finalement il déclare être de l'avis de ses confrères allemands et reconnaître une tumeur qu'il croit cancéreuse.

Le 20 juillet le Dr Mayr craint une péritonite, conjurée le lendemain. Les jours suivants, symptômes habituels ; le 8 août léger saignement du nez. L'entourage remarque la maigreur progressive: perte de 66 livres du début de la maladie au 3 août ; il est frappé aussi par la persistance de la fatigue, qui ne cède que devant le besoin du malade, chasseur impénitent, de se faire transporter dans le parc pour y tirer un coup de fusil. Le 11 août, la narratrice signale un certain délire au milieu d'une faiblesse très grande; sensation continue de froid. La maigreur permet aux Drs Mayr et Drasch de mieux sentir la tumeur, dont les dimensions restent les mêmes. Le 13 août, reprise du « vague du cerveau », qui va durer. Le 17 sont notés de l'agitation, du délire, une crise très vive de douleurs dans les instestins et l'estomac, le refus total d'alimentation, de l'enflure des jambes et des mains qui vont en se développant. Le 18, perte de connaissance ; le 19, crise nerveuse, sans explications permettant de préciser. On parle de rappeler Vulpian, ce dont les autres médecins n'ont pas l'air de se soucier. Aggravation de la situation ; nouvelles et très fortes crises nerveuses les 22 et 23 ; signes d'agonie ; mort le 24 août, à l'âge de 63 ans.

Pour le clinicien c'est maintenant qu'intervient le plus intéressant. L'entourage du Comte voulait l'autopsie ; Madame ne la voulait pas. Afin de tout concilier, on décida que, avant l'embaumement qui se pratiquera le dimanche suivant, on ouvrira

l'estomac de façon à constater la tumeur cancéreuse. Vulpian était arrivé une heure et demie après la mort. Avec Drasch, Mayr et un spécialiste de Vienne il procède à l'embaumement le 26 août. Je copie textuellement la Comtesse de Monti (p. 213) : « Les médecins sont surpris de ne trouver ni cancer ni tumeur cancéreuse ; ils constatent seulement une immense inflammation qui avait provoqué dans l'œsophage des points ulcérés; au fur et à mesure que ces derniers guérissaient d'un côté, ils reparaissaient de l'autre ; de plus une atrophie des reins et une dégénérescence graisseuse du cœur: deux maladies également mortelles. Enfin les docteurs croient que l'accident survenu le 25 mars à Monseigneur n'était autre chose qu'une phlébite, laquelle était remontée à l'estomac ».

L'erreur de diagnostic a donc été complète. Confusion d'ailleurs classique entre le cancer de l'estomac et la néphrite chronique, que nous savons aujourd'hui être azotémique. Il est évident que le Comte de Chambord a succombé à la seconde, comme le montra l'autopsie, après avoir été traité pour le premier. Ce qui n'empêche que l'on écrit couramment que le Comte de Chambord est mort d'un cancer de l'estomac.

Cliniquement s'élèvent contre le cancer la modalité de l'anorexie et celle des vomissements. L'anorexie du cancer est d'abord élective pour la viande. Ici ce semble avoir été une anorexie globale, et cela dès le début ; il y avait impossibilité d'ingestion, ce qui est le fait de la néphrite azotémique. Les vomissements étaient très fréquents, par moments pour ainsi dire incessants. Rien qui y ressemblât donc aux vomissements du cancer pylorique, régis avant tout par un élément mécanique. Ils traduisaient une sorte d'intolérance stomacale qui tient à des anomalies d'innervation, de sensibilité, ou à certains états dyspeptiques qu'on ne rencontre guère en cas de cancer que par association (forme vomitive du cancer) ; cette intolérance fait par contre partie du tableau de la néphrite azotémique, comme ce fut certainement le cas chez le Comte de Chambord.

Une difficulté surgit : l'état douloureux de la région abdominale. On sait combien sont conjuguées l'idée de douleur et celle de néoplasme, d'ailleurs souvent à juste titre et dans des conditions déterminées. Mais il y a des cancers indolores, comme bien des affections sont plus pénibles que le cancer. Il serait inadmissible de rapporter sans preuves à la néphrite azotémique les douleurs du Comte de Chambord ; des néphrites de cet ordre sont cependant cause de souffrances. Ainsi Lemierre et Piedelièvre signalent les douleurs abdominales par ulcérations gastro-intestinales urémiques, provoquées ou spontanées et devenant particulièrement vives en cas de perforation. D'autres observations, comme celles de Mathieu et J. Ch. Roux, de Barié et Delaunay, de Dufour et Baruk, évoquent à leur tour la notion de douleur. Dans tous ces faits sont toutefois en cause des épisodes aigus, terminaux et mortels ou non. Ils diffèrent notablement de l'état du malade qui retient ici notre attention et sur lequel, en l'absence de tout document, mieux vaut s'abstenir d'hypothèses.

D'autant plus que les médecins avaient senti la tumeur. Bel exemple de ces tumeurs-fantômes si propres à égarer le clinicien trop prompt à les oublier. Rapprochées de l'élément douleur, elles conduisent à émettre la conception de spasmes de la musculature gastro-intestinale, allant jusqu'à créer des zones de tension persistante. Les phénomènes spasmodiques rendraient en effet, pour une bonne part, compte de la douleur.

Un fait essentiel est l'importance prise dans le tableau clinique par le symptôme asthénie, qui s'est montré constant et émergent. En lisant les notes de la Comtesse de Monti j'entendais à des années de distance mon maître Widal répéter les signes fondamentaux qu'il reconnaissait à l'urémie par azotémie: asthénie profonde et troubles digestifs irréductibles. Il n'eut pas été convaincu, je crois, en faveur du cancer, par l'autorité de Vulpian ; et, si lui avait été objectée la sensation de tumeur, son esprit critique aurait probablement interrogé : « En êtes-vous bien sûr ? »

L'amaigrissement ininterrompu, avec la pâleur et le mauvais teint qui frappaient tous les assistants, est pleinement dans la note des urémies digestives, surtout à marche rapide. Phénomènes comparables à ceux de certains cancers et qu'en l'ignorance de l'azotémie il était jadis bien naturel de leur rapporter avec prédilection. Au surplus que l'on compare nos facultés d'investigations actuelles à celles possibles dans le cas du Comte de Chambord, qu'on saute de 1883 à 1938, et l'on conviendra qu'étaient excusables des confusions qui le seraient à peine aujourd'hui.

Il est regrettable que les médecins n'aient pas confié à la Comtesse de Monti quelques renseignements révélés par l'étude des organes autres que les digestifs : état du cœur, examen des urines, etc. A toute la série des signes physiques, hors la pseudo-tumeur, pas la moindre allusion. Tout se résume presqu'à des symptômes fonctionnels et généraux ; la sensation de froid est assez azotémique. La petite épistaxis s'accorde avec la néphrite, les œdèmes terminaux avec la fin de l'insuffisance des reins.

Dernier point : le 25 mars 1883, le Comte de Chambord, montant en voiture, ressentit une violente douleur à la jambe, que le médecin attribua à un coup de fouet et qui fit penser à une phlébite. La douleur subite évoque bien ce qu'on appelle le coup de fouet. Pourquoi donc phlébite? Phlébite qui aurait débuté brutalement ? Ce n'est pas dans ses habitudes. Par ailleurs, rien dans le texte sur les symptômes et le traitement ; pas d'autopsie de

jambe. Ne serait-ce pas que les médecins aient associé avec trop peu de pertinence en l'espèce cancer et phlébite ? A noter cependant qu'ils parlent de phlébite dans leur relevé nécropsique après indication de l'absence de cancer. Plutôt faut-il retenir que le coup de fouet a précédé de peu la constatation de l'amaigrissement et de la répugnance pour les aliments : l'azotémie n'était pas loin. Le coup de fouet n'aurait-il pas été tout simplement une crampe de défaillance rénale, une réaction vaso-motrice par troubles circulatoires ?

La thérapeutique enfin. Les médecins eurent surtout en vue de soutenir les forces et à cet effet firent prendre au malade les aliments que pouvait supporter son cancer. Voici les ingestions tentées : lait, crême, chocolat, jus de viande, bouillon avec pain, œufs, purée de viande, purée de bœuf consommé, aile de perdreau rôti, chevreuil et perdreau pilés. Il faut avouer qu'on ne pouvait guère plus mal tomber.

Par contre les notes de la Comtesse de Monti ne mentionnent pas de médicaments, sauf la pepsine.

Prosper Merklen.

FRÉQUENTATIONS MÉDICALES DE STENDHAL

Comme le fait remarquer M. Henri Martineau (1), stendhalien émérite et médecin, l'étude du tempérament et des maladies de Stendhal exigerait « la collaboration d'un archiviste de Stendhal, d'un spécialiste des états nerveux et d'un historien de la médecine ».

En attendant l'étude que permettra cette collaboration on se bornera à rappeler quelques-unes des fréquentations médicales (2) de Stendhal.

Certaines furent réalisées par les fonctions mêmes de Beyle ; commissaire des guerres, il avait dans ses attributions l'organisation des ambulances et des hôpitaux en campagne et la gestion des hôpitaux permanents dans les centres de garnison. Il dirigea à Vienne un hôpital de 4.000 blessés ; et, dans les nombreux postes qu'il occupa en qualité de commissaire des guerres, à Civita-Vecchia, comme consul chargé de faire respecter les consignes relatives à la quarantaine des navires, il eut l'occasion de rencontrer de nombreux médecins. Mais ce furent là fréquentations banales et Stendhal ne parle guère de ceux avec lesquels il fut en relation.

Mais, comme tout malade, il est plus prolixe quand il s'agit de sa santé et c'est ainsi qu'au cours du *Journal*, de la *Vie de Henri Brulard* ou de la *Correspondance*, on voit apparaître les noms de Portal, Richerand, Bayle, Cullerier, Prévost, pour ne citer que ceux qui ont laissé trace dans l'histoire.

Arrivé à Paris en novembre 1799, pour subir les épreuves du concours d'admission à l'Ecole Polytechnique, Stendhal tombe malade :



« Le profond dé-



Richerand (*Cliché Ciba*).

(Peinture à l'huile (Académie de Médecine).

(1) Préface aux *Mélanges intimes et Marginalia*, t. I, p. 3 Œuvres de Stendhal, édition du Divan, 1936.

(2) Il ne sera point question ici des ancêtres médicaux de Stendhal. A leur sujet, consulter : H. Chobaut et L. Royer : La famille maternelle de Stendhal : Les Gagnon. *Rev. d'Hist. lit. de la France* avril-juin, juillet-sept. 1937.

sappointement de trouver Paris peu aimable, m'avait embarrassé l'estomac. Un médecin qui se fut donné la peine d'étudier mon état, m'eut donné de l'emetique et ordonné d'aller tous les trois jours à Versailles ou à Saint-Germain.

Je tombai dans les mains d'un insigne charlatan et encore plus ignorant, c'était un chirurgien d'armée, fort maigre, établi dans les environs des Invalides, quartier alors fort misérable, et dont l'office était de soigner les blennorragies des élèves de l'Ecole polytechnique. Il me donna des médecines noires que je prenais seul et abandonné dans ma chambre qui n'avait qu'une fenêtre à 7 ou 8 pieds d'élévation, comme une prison ».

Mais Daru veillait ; il fit transporter le malade rue du Bac et lui amena un médecin célèbre.

« Il faut que je fusse bien malade, raconte Stendhal, car M. Daru père, m'amena le fameux docteur Portal, dont la figure m'effraya. Elle avait l'air de se résigner en voyant un cadavre. J'eus une garde, chose bien nouvelle pour moi. J'ai appris, depuis, que je fus menacé d'une hydropisie de poitrine. J'eus, je pense, du délire, et je fus bien trois semaines ou un mois au lit (1) ».

Un peu plus d'un an après, Beyle est à Milan et sous-lieutenant au 6e dragons. Atteint d'accès de fièvre qui dureront plusieurs mois et réapparaitront par la suite, il est soigné à Milan par un certain Gonel et à Saluces par M. Depetas que le malade qualifie d' « excellent médecin », sans faire connaître autrement sa personnalité.

Revenu à Paris, et sans emploi bien défini, Beyle déambule beaucoup, fréquente les théâtres et surtout les coulisses, fait une noce... proportionnée à ses modiques ressources et travaille à devenir grand homme, dit M. Paul Gauzy (2).

C'est à cette époque, exactement en juin 1804 (3), qu'en dinant chez Daru, il rencontre Gaspard-Laurent Bayle. Entre le médecin, qui n'est encore que l'assistant de Corvisart à la Charité, et l'ancien officier de cavalerie qui ne rêve que théâtre et songe à prendre des leçons de déclamation, la sympathie règne aussitôt. Et des conversations échangées au cours de la première rencontre, Stendhal emporte l'idée d'écrire une pièce sur les médecins. Consulte-t-il alors son homonyme pour des accès de fièvre renouvelés ? Rien ne le précise, mais en 1810, il lui demande conseil pour sa vessie et en reçoit l'assurance « qu'avec encore trois ou quatre chaudes-pisses », il ne pourra « plus pisser qu'avec une sonde ».

Gaspard-Laurent Bayle

Sans doute Stendhal était-il déjà fixé sur son avenir... urinaire. Depuis 1805, il connaissait Richerand par les propos de Mélanie qui lui avait conté la liaison du « physiologiste » avec La Duchesnois et les exigences sexuelles de cette dernière (1).

Et ce propos fut sans doute, autant que la renommée du chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, ce qui décida Stendhal à le consulter en 1808. Depuis 1801, il avait la vérole (2). Et il semble bien que, malgré l'absence de précisions, on puisse y rattacher certains accidents pathologiques que Stendhal accuse à partir de cette époque.

Quoiqu'il en soit, il va consulter Richerand le 11 décembre 1808 et voici la consultation que rédige le « professeur de l'école spéciale de médecine », ainsi que s'intitule Richerand (3).

« Les excroissances de la base du gland sont évidemment syphilitiques et la fièvre et le malaise que le malade éprouve chaque soir sont aussi très pro-

(1) Vie de Henri Brulard, Ed. Emile-Paul, 1923 ; pp. 243-257.

(2) I. Gauzy. Stendhal malade. Thèse de Bordeaux, 1928.

(3) *Journal* (éd. du Divan), t. I, p. 143 ; t. IV, p. 37 ; t. V, pp. 122-124-137.

(1) *Journal* (éd. du Divan), t. II, p. 117.

(2) Il écrit dans le *Journal* du 2 oct. 1801 : « Je sens seulement les douleurs, suites de la vérole et du mercure ». (t. I, p. 46, éd. du Divan). Et en 1816, il raconte au médecin, qu'il consulte en Italie, avoir eu deux « fortes véroles » en 1800 et en 1809 (*Notes intimes et Marginalia*, t. I, pp. 122-130, éd. du Divan).

(3) Cette consultation a été publiée par M. Henri Martineau dans son édition de Stendhal : *Mélanges intimes et Marginalia*, t. I, pp. 131-132.



PORTRAIT DE STENDHAL

Dessin original au crayon par Henri Lehmann. Civita Vecchia, 8 août 1841.
(Cliché communiqué par M. Georges Andrieux, expert).

bablement de même nature. Je pense qu'il faut commencer un traitement méthodique et d'abord faire successivement vingt-quatre frictions mercurielles de la manière suivante : y employer chaque soir un gros d'onguent napolitain double pour chacune des douze premières, et un gros et demi du même onguent pour chacune des douze suivantes. On fera la première sur la partie interne des jambes, depuis les chevilles jusqu'aux genoux, la seconde sur la partie interne des cuisses, depuis les genoux jusqu'aux aines. Le troisième jour, on prendra un bain chaud pour nettoyer la peau, puis on recommencera par les jambes et ainsi de suite, interrompant les frictions chaque troisième jour pour prendre un bain.



Cullerier (*Cliché Ciba*).
Lithographie de Fonrouge.

On boira chaque jour, s'il est possible, une pinte d'une forte décoction de racines de salsepareille.

On prendra tous les matins à jeûn, deux pilules de Belloste.

On se tiendra chaudement et l'on évitera surtout le froid des pieds, l'humidité et l'air frais de la nuit.

On s'abstiendra, pendant la durée du traitement, de café, de liqueurs, de vin pur et de femmes.

On se lavera fréquemment la bouche avec de l'eau et du vinaigre, afin de conserver les gencives.

Enfin on fera quelques onctions autour de la base du gland avec une petite quantité d'onguent napolitain.

Ce traitement suivi avec exactitude durant six semaines détruira les excroissances et fera disparaître la fièvre lente qui revient tous les soirs ».

Mais Richerand ne fut pas le seul médecin auquel Beyle eut recours pour soigner ses « galanteries ». En 1809, à Vienne, il consulte Careno et il semble bien qu'à Paris, si l'on en croit un passage des *Souvenirs d'égotisme* (1), il ait été obligé de réclamer les bons offices de Cullerier, de celui qu'on appelait le *bon* Cullerier ou encore Cullerier *oncle*, pour le différencier d'avec un de ses neveux devenu chirurgien de l'Hôpital des Vénériens en 1811.

(1) Page 160, éd. du Divan.

Racontant qu'il eut l'occasion de rencontrer la reine d'Espagne, l'amie du prince de la Paix, Stendhal donne quelques précisions sur la maladie de cette reine et fait allusion aux relations qu'il entretient avec Cullerier :

« Oserai-je dire, écrit-il, quelle était la maladie de cette vieille reine remplie de bon sens ? (Je le sus à Rome en 1817 ou 1824). C'était une suite de galanteries si mal guéries qu'elle ne pouvait tomber sans se casser un os. La pauvre femme, étant reine, avait honte de ces accidents fréquents et n'osait se faire bien guérir. Je trouvai le même genre de malheur à la Cour de Napoléon en 1811. Je connaissais hélas ! beaucoup l'excellent Cullerier (l'oncle, le père, le vieux en un mot ; le jeune m'a l'air d'un fou). Je lui menai trois dames, à deux desquelles je bandai les yeux (rue de l'Odéon, n° 26). Il me dit deux jours après qu'elles avaient la fièvre (effet de la vergogne et non de la maladie). Ce parfait galant homme ne leva jamais les yeux pour les regarder ».

En 1815, Stendhal consulte encore Cagnola à Milan ; et en 1816, un autre médecin qui rédige une consultation de 8 pages (1), précieuse pour la connaissance de la vie pathologique de Stendhal.

En 1817, il a recour à Lanthois, spécialiste de la rue Grange-Batelière, qui prescrit à « monsieur le consultant » de l'hydrogala, ou eau laiteuse » (2).

Et il faut arriver jusqu'à 1835 pour trouver dans les notes de Beyle des noms de médecins. Il consulte Chomel et Koreff (3). Il s'adresse aussi au Docteur Prévost, de Genève, praticien habile et fort réputé qu'il avait déjà consulté en 1833. Cette fois, il n'est plus question de vérole,

(1) *Mélanges intimes et Marginalia*, t. I, pp. 121-131. (Ed. du Divan).

(2) *Ibid*, p. 133.

(3) *Correspondance*, t. IX, p. 191 (Ed. du Divan), Koreff, dont la vie, dit Châteaubriand, fut passée tout entière « entre le diable, la médecine et les muses », doit prendre place parmi les relations médicales de Stendhal. Mais est-ce bien à lui que s'adresse la dédicace : « Hommage au médecin qui guérit », qu'on trouve sur l'exemplaire de la *Chartreuse de Parme* qui a figuré dernièrement au catalogue de la Librairie Lœwy ? Cette dédicace ne s'adresserait-elle pas plutôt à Prévost ?

mais de goutte et de gravelle. Les accidents en reviendront assez intenses en juillet 1836 (1), pour que Beyle se décide à repasser par Genève. « L'admirable Prévost » conseille à son malade « Vichy et les sangsues » et le console en lui prédisant encore quinze ans de vie. La prédiction de « ce vrai philosophe » ne fut pas réalisée. En 1841, Stendhal à qui une petite attaque vient de donner la sensation de s'être « colleté avec le néant » (2), consulte encore Dematters, Dalbret et Allery à Rome. Et, le 22 mars 1842, il tombait frappé d'apoplexie sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines.

A. Turgon.

(1) *Correspondance*, t. X, p. 101. (Ed. du Divan).

(2) *Ibid*, t. X, p. 330.



– Merci, monsieur Dumas, de m'avoir rendu la Sicile !
– N'en parlons pas ! c'est rien du tout pour moi, si vous saviez ! je vous quitte pour sauver l'Orient !

Une histoire de dépeçage criminel racontée par Alexandre Dumas

Dumas s'est toujours intéressé à la médecine. Dans sa jeunesse, il accompagnait son ami Thibaut à la Charité et y faisait avec lui un peu d'anatomie et de physiologie. « De là vient, disait-il, un certain côté de science médicale et chirurgicale qui m'a été plus d'une fois utile dans mes romans ».

Pour écrire ces derniers, *Monte-Christo. Joseph Balsamo* ou autres, il se plonge dans la lecture de bouquins qui traitent de chimie ou de magnétisme. Il n'hésite même pas à recourir à une documentation plus directe et à solliciter l'avis d'un prince de la médecine. C'est ainsi qu'en 1845, il écrit à Jobert de Lamballe pour avoir des renseignements sur les conséquences propables, au point de vue médical, d'un coup d'épée au-dessus du téton droit.

Au hasard de ses rencontres il interroge et prend des notes. Ainsi en 1863, alors qu'il était dans cette Italie où il avait suivi les troupes de Garibaldi, il rencontre à Naples Biago Miraglia (1), aliéniste en renom. Il visite l'asile d'Aversa en sa compagnie. Et Miraglia qui, très lié avec Fossati, est resté un phrénologue convaincu, alors que toutes les sociétés de phrénologie ont depuis longtemps fermé leurs portes, initie Dumas aux subtilités du système de Gall. Et pour lui en démontrer la valeur, il ne trouve pas mieux que de lui conter l'horrifique crime de Giuditta Guastamacchia, crime qui remonte déjà à plus de cinquante ans et dont Miraglia (2) dit avoir découvert tous les mobiles grâce à la phrénologie. Ce récit donne aussitôt au romancier l'idée de faire un « papier » qu'il envoie à la *Presse* (3). En voici la dernière partie que le hasard m'a fait retrouver dans un lot d'autographes :

Naples, 26 *avril* 1863.

Cher Docteur,

« Nous avons laissé nos coupables ayant arrêté le crime et ne cherchant que les moyens de l'exécuter.

« La confession des premiers eux-mêmes, révèle les discussions qui eurent lieu avant d'en arriver à l'un ou l'autre de ces moyens qui tous avaient pour but la mort du malheureux Attamura. On flottait d'un expédient à l'autre, non pas que cette mort ne fut pas résolue, mais pour chercher celle qui paraissait la moins compromettante. Judith seule méprisait la faiblesse de ses deux complices, Sandali et Guarta Macehia. Danietto avait refusé de prendre part au meurtre tout en le laissant s'accomplir. Judith seule décida que l'on chercherait un sbire et que le sbire trouvé on s'unirait à lui pour exécuter en commun le crime.

« Le chirurgien se chargea de ce soin. Un sbire n'est pas chose difficile à trouver à Naples. D'ailleurs il n'eut qu'à passer en revue ses anciennes connaissances et son choix s'arrêta sur un certain Michele Darbo de Cerignola, jeune homme de 22 ans, expert dans le crime et qui, même sans espoir de récompense avait plus d'une fois taché ses mains de sang. On expédia le vieux Guarta Macehia vers Cerignola d'où il devait ramener Michel Sorbo, lorsque le hasard fit qu'il le rencontra aux environs de Naples. Il lui raconta la chose dont il était question. Sorbo accepta la proposition comme il eut accepté une partie de plaisir.

(1) Né le 25 août 1814 à Cosenza, mort à Naples en 1885, Miraglia fut de ceux qui s'appliquèrent à faire réaliser les idées de Chiarugi sur le traitement humain de la folie. Ses exagérations phrénologiques ne doivent pas faire oublier qu'il fut un précurseur en anthropologie criminelle.

Sur Miraglia, voir la notice que lui a consacré Giovannangelo Limoncelli (*Il Manicomio*, n° 1, 1885). Voir aussi : B. Miraglia, Giovani Antonio Fossati frenologico italiano. (*Bollet dell' Instit. stor. ital. dell'arte sanitaria*, anno XXX, mar 30 ; aprile 1931).

(2) Il en avait présenté une relation détaillée à l'Academia Pontaniana en 1856.

(3) Nos des 6, 7, 8 juin 1863.

Il fut conduit à la maison, accueilli et caressé par Judith et reçu avec une certaine inquiétude par la stupide mais soupçonneuse indifférence du mari. L'avis du sbire fut pour la strangulation. Sandoli et Guastamachia se rangèrent à cet avis et Judith en devint presque folle de joie.

« Les circonstances qui accompagnèrent l'assassinat indiquent sur quelles bases irréfragables reposent le système phrénologique du Docteur Miraglia, en montrant avec quelle froide et impitoyable férocité procéda pour sa part Judith. Le crime devait être exécuté par Judith, son père et le sbire. La présence de Sandoli étant inutile et Danietto ayant déclare qu'il ne voulait point y prendre part.

Pendant la soirée où l'assassinat devait avoir lieu, Judith envoya son mari chercher différentes choses nécessaires au souper, on voulait en son absence prendre les dispositions nécessaires à la perpétration du meurtre.

« On plaça quatre sièges devant le feu, seulement on scia aux trois quarts le pied d'un de ces sièges afin que celui qui s'assoirait dessus tombât à la renverse. Ce siège fut réservé pour Attamura. Le sbire reçu des mains de Judith une cordelette et pour rendre la strangulation plus prompte et plus facile il l'enduisit de suif et y prepara un nœud coulant. De retour vers les neuf heures du soir, Attamura s'assit sans aucun soupçon sur le siège qu'il trouva vide. Judith et le sbire échangèrent alors un regard. Judith pour occuper Attamura vint lui jeter les bras autour du cou. Pendant ce temps, Michele Sorbo se leva, passa derrière lui, lui jeta le lacet autour du cou et le renversa.

« Attamura était jeune. Il était vigoureux. Il comprenait le dessein de ses adversaires, il aimait la vie. Il lutta avec toute l'énergie du désespoir. Mais Judith se cramponna à lui comme une goule, lui appuyant les genoux sur la poitrine et fixant au sol ses pieds convulsifs et ses mains crispées. Le père concourut au meurtre en appuyant le pied sur la gorge du patient qui, étranglé du reste par Michele Sorbo, rendit bientôt le dernier soupir.

« Le meurtre accompli, Danietto entra et désapprouva complètement ce qui venait de se passer. Apres lui vint le chirurgien qui, au contraire, manifesta une satisfaction stupide. Mais de tous, Judith était la plus joyeuse et la plus intrépide, comme elle fut la plus acharnee a l'horrible boucherie qui allait suivre.

« Le cadavre fut posé dans un pétrin. Le chirurgien prit alors un bistouri, détacha du tronc, les bras, les jambes, les cuisses et la tête. Il lui ouvrit le ventre, en tira les viscères et les mit dans un vase de grés. Judith repue, mais non pas fatiguée de ce spectacle, s'empara de la tête coupee, alluma le feu, mit la tête dans une marmite et la fit bouillir et cela plutôt par une insatiable luxure de sang que pour la rendre méconnaissable. Il avait été convenu d'avance que les membres coupés seraient dispersés dans la ville : en conséquence Guasta Machea et Michele Sorbo prirent d'abord les jambes et les cuisses, les cachèrent sous leurs habits et allèrent les jeter dans le cloaque de san Angiolo à Nido. Revenus sans avoir été inquiétés dans leur opération, Guasta Machea resta à la maison et le sbire sortit de nouveau emportant dans un sac ensanglanté les bras que Judith avait préparé dans son absence et qu'il devait aller jeter dans un autre endroit...

« Pendant ce temps Judith continuait de faire bouillir la tête de son mari dont la chair se détacha peu à peu. Alors elle la tira de la chaudière et s'amusa à la regarder avec la même indifférence qu'elle eut fait d'une tete de veau. Elle attendait ainsi et dans cette étrange distraction le retour du sbire. Mais le sbire se faisant attendre, Guasta Machea et Sandoli commencèrent à trembler qu'il ne fut arrivé quelque chose. Judith seule resta gaie, impassible et rassura les autres.

« En effet, le sbire avait rencontré dans la rue Sainte-Catherine de la Couronne d'Epine une patrouille de police; en se sauvant il avait laissé tomber le sac qui contenait les bras coupés ; la patrouille le poursuivit, le vit couvert de sang et l'arrêta.

« La nuit s'écoulait et à chaque minute s'envolait une chance du retour de Michele Sorbo. La crainte de quelque dénonciation commença à entrer dans l'âme des coupables qui s'empressèrent de faire disparaître les traces du crime. Le père et le chirurgien firent deux paquets du reste du corps, entrailles comprises et allèrent les jeter vers Pignasecca. Ils revinrent aussi vite que possible et alors ce fut Judith qui sortit avec son père emportant la tête cachée dans son schall et qui alla la jeter sur la place de Monte Calrario.

« Le jour venu, on vit à Pignasecca un chien qui rongeait un crâne d'homme, le bruit se répandit en même temps que l'on avait trouvé des membres mutilés aux environs, et particulièrement au cloaque de san Angelo à Nido.

« La ville se soulevait tumultueusement. On ne savait pas si c'était un seul cadavre ou beaucoup de cadavres qui avaient été retrouvés mutilés, on était aux jours des assassinats sombres et secrets, chacun craignait pour sa vie, les crimes du jour étant à la politique.

« Mais bientôt le bruit se répandit que c'était un simple crime et que la politique n'était pour rien dans cet effroyable meurtre. On assurait, ce qui rassura tout à fait les citoyens, que les coupables avaient été arrêtés et avaient avoué spontanément qu'ils étaient les auteurs de cet assassinat.

« Les aveux des premiers et particulièrement ceux de Judith donnèrent complètement raison à l'étude faite par M. Miraglia sur son crâne, 56 ans après que les aveux avaient été faits et sans qu'il connut la femme à laquelle ce crâne appartenait.

« Ainsi il avait constaté chez Judith, d'après les instincts indiqués par les protubérances osseuses, une très grande *amativite,* et l'immense développement du cervelet indique ses débauches, s'il ne les justifie pas. Une grande *combativité* et l'on a pu reconnaître la témérité de Judith à se jeter dans le peril, son intrépidité dans la volonté exprimée par elle de prendre une part active au meurtre. Une *destructivité* énorme qui se manifeste par les inclinations cruelles de sa jeunesse et par tous les actes de sa vie qui furent des actes de colère et de vengeance, vengeance qu'elle exerce, colère qu'elle poursuit même apres la mort de son mari dont elle fait bouillir la tête, action sans motif et toute de férocité sanguine. Une *secrétivité* grande, d'où découle l'astuce, la duplicité, le mensonge et la calomnie mis en jeu par elle contre son père et son mari. La ruse dont elle fait usage pour rallier son père à elle et racommoder ses deux amants, les attirant tous à son but, c'est-à-dire à l'homicide.

« Ainsi il avait reconnu — le Dr Miraglia toujours — une *estime de soi* tellement développée, qu'elle lui donne, on le voit par le proces, la force de dominer ses complices. Une *circonspection* telle que toutes les précautions sont prises d'avance par elle pour que le crime n'échoue pas, et une fois le crime commis, pour que l'on puisse en faire disparaître toutes les traces. Une *fermeté* si grande, qu'elle méprise le châtiment, écoute la sentence impassible et marche au gibet sans pâlir. Et en effet, non seulement l'organe de la fermeté est élevé, mais encore il est d'une largeur extraordinaire.

« Le reste des organes était petit. La *vénération* et la *bienveitlance* n'ont sur ce crâne fatal aucun signe de développement. Mais au contraire le crâne présente à leur endroit une dépression visible, ce qui explique l'éloignement de Judith pour tous les actes religieux. L'absence totale de la *bienveitlance* la rendit inclinée au mal et incapable de faire le bien et cela nobostant l'intégrité de son libre arbitre. Au reste dans tout le cours du procès, aucun regret, aucun remords, aucune excuse tentée pour diminuer la gravité de la situation, une indifférence stupide et toute bestiale, bien plus même une certaine satisfaction d'avoir commis le crime, un certain orgueil à en raconter tous les détails.

« La sentence fut rendue le 16 avril 1800 ; elle condamna les coupables à mourir par le gibet et, après leur mort, a avoir la tête tranchée et exposée dans des cages de fer à la Vicaria.

« Danietto seul échappa à la peine de mort et fut condamné à une prison éternelle dans la fosse de Fanignana.

« Ils furent exécutés sur la place delle Pigna et subirent la sentence avec une impassible résignation.

« J'allais dire : Dieu fasse paix à leurs âmes, mais le Docteur Miraglia m'arrête la main. Il ne croit pas que Judith Guasta Mania ait eu une âme.

« Et à mon avis, croire à la matière en pareille circonstance, c'est honorer Dieu ». A. Dumas.

Au fond, banale histoire de dépeçage criminel, mais qui m'a paru cependant intéressante à publier, autant parce qu'elle est restée ignorée de ceux qui, comme Ravoux, de Saint-Vincent de Parois ont étudié le dépeçage criminel, que pour montrer l'intérêt que Dumas prit toujours, un peu naïvement, histoires de crimes (1).

E. Bomboy.

(1) Il avait publié, en 1842, avec Fournier, etc... une histoire des Crimes célèbres.

Imp. de Compiègne.

BOERHAAVE

LA VIE

A Woorhout, près de Leyde, le dernier jour de l'année 1668, pendant que Spinoza cultivait la philosophie à La Haye, et Rembrandt la peinture à Amsterdam, la femme d'un ministre protestant mettait au monde un enfant mâle. Ce nouveau-né était Hermann Boerhaave, le futur chef de l'Ecole médicale de Leyde.

Le père, qui destinait son fils à la théologie s'occupa avec sollicitude de sa première éducation et lui fit apprendre de bonne heure les langues savantes et l'histoire.

Si bien que quand ce père mourut, Hermann, qui n'avait que quinze ans, savait déjà le latin, le grec, l'hébreu, beaucoup de mathématique et de métaphysique.

Et il en serait peut-être resté là sans la générosité d'un ami de son père, Van Alphen, qui pourvut à ses besoins et lui permit ainsi de continuer ses études à l'Université de Leyde, vers le but assigné par sa famille.



H. Boerhaave, 1668-1738.
(D'après une gravure du XVIIIe siècle).

Mais, en même temps qu'il suivait les cours de théologie, il suivait aussi ceux de mathématique, d'histoire naturelle, de chimie et de botanique. « Il s'intéressait de préférence, dit Schultens, à la dissection d'animaux, pour observer d'un œil de mathématicien les entrailles palpitantes. »

Et ce fut le goût pour l'histoire naturelle qui l'emporta. Après trois années de recherches d'érudition, après avoir lu les auteurs les plus modernes, comme les plus anciens, l'étudiant en théologie, ayant décidé de changer de carrière, choisit l'université de la Gueldre, éloignée de sa province natale, pour éviter un scandale. Et en 1693, il s'y faisait recevoir docteur avec une dissertation dont le titre, qui n'a rien du baroque qu'on rencontre si souvent dans les thèses de l'époque, pourrait servir d'épigraphe à un traité de coprologie : *de utilitate explorandorum excrementorum in aegris.*

Médecin à vingt-cinq ans, Boerhaave se fixa à Leyde. Au commencement sa clientèle lui laissa le temps de se perfectionner dans les mathématiques et de poser ainsi la base des idées qu'il devait plus tard faire connaître avec tant d'autorité. Il ne négligea pas non plus l'étude des classiques qu'il avait déjà poussée fort loin antérieurement et son enthousiasme pour la doctrine hippocratique lui donna le sujet du discours : « *de commendando studio hippocratico* » par lequel, en 1701, il inaugura son cours comme lecteur à l'Université de Leyde.

Le succès de ce cours valut au jeune médecin d'être invité, en 1703, à venir enseigner la médecine à Gronnigue. Mais Leyde désirait conserver un homme dont le talent s'annonçait si heureusement, et les Curateurs de cette université réussirent, par une augmentation d'appointements et la promesse d'un professorat, à lier définitivement Boerhaave à leur université.

Ce professorat ne lui fut dévolu qu'en 1708, après la mort de Hotton. Mais de cette année date pour Boerhaave l'ascension brusque et continue dans la renommée. Chargé d'abord d'enseigner la médecine théorique, il y adjoint bientôt des cours de botanique, de chimie, de médecine clinique. A lui seul, dit Bourdon, il composait presque une faculté

entière. « Cumul » qui peut paraître étrange aujourd'hui, mais qui donnait peut-être d'aussi bons résultats que la dispersion des enseignements pratiqués par des gens qui s'imaginent que leur spécialité est la seule utile et qui à vouloir en enseigner toutes les finesses arrivent à n'en pas faire retenir les simples éléments.

En tout cas, comme professeur, Boerhaave connut un magnifique succès. Ses élèves s'applaudissaient de trouver réunis dans un même cours de médecine, le résumé ainsi que l'utile application de toutes leurs études.

Le succès, comme médecin ne fut pas moins grand ; sa renommée s'étendit dans l'Europe entière, voire plus loin, si l'on en croit la légende qui raconte qu'un patient ait pu du fond de la Chine lui faire parvenir une lettre avec pour simple suscription : « A M. Boerhaave, médecin en Europe. »

Et devant l'affluence des auditeurs et des consultants, on dut — les contemporains l'affirment — agrandir l'amphithéâtre de Boerhaave et élargir à plusieurs reprises l'enceinte de la vie de Leyde.

Une telle activité ne devait point s'exercer sans dommage pour celui qui la menait. Atteint dès 1722 d'accès de goutte et de troubles paralytiques, Boerhaave vit ces accidents se renouveler en 1729 ; il se démit alors de ses fonctions de professeur de chimie et de botanique, ne conservant que l'enseignement de la médecine pratique.

Et après des années de dépérissement où les étouffements étaient sa principale souffrance, Boerhaave mourut le 23 septembre 1738. Celui qui avait été longtemps obligé de donner des leçons de mathématiques pour subsister laissait à sa fille unique deux millions de florins.

L'ŒUVRE

Cette œuvre, bien empoussiérée aujourd'hui, est représentée par dix discours, plusieurs dissertations, cinq mémoires originaux, vingt-sept ouvrages ! Ensemble impressionnant, mais dont cependant la liste est encore courte comparée à celle qui constitue l'exposé de titres d'un professeur de 1938.

Mais si un tel monument attire par sa masse, il éloigne aujourd'hui par son obscurité. Le travail d'exégèse auquel il faut se livrer pour comprendre tous ces termes qui n'ont plus cours est rebutant et somme toute décevant. Si la mode est revenue aux « Vérités premières », on se lasse bien vite à lire les *Aphorismes.*

Avec Boerhaave, tout est à la fibre. Il croit que les solides et les liquides du corps humain ne sont régis que par des lois mécaniques, hydrostatiques, hydrauliques. Il explique mécaniquement digestion, chaleur animale, hématose, sécrétions, cours du chyle, fonctionnement des organes.

Les viscères sont des cribles, des filtres ; les muscles, des ressorts ; les organes, des instruments mécaniques.

En pathologie, il fait jouer un grand rôle à l'obstruction, à la stagnation ou croupissement des humeurs qui peuvent rester crues ou subir la coction assimilatrice. La fièvre ne serait due qu'au croupissement des humeurs contenues dans les petits vaisseaux et à l'irritation du cœur provoquée par le désordre des esprits nerveux, etc.

Mais, iatro-mécaniste convaincu, Boerhaave n'est pas un iatro-mécanicien militant et systématique ; c'est un savant renseigné qui veut mettre dans son œuvre tout ce qui se fait de nouveau dans les sciences médicales.

C'est là un mérite et ce fut sans doute ce qui permit au professeur de Leyde d'enseigner et de pratiquer une médecine très supérieure à celle de la plupart de ses contemporains. Si on ne lui doit aucune découverte, on ne saurait lui dénier l'influence salutaire qu'il exerça en prônant l'observation comme base de la médecine, l'union nécessaire de la physique et de la chimie pour l'étude de la machine humaine.

Grand professeur et grand praticien, Boerhaave a été « un certain temps le centre du monde médical », comme le dit Van Leersum. Cela vaut bien une commémoration.

QUELQUES PAGES DE BOERHAAVE

VUES SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA MÉDECINE

...Pour dire mon sentiment avec liberté et en peu de mots, je pense qu'on ferait bien d'inspirer d'abord le goût de l'arithmétique et de la géomé-

trie à ceux qui se consacrent volontairement à la médecine. C'est un conseil approuvé par le bon sens, et sanctionné par Hippocrate, puisqu'il le donnait lui-même dans les lettres qu'il écrivait à son fils, et cela sur des raisons qui seraient décisives même pour l'esprit le plus difficile. Après cette étude préliminaire, je voudrais qu'on s'occupât des découvertes faites depuis un siècle dans toutes les parties de la médecine. Enfin, lorsqu'on vient au point essentiel, c'est-à-dire à l'exercice de l'art, lorsqu'on veut apprendre quelle est la marche des maladies, et quelles sont les règles pour le traitement, je pense qu'on doit alors s'attacher aux œuvres d'Hippocrate de préférence à tous les autres. Il y a des hommes qui ont un sentiment tout contraire. Ce sont ceux qui, d'après les principes universels des choses, la matière, le mouvement, et la figure des molécules corpusculaires, ont la prétention de démontrer *a priori,* comme ils disent, la nature de la santé, celle des maladies et des médicaments. Ils ne se laissent effrayer, ni par le nombre des suppositions, ni par la disette des données positives. Une fois qu'ils ont construit une hypothèse indéterminée, et que par l'analyse ou une sorte de dialectique assez plausible, ils en ont déduit une conséquence un peu générale, ils l'appliquent sur le champ aux phénomènes, et c'est de ce fond imaginaire qu'ils osent tirer leurs règles de traitement. Mais la vanité de leur espérance éclate, lorsqu'on les voit faire aux dépens des malades le dangereux essai de ces subtiles théories. Et plaît à Dieu que les hommes qui s'habituent à vanter l'excellence de la méthode mathématique, cessassent d'en parler pour mieux la suivre ! Ils apporteraient plus de soin dans le choix des données, plus de prudence dans leurs démonstrations, et plus de retenue dans leurs conclusions. Ils ne résoudraient pas un problème sur une condition isolée, fortuite, indifférente. Ils auraient égard à toutes celles que la question embrasse. Ces imaginations de figures inconnues, de vitesses indéterminées, de penetrations incompréhensibles, de qualités générales des éléments, n'eussent pas été admises, comme autant de vérités démontrées, et n'eussent pas servi de base aux démonstrations. Que prescrit en effet la méthode géométrique, si on veut la faire intervenir dans la démonstration des choses naturelles, lesquelles sont toutes individuelles, limitées et distinguées les unes des autres par des différences infiniment petites ? N'est-ce pas de rassembler toutes les circonstances, quelles qu'elles soient, qui appartiennent à ces choses ; ce qui a précédé, ce qui coexiste, ce qui suit ; d'étudier avec le plus grand soin chacune d'elles en particulier ; puis de considérer avec le même scrupule, dans l'ensemble, ce qu'on a vu dans le détail ; et de faire que de tous ces éléments ainsi rapprochés, il sorte une conclusion générale, mais juste, claire, rigoureuse ? De cette manière, les raisonnements dépendraient des faits, non les faits des raisonnements ; et les conclusions n'étant plus vagues et abstraites, ne prêteraient plus à l'arbitraire. Elles seraient limitées, exactes, et peindraient chaque chose comme elle est. Il s'en faut donc beaucoup que les mathématiques ôtent rien de son importance à l'observation. Elles font mieux sentir au contraire quel prix il faut y attacher. C'est donc à nous de marcher sur les pas des géomètres dans la recherche de la vérité. C'est là notre unique ressource si nous



Filippo de Grado Reg. Inc.

voulons resserrer de plus en plus le champ des fictions, et réprimer la promptitude du jugement par une sévérité salutaire.

...Pour diriger vos travaux, voici le plan que je me suis formé : Je veux d'abord que dans la description des parties qui nous composent, nous fassions servir aux progrès de la médecine les importantes découvertes de notre siècle. L'esprit éclairé sur le matériel de notre organisation, étudiera avec un intérêt plus vif ces liquides si variés et si nombreux qui, circulant dans les détours de ce labryrinthe animé, et promenés sans cesse dans mille lieux divers, portent partout la vie et le mouvement. Pour approfondir cette matière, nous consulterons Vanhelmont, Boyle, Tachenius, Travaginus, dont les travaux nous donneront une juste idée de la chimie. Là, aussi, brilleront les expériences sur la transfusion, et sur les injections des liquides étrangers dans les veines des animaux vivants. Ces connaissances une fois affermies par l'expérience et le raisonnement, nous passerons à l'histoire fidèle de toutes les actions volontaires ou spontanées qui s'exécutent dans l'homme sain ou malade. C'est là que nous aurons à consulter les observations des anciens ou des modernes, à la tête desquels brille Hippocrate. Ces observations recueillies avec le soin le plus scrupuleux seront comme autant de données d'où naîtront des problèmes, pour la solution desquels il faudra recourir aux lois de la mécanique, de l'hydraulique, de la chimie, et à la méthode des géomètres ; sous cette condition cependant que les faits seront toujours expliqués par les faits, et non par des hypothèses arbitraires. L'entendement rafraîchi, pour ainsi dire, et fortifié par ces belles spéculations, se portera de lui-même à la recherche des moyens de traitement. Hippocrate, Sydenham, et avec eux un très petit nombre de véritables médecins, seront ici nos guides et nos appuis. Affermis par leurs préceptes, et formés par eux dant l'art d'observer, d'établir un diagnostic, de prévoir avec sagacité, et d'agir avec prudence, que nous resterat-il, que de chercher des remèdes, et d'en découvrir les sources ? Sans négliger en cela la simplicité des anciens, j'y veux joindre ceux que nous devons aux travaux des chimistes, et vous en apprendre les préparations. Voilà le champ que je veux parcourir, et le terme où je dois m'arrêter. (Extr. de l'*Oratio de commendando studio hippocratico,* traduite par Pariset, *Bibliothèque médicale,* 1806, t. XIII.)

UNE CONSULTATION DE BOERHAAVE

Adressée au marquis de Fénélon, ambassadeur de France, qui avait consulté Boerhaave sur la maladie de sa femme, vraisemblablement une fièvre intermittente, cette consultation est écrite en français, alors que la plupart sont rédigées en latin (1) :

Monseigneur

J'ay eu l'honeur, de considcrer, avec toute l'application possible, le contenu des deux lettres ; apres quoy j'auray la grâce de presenter la conclusion de ma deliberation la dessus.

La matière des fleurs blanches presentement arrêtée, et un ramas de phlegmes, et de la bile, dans l'estomac ; me semblent etre la cause de touts ces accidents : parce que la nature irritée cherche de se delivrer par le vomir, et par les devoyements, avec beaucoup d'oppression, et de violence.

Cela fait croire, qu'il faut suivre, la nature, la secourir, et bien par les memes voyes, qu'elle a prises.

A cet effet je trouve necessaire, que Madame prenne a demain a huict heures le petit poudre pour purger, qu'ell' a prise l'année passée de JVI *grains de scamoné etc. que le medicin Grœnen a en écrit. Cela le purgera. Après la poudre Elle prendra de l'eau de Vaux simple, sans aucun aigre la dedans. Six heures après la prise du poudre, il plaira à Madame de prendre un cuillere de la boisson cordiale A, et de continuer cela jusqu'au sommeil. Pas cependant la nuit. Mais le jour suivant du matin jusqu'au soir a chaque deux heures, et continuer cela, à la guerison.*

Grand Dieu fasse, que cela arrive bientôt.

Je suis avec tout le respect possible,

Monseigneur
Votre
*Tres humble, et tres obcissant serv*r.
H. Boerhaave.

Leyde 17 20 34
1

(1) Elle a été publiée par C. Sommé (*Annales de la Société de Médecine d'Anvers,* 1851).

BOERHAAVE JUGÉ PAR :

VOLTAIRE

Le célèbre médecin Boerhaave était consulté à la fois par le pape et par le czar. Ses plus grands élèves ont attiré ainsi les étrangers, et sont devenus en quelque sorte les médecins des nations ; les véritables savans dans chaque genre ont resserré les liens de cette grande société des esprits repandue partout, et partout independante. Cette correspondance dure encore ; elle est une des consolations des maux que l'ambition et la politique répandent sur la terre. (*Siècle de Louis XIV*, Ed. Lefèvre, t. 14, p. 89.)

CORVISART

L'immortel Boerhaave est le premier qui ait composé, au commencement de ce siècle un ouvrage [méthodique et classique, pour donner à l'enseignement un ordre et une marche qui le rendissent profitable]. La célébrité sans seconde de l'école de Leyde, et les savants qu'elle a fournis presque seule, à cette époque, dans toute l'Europe médicale, en attestent assez le mérite et l'importance, malgré ses erreurs qui sont celles d'un grand génie, en dépit de ses détracteurs et nonobostant les progrès ultérieurs des sciences, car l'engouement du nouveau ne permet pas toujours d'être équitable ; et j'ai entendu blâmer Boerhaave de n'avoir pas deviné, il y a 70 ans, ce qu'on croit savoir aujourd'hui. (Préface de la traduction des APHORISMES SUR LA CONNAISSANCE ET LA CURATION DES FIÈVRES, PUBLIÉES PAR MAXIM STOLL..., Paris an V (1797).

BICHAT

Brillant génie, Boerhaave se laissa éblouir par un système qui éblouit aussi tous les esprits de son siècle, et qui fit, dans les sciences physiologiques, une révolution que je compare à celle qu'opérèrent dans les sciences physiques les tourbillons de Descartes. Le nom célèbre de son auteur, l'ensemble séduisant de ses débuts, assurèrent à cette révolution un empire qui ne s'écroula que lentement, quoique sapé de toutes parts dans ses bases mal assurées. (*Anatomie générale*, 1801, t. I, p. 38.)

I. BOURDON :

Boerhaave, si glorieux pendant sa vie, n'est plus guère admiré de nos jours que par tradition et sur parole ; personne ne lit ses écrits.

...Les livres de Boerhaave ne sont pas oubliés, mais délaissés. Il décrivit peu, et ce fut un malheur ; il expliqua tout arbitrairement, comme par improvisation, et embrassa trop d'objets pour les étreindre. Il eut le tort de négliger l'anatomie, sans laquelle il faut renoncer à concevoir pleinement la nature mixte de l'homme ; il ignora les faits les plus importants de la chimie, l'existence des gaz et le principe de la combustion ; enfin, les sciences, depuis lui sont totalement changées, et il serait possible aujourd'hui d'en dénombrer consciencieusement et les fondateurs et les principales richesses sans mentionner le nom de Boerhaave même dix fois. Sa réputation comme professeur fut éclatante et méritée ; mais ce n'est là qu'une gloire traditionnelle, comme celle d'un avocat ou d'un acteur, et dont il serait même permis de douter après plusieurs générations, puisque rien alors ne l'atteste, ni témoins, ni monuments.

Disons donc que Boerhaave, jadis si grand et si universellement renommé, est réduit aujourd'hui à la gloire de Talma ou de Roscius, de Gerbier et de Patru ! On ne le lit plus, c'est à peu près comme s'il n'avait rien écrit. Il est maintenant traité

HERMANNI BOERHAAVE
ORATIO
DE
COMMENDANDO
STUDIO HIPPOCRATICO
HABITA
Cum Publicum Inſtitutiones Medicas prælegendi Munus in Academiâ Lugduno - Batavâ inchoarct.
Editio Tertia.



LUGDUNI BATAVORUM,
Apud JOH. ARNOLD. LANGERAK, 1721.

comme on traite un roi détrôné dans ses propres états, gouvernés par d'autres principes : on le cite dans l'histoire, mais on ne voit plus son nom dans le code des lois ni son effigie sur les monnaies récentes. Cependant les grands poètes contemporains de Boerhaave sont aussi renommés de nos jours qu'ils le furent jamais. Son *Discours sur les théories chimiques*, si estimé et si applaudi dans son temps, est totalement oublié ; tandis que *l'Œdipe* de Voltaire, qui parut la même année, est à peu près aussi goûté qu'à sa première apparition au théâtre.



Lavoisier a donc ôté à Boerhaave le sceptre de la chimie ; Linné, ainsi que Jussieu et Lamarck, celui de la botanique ; Bordeu, Barthez, et surtout Bichat et Broussais, ont remplacé au moins pour un temps ses théories médicales ; Corvisart, praticien incontestablement moins érudit, fut en revanche plus exact et plus infaillible ; enfin, quant à l'universalité des connaissances, quant à l'activité, quant au travail, Cuvier a été son digne et très heureux rival. Ajoutons cependant que ce n'est pas une gloire médiocre pour Boerhaave, que de voir ainsi partagé entre tant d'illustrations modernes, et près de cent ans après sa mort (1738), un vaste état qu'il gouverna seul pendant trente ans sans contestation ni partage. (*Illustres médecins et naturalistes*, 1844. (L'étude sur Boerhaave a été écrite en avril 1833.)

KÜHNHOLTZ

...Doué d'une facilité d'esprit prodigieuse, Boerhaave put acquérir les connaissances les plus variées et les plus étendues, pour en faire ensuite un système dont toutes les parties étaient parfaitement liées entre elles.

Il inspira presque du fanatisme à ceux qui adoptèrent ses opinions, quoiqu'il brillât réellement davantage par ses vastes connaissances et son esprit de méthode que par son originalité : on ne lui doit, en effet, ni une découverte, ni une invention, ni un précepte fondamental ou un dogme en médecine.

Hippocrate et Sydenham furent les auteurs pour lesquels il professa le plus d'estime et d'admiration, et ceux aussi dont il fit le sujet principal de ses méditations, quoi qu'il les ait, malheureusement pour la science, perdu de vue à la fin de sa carrière.

« Boerhaave, dit M. Alibert, voulut mêler les forces vitales d'Hippocrate avec les idées chimiques de Sylvius et le mécanisme de Bellini, et, dans la pratique de son art, il fut souvent en opposition avec ses propres dogmes. »

Il est fâcheux que, par un effet de l'oubli des principes qu'il avait lui-même posés et reconnus, et de la doctrine d'Hippocrate qu'il avait d'abord prêchée avec enthousiasme, Boerhaave se *soit laissé entraîner à l'esprit de système et d'hypothèse...* Aussi le temps a bientôt vu s'évanouir le prestige de ses théories séduisantes. « La chute rapide de ces échafaudages systématiques est une leçon pour l'esprit humain, dit avec raison M. Alibert. On y voit que, quelque enchaînement que l'on donne à des idées mensongères, avec quelque talent qu'on les préconise, le règne de l'erreur n'est que passager dans les sciences, et que la vérité y reprend tôt ou tard son empire. »

...Boerhaave eut moins de génie que Fr. Hoffmann et Stahl, et néanmoins sa doctrine fut longtemps préférée à celle de ses deux rivaux. (*Cours d'Histoire de la Médecine et de bibliographie médicale...* Montpellier, 1837 ; pp. 221-222.)

Daremberg

A Dieu ne plaise que je veuille troubler ici les mânes de Boerhaave, ni donner une fausse note dans ce concert de louanges dont le bruit arrive jusqu'à nos oreilles. Cependant je ne puis pas, je l'annonce en toute franchise, ni expliquer cet enthousiasme universel par les écrits de Boerhaave, même par ses deux ouvrages réputés classiques : Les *Institutions de médecine* (première édition, 1708), et les *Aphorismes* (première édition, 1709). Il faut que la renommée sans égale de Boerhaave lui soit venue de la noblesse de son caractère, de la simplicité de ses mœurs, de son désintéressement, de ses vertus, du vif sentiment de ses devoirs, de son immense érudition, de l'élégance, de la lucidité de son enseignement, et sans doute aussi des succès de sa pratique, quoi qu'en aient dit d'injustes critiques appartenant à l'école de Bordeu. Dans les *Aphorismes* et dans les *Institutions* il n'y a ni profondeur, ni rien qui dépasse la mesure ordinaire de l'esprit humain ; ni la forme n'est nouvelle, ni la doctrine n'est sublime et inouïe ; il me semble même que le commentaire du disciple van Swieten vaut beaucoup mieux que le texte du maître. A lire van Swieten on se sent plus instruit, plus praticien qu'après avoir lu Boerhaave. Les cinq premières sections des *Aphorismes* d'Hippocrate ont bien plus de grandeur, attestent une réflexion plus pénétrante et un esprit plus élevé. Galien, si l'on en excepte les explications exégétiques et les renseignements historiques, à l'inverse de van Swieten, a plutôt affaibli l'effet des *Aphorismes* qu'il n'en a augmenté l'éclat (*Histoire des Sciences médicales*, 1870, t. II, p. 890).

Guardia

...Boerhaave, mathématicien consommé, fut le véritable fondateur de la médecine mathématique, mécanique et physique. Grâce à son incomparable talent d'exposition, à la clarté de sa méthode, à son savoir encyclopédique, il rendit accessible à tous la doctrine de Pitcairn, médecin écossais, auteur des *Eléments de la médecine physico-mathématique*, doctrine qu'on n'avait pas goûtée à l'Université de Leyde, où ce novateur ne fit que passer comme un météore (1692-1693).

C'est Boerhaave qui compromit le système de Sylvius et des iatro-chimistes, par la substitution de la théorie iatro-physique ou mécanique, beaucoup plus certaine en apparence ; c'est lui qui proscrivit l'hypothèse des ferments généraux ou spéciaux, par laquelle les médecins chimistes croyaient expliquer les fonctions organiques et les maladies ; c'est lui qui montra le premier le danger de l'application à la médecine de la philosophie cartésienne, c'est lui qui fit la guerre aux fictions et aux entités d'école, en détrônant l'archée de Paracelse et de van Helmont, en bannissant du domaine de l'art la métaphysique, qui crée des causes imaginaires, pour pénétrer jusqu'à l'essence des choses et des phénomènes. Pour lui, la recherche de la vérité, suivant la bonne méthode, consistait à s'en tenir strictement aux résultats immédiats de l'observation et de l'expérience, en écartant les questions abstruses d'origine ou de finalité. Les erreurs introduites dans la médecine par les doctrines des chimistes devaient être rectifiées par la chimie elle-même. Il fut le premier à présenter cette science, en voie de formation, en un corps de doctrine, ajoutant ses propres expériences aux faits acquis, écartant toute fiction, toute idée mystique, sans théorie toutefois, mais avec la méthode précise et la clarté merveilleuse qui recommandent tous ses écrits authentiques.

Comme tous les grands médecins, Boerhaave corrigeait dans la pratique ce qu'il y avait d'excessif dans ses théories trop mathématiques ; et comme la plupart des solidistes, il proclamait la nécessité de suivre en tout la nature, de se faire son esclave, et de s'honorer de cette servitude. Il a fait sur ce thème un beau discours académique (prononcé en 1731, à la fin de son second rectorat), où respire le plus pur esprit de la doctrine hippocratique et naturiste. L'observation et l'expérience lui commandaient cette réserve, qui n'est pas à l'usage des purs théoriciens et des expérimentateurs vulgaires. Il mettait au-dessus de tout le praticien, avec raison ; car en médecine, comme en politique, l'action l'emporte de beaucoup sur la parole et sur le dogme. Aussi honorait-il d'un vrai culte le nom d'Hippocrate, et il ôtait son chapeau en parlant de Sydenham. Pénétré des difficultés de l'art et de la haute mission du médecin, il avait coutume de fixer l'attention de son auditoire par ces mots familiers : « Ecoutez, il s'agit de la peau humaine. » Parmi ses disciples les plus connus, il

suffit de citer van Swieten, son illustre commentateur ; Albert de Haller, génie encyclopédique et fondateur de la physiologie expérimentale ; Tronchin, le plus célèbre praticien du XVIIIe siècle. (*Histoire de la Médecine d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs,* 1884 ; pp. 87-92.)

par Ch. FIESSUIGER :

Voici donc un certain nombre d'écrits de Boerhaave ; les huit volumes des Institutions de Médecine, le Traité de la pierre, des maladies des yeux et l'introduction à la Médecine pratique, le tout traduit du latin et édité chez Byasson, « A l'Ange-Gardien et à la science » Paris, 1749.

Le texte n'est pas exempt de naïveté. « Le premier devoir du médecin, nous apprend le professeur de Leyde, est de visiter le malade : cette visite lui en fait connaître le sexe, s'il est mâle ou femelle. »

Nous voilà renseignés sur l'état civil du patient. Etudions maintenant son tempérament. Ce que l'on appelle tempérament est le concert des éléments du solide et du fluide. Il existe un tempérament huileux ; cela se voit clairement quand le corps est plein d'une graisse épaisse. Il existe aussi un tempérament salé, ce qu'on connaît par l'âcrete de la sueur et de l'urine. Le tempérament putride est décelé par la fétidité de l'haleine : ou le diagnostique à trois pieds de distance.

Restent les tempéraments aqueux, bilieux, terrestre, atrabilaire. L'hypothese régne despotiquement dans ces distinctions. Inutile d'insister.

L'examen du malade est continué sur les actions vitales : « Respirez-vous facilement » ? Sur les actions naturelles : « L'appétit est-il perdu » ? Sur les actions animales : « Y a-t-il du délire » ?

On recherchera la partie affligée, si ce sont les viscères, les glandes, les endroits concaves comme les cavités du cœur ou tel autre appareil.

Dans la partie affligée, quelle est la matière peccante ? une matière solide (polype, vers, athérome, squirrhe, chancre) ? ou une matiere liquide comme il arrive dans les maladies vénériennes et le scorbut ?

Ces données acquises, ne vous hâtez pas de conclure au traitement.

Ordonnez un remède anodin ; puis enfermez-vous dans votre cabinet. Il s'agit de réfléchir.

L'indication des remèdes est vitale (air, alimentation), préservatoire (diète, saignée, vésicatoires, remèdes évacuants et altérants), curatoire, adoucissante.

L'indication curatoire embrasse toutes les causes qui ont besoin de secours. Ceux-ci agissent en corrigeant l'âcreté par des remèdes contraires (alcalins contre les acides). ou en avançant la maturité ; ce dernier résultat sera obtenu après qu'on aura adouci ce qui est âcre. Ainsi les fomentations émollientes dans l'ulcère des narines. Au lieu d'une humeur âcre qui sortait de la tête, vous amènerez par ce moyen la sortie d'une mucosité qui est une matière mure, d'élimination naturelle.

L'indication adoucissante consiste à calmer : elle soulage la douleur, arrête les évacuations trop abondantes.

Sur cette pathologie générale un peu trouble, étaient édifiés des conseils pratiques excellents. Si Boerhaave a eu le tort de rechercher la salivation dans le traitement par le mercure, en revanche il a eu le mérite d'instituer la médication alcaline dans la goutte. Il ordonnait du savon (un scrupule répété trois fois par jour) associé au nitre et faisait boire par dessus une infusion de plantes apéritives fraîches (aigre-moine, mélisse).

Les petites véroles guérissaient par les décoctions de gaiac : c'était la seule boisson autorisée, en outre des fumigations pratiquées avec l'esprit de vin facilitaient la sortie des sueurs.

Boerhaave faisait grand cas de la coloquinte. Il en usait dans les paralysies, a très petites doses, ne dépassait pas une quantité variant de la dixieme à la sixieme partie d'un grain.

Une maladie convulsive s'était glissée parmi les jeunes gens de l'un et l'autre sexe à Harlem. Les médecins n'y pouvaient rien. « C'est l'imagination qui est blessée », affirma Boerhaave appelé en consultation et il appliqua un fer rouge sur le bras des convulsionnaires. Instantanément tout le monde fut guéri et l'épidémie cessa.

Les medications n'etaient pas toujours aussi énergiques : telles le suc de laitue et des chicoracées contre la phtisie, l'application topique de sel de cuisine chaud dans l'hydropisie.

Toutefois le traitement de la gravelle urique n'a pas subi de modifications notables. Les malades continuent de se bien trouver du régime préconisé par le médecin de Leyde. Le voici dans ses lignes essentielles :

Alimentation végétale. Legumes verts, fruits. Petit lait comme boisson. Exercice assez fréquent pour empêcher l'obésité. Quand la pierre chemine, boissons abondantes et bains pour relacher les voies naturelles et faciliter son glissement. A l'occasion ouvrir les reins pour extraire le calcul. Avant de prendre le bistouri, il sera prudent d'attendre l'apparition d'une tumeur lombaire. Au moins saura t-on ou pratiquer l'incision.

Une fois engagée dans l'uretère, la pierre suscite le mouvement convulsif de ce conduit. On combattra le spasme par l'administration de l'opium. Une injection d'huile par le catheter permettra la sortie de la pierre tombée dans la vessie. Le malade gardera l'huile injectée : il expulsera par cette méthode des pierres plus grosses que des avelines.

Quand l'intervention chirurgicale devient indispensable, l'auteur recommande l'incision au dessus du pubis. C'est le procédé de choix en face d'une pierre grosse. La vessie emplie d'eau, on rase le pubis, on ouvre entre les muscles droits : la vessie est découverte, le péritoine écarté. Alors seulement on tente l'ouverture.

Le traité des maladies des yeux est œuvre médiocre ; on y trouve recommandé l'usage interne du jus de cloportes contre l'ophtalmie, le fiel d'anguille ou de brochet contre les taies de la cornée. La poudre suivante, dont la recette est conservée dans nos formulaires, réussit mieux dans ce dernier cas : aloès soccotrin, calomel, de chaque trois centigrammes ; sucre quatre grammes, pour insufflations.

Quant à l'opération de la cataracte, l'auteur s'en tient à la méthode recommandée par Celse. Il n'y a rien à ajouter, affirme t-il. Il s'agit du procédé d'abaissement par l'aiguille introduite « au-delà de la tunique uvée, vers le cercle ciliaire ».

L'influence de Spinosa sur Boerhaave est manifeste. Le style géométrique de l'Ethique se retrouve dans les publications de notre professeur. Ce sont propositions, théorèmes, lemmes, corollaires ; la compréhension des phénomènes vitaux découle de données mathématiques : la fonction d'un organe est expliquée par une formule inflexible ; le dessin d'un losange et la complexité de la vie sont subordonnés aux mêmes principes rigides qui ne connaissent ni déviation, ni oscillation autour de la loi qui les régit. Cela ne valait pas la peine, comme l'avait fait Boerhaave, de réfuter Spinosa dans une dissertation philosophique pour lui emprunter sa manière d'argumenter ; en philosophie cette manière était spécieuse ; elle aboutissait aux erreurs les plus fâcheuses en médecine, car elle aveuglait sur tout ce que le système chimiatrique de Sylvius contenait de vérité. Proscrire les hypothèses par des calculs mathématiques donnait l'illusion d'une explication, mais n'en constituait pas une.

(*La Thérapeutique des Vieux Maîtres,* 1897).

IMP. DE COMPIÈGNE.

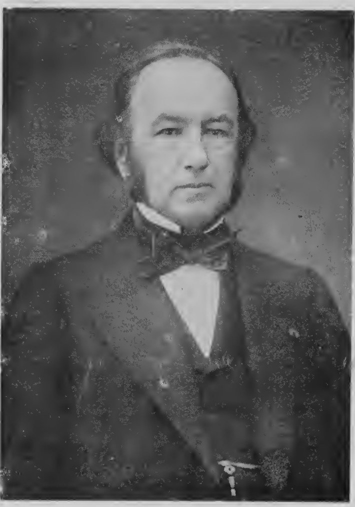
CLAUDE BERNARD

Nous pouvons plus que nous ne savons.
Cl. BERNARD.

C'est un fait que Claude Bernard, contemporain de Pasteur et son aîné, n'a pas bénéficié de la même forme de gloire. Nous avons jadis montré comment les doublets Pasteurs-microbes, Pasteur-rage, Institut-Pasteur, incompris et déformés comme il se doit, avaient constitué au grand savant le plus rare et le plus flatteur des hommages, celui de l'homme dans la rue. Depuis, nous avons même entendu, à propos d'une lime coupant mal, que l'outil avait dû « être guéri de la rage à l'Institut Pasteur ».

Sous sa forme curieusement alambiquée, on devine le cheminement d'un complexe qui ne demande, le temps aidant, qu'à s'embellir. Encore un siècle, les progrès de l' « obscurantisme » aidant, l'eau tiède de l'instruction universelle ayant été vomie, on pourra voir Saint Pasteur détrôner Saint Roch comme guérisseur de la rage. Il faut toujours se rappeler qu'il n'y a pas un électeur sur dix mille (ou 100.000) ayant vu au microscope le corps d'un microbe.

Claude Bernard n'a rien à craindre — ou rien à espérer — de semblable. Il n'a jamais été connu que des savants, une soucription populaire en sa faveur n'est jamais venue à l'idée de personne. La physiologie est restée une science abstraite, et ses rapports avec la guérison des maladies ne sont guère évidents. Au moins pour le grand public, pour qui la notion de miracle est toujours de plain-pied et qui accueille avec la même ferveur le fait d'avoir été « passé » aux rayons X, le port d'une ceinture électrique ou la « main qui rayonne ». Il en était déjà ainsi au temps des oracles d'Epidaure, et cette tranquille constance dans la crédulité n'est pas sans avoir quelque chose de rassurant. Cela donne l'idée de l'infini (Renan)...



(*Photo Pierre Petit.*)
Claude Bernard.

Même parmi les gens informés, Claude Bernard n'est pas une gloire excitante. Le Professeur J.-L. Faure, dans le parallèle qu'il a consacré aux deux vies de Bernard et de Pasteur, met au premier rang ce dernier, en illustre chirurgien qu'il est. Le Professeur Olmsted, physiologiste venu de Berkeley pour dresser, — on dirait volontiers de ses mains pieuses —, un véritable monument d'érudition à la gloire de Claude Bernard (1), met au contraire ce dernier au-dessus de Pasteur. *Trahit sua quemque voluptas...*

Nous avons voulu relire à cette occasion l'ouvrage qui n'est jamais très loin de la main, l'Introduction à la médecine expérimentale, colonne du temple du « bachot » de philosophie. Le livre est toujours là, construit « à chaux et à sable », eperdûment déterministe et laïque, avec son attitude de grave sagesse vis-à vis du doute, de l'erreur multiforme, des idées *a priori*. Il est bien vrai qu'il s'en dégage on ne sait quel parfum de bouquet séché, tellement les grandes découvertes du maître sont aujourd'hui partie commune d'un fonds, qui semble avoir toujours été là. Le langage a quelque chose d'inactuel par sa solennité. A propos de la vivisection (p. 179) on lit par exemple que le « lâche assassin, le héros et le guerrier plongent également leur poignard dans le sein de leur semblable », et ce gongorisme fait sourire. De même, lorsque Bernard, dans un autre ouvrage, nous dit que « la vie de l'homme doit nous paraître un instant dans l'infini, relativement à la durée du milieu cosmique », cette vérité première évoque irrévérencieusement Bouvard et Pécuchet.

Il nous semble qu'il ne faut pas craindre de signaler ces verrues. L'œuvre de Claude Bernard est assez grande, sa position d'initiateur assez solide, son influence enfin assez large et profonde pour n'avoir pas à souffrir des injures du temps. Car il n'est pas exagéré de dire

(1) On ne saurait dire trop de bien de l'ouvrage du Professeur Olmsted, pour lequel Alexis Carrel a écrit une émouvante préface. Erudition, humour, fine et pertinente critique, tout est rassemblé dans ce livre qui sera, pour longtemps, une véritable mine pour les dévôts de Claude Bernard. On ne peut que lui emprunter. Mais c'est emprunter aussi au Docteur Genty, bibliothécaire de l'Académie, dont le Professeur Olmsted, comme nous-même, a pu apprécier l'érudition et la souriante affabilité.

qu'il a créé l'expérimentation physiologique, et par cela même engagé l'avenir des sciences biologiques dans la voie où elles sont encore. Si la Société de Biologie, et sa jeune sœur la Société de Chimie biologique, groupent dans leur sphère d'influence des élites dynamiques et un grand pouvoir de persuasion, si toute clinique hospitalière se double d'un laboratoire, et ne saurait plus s'en passer, si les chaires où l'on étudie l'homme sain ou malade trouvent en haut lieu audience et crédits, si les travaux d'un Pawlow et d'un Carrel suscitent un murmure admiratif, si des prix Nobel successifs récompensent la découverte de l'insuline, celle des vitamines ou des hormones, si, en bref, un milieu scientifique, de première importance se trouve accordé à la résonnance de la biologie humaine, on le doit pour la plus grande partie à cet homme effacé, affable et triste, qui peut-être ne fut pas heureux.

Il a été vraiment un « phare » au sens de l'admirable pièce baudelairienne, il a incliné vers un nouvel azimut l'axe de rotation du gyroscope, exploit difficile entre tous, dont les bénéficiaires et les suivants ne s'aperçoivent même plus, signe certain d'une réussite.

Dire que la médecine est devenue expérimentale jusqu'en ses fondations serait certes une contre-vérité. Trop de fastes glorieux servent de piédestal à l'art de guérir, trop de magie consolatrice émane *a priori* de la personne du clinicien digne de ce nom. Mais, tout en restant ce qu'une longue tradition l'a fait, le médecin a dû impérieusement s'engager dans le sillon ouvert, et modifier ses manières d'être en conséquence de ces pensers nouveaux. D'où le titre (un peu gros) de « père de la médecine moderne » qu'Alexis Carrel n'hésite pas à donner à Claude Bernard, sorti, comme Ampère et Pasteur, d'un « obscur stock de paysans français ».

Bien que le moi soit haïssable, nous avouons avoir été vivement attiré par la ressemblance des années d'enfance et de jeunesse de Claude Bernard avec notre propre petite vie d'autodidacte, fidèle à son patois, apprenant le latin de son curé, l'anglais de son instituteur, entrant dans une pharmacie de province comme dans un refuge. Certes, — sans parler du génie futur —, la ressemblance ne va pas loin, pourtant les circonstances qui nous firent rencontrer A. Milne-Edwards et œuvrer sur les Crustacés, ne sont pas sans rappeler les fils tissés par le destin pour que Bernard rencontrât Magendie ; après avoir porté, comme saute-ruisseau, des drogues à l'Ecole vétérinaire de Lyon, et sans doute empli ses yeux du spectacle furtif des vivisections...

Mais nous avouons ne jamais avoir écrit un *Arthur de Bretagne* en cinq actes, à la suite probablement du passage du héros chez les Jésuites, grands amateurs de dramaturgie, Bernard ne détruisit jamais son manuscrit, et peut-être (sait-on jamais !) prit-il de temps à autre quelque plaisir ingénu à le relire en cachette. Il semble que le verdict de Saint-Marc-Girardin ait été bien inspiré, et que le drame romantique ne valût pas cher. Le Professeur Olmsted cite une sorte de cantique d'enfant de Marie, tiré de la pièce, dont les vers sont vraiment un modèle de platitude et d'insignifiance. A lui seul, il justifierait le pamphlet un peu ridicule de Paul Bert (disciple préféré) sur la Morale des Jésuites, inspirateurs de telles pauvretés...

Bernard vint donc à Paris (1834) très léger d'argent, et se tourna vers la médecine puisque l'art dramatique le rejetait de son sein. Il subsista comme il put, fut interne dans divers services, et rencontra enfin Magendie à l'Hôtel-Dieu, alors que celui-ci avait déjà soixante ans.

Magendie ne parait pas avoir été un « patron » de tout repos, mais encore existait-il, et s'obstinait-il à enseigner la physiologie au Collège de France, malgré que le dédain officiel de Cuvier empechât qu'il eût un laboratoire, des crédits et des auditeurs. La chose est assez curieuse lorsqu'on se rappelle que les Allemands revendiquent Cuvier, né à Montbéliard, comme un des leurs (prononcer *Koufir)* et qu'à cette époque (vers 1830) la physiologie allemande comptait les noms illustres de Ludwig et de Johannes Müller.

Il semble que Bernard ait apprivoisé Magendie, au point de devenir son préparateur, à peu près comme un dompteur (toute révérence gardée) s'impose à quelque animal difficile, par les signes de sa maitrise cachée. Le vieil homme avait le génie du découragement et de la nargue, mais il avait aussi celui de l'expérimentation ; il sut s'incliner devant une supériorité naissante, et Bernard apprit beaucoup en sa rude compagnie. On le trouve mêlé aux controverses que Magendie soutint contre Longet sur la sensibilité des racines antérieures, et c'est lui finalement qui apporte la solution. Sa première publication (1843) est relative à la section de la corde du tympan, fine branche anastomotique du facial égarée dans la « région dévastée » de la face Mammiférienne, et ce travail, comme le remarque justement le Professeur Olmsted, est très caractéristique de sa manière : imaginer une expérience pour vérifier une hypothèse, rebondir à partir de là vers de nouvelles hypotheses et de nouvelles expériences.

Sa thèse de doctorat, sur le rôle du suc gastrique dans la digestion du sucre de canne, marque un autre point essentiel, celui du secours constant que la chimie doit apporter à la physiologie, et que Bernard ne perdra jamais de vue, un pharmacien étant marqué pour la vie par la solide vertu de ses études. Il collabore avec Barreswil, avec son ami Pelouze, autre pharmacien, qui lui procurera plus tard du curare, et pour l'instant lui ouvre son laboratoire pendant quatre années assez troubles (1844-1848). Lui-même a raconté, de façon charmante (la traduction d'Olmsted ne l'est pas moins), les difficultés soulevées par un chien opéré de fistule gastrique, qui s'était échappé porteur de la précieuse canule d'argent, et, recueilli au commissariat, avait déchaîné la foudre sous les espèces de la femme et de la fille de l'honorable fonctionnaire. Tout s'arrangea pourtant, et le gendarme fut si peu sans pitié que Bernard n'eut pas de plus zélé protecteur par la suite.

Les années 1844-1845 furent pour Bernard *saturniennes,* dirait un Kabbaliste. Il échoua à l'agrégation, il échoua à l'Académie de Médecine et songea sérieusement à quitter Paris pour exercer la médecine en Beaujolais, enfin il accepta d'être marié. Par la grâce de son nouvel état, le savant fut conservé à son milieu parisien, mais son mariage resta une expérience non réussie.

Peut-être Bernard apportait-il en cet état difficile, à peu près comme au concours ou à l'élection, cette timidité endimanchée, cette absence de brio dans le langage et les allures que ses biographes nous ont dépeintes. Les vivisections ne sont pas un cadre idéal pour une jeune femme du modèle tout-venant (1). D'autre part, celle-ci

(1) Madame Bernard les avait en horreur, autant qu'une vieille fille anglaise. Elle était de la Société protectrice des animaux, fonda plus tard avec ses filles une sorte d'asile

paraît avoir trop bien répondu à l'idéal de l'ex-Kaiser : *Kinder, Küche, Kirche.* Elle eut trois maternités successives et une plus éloignée, son physiologiste de mari n'ayant pas jugé bon de la munir d'un petit Malthus de poche, si l'on ose dire. Par suite de la vertu léthale de quelque *gène* maternel, les mâles ne vécurent pas, et le père semble en avoir eu beaucoup de peine.

Elle avait, semble-t-il, une dévotion et une avarice étroites, une intelligence bornée, peut-être quelque Basedow fruste, qui fait si vite d'une femme une mégère. Il y a dans Bernard une phrase singulière ; il y compare la découverte à quelque brillant salon, où l'on accède par une méchante cuisine en désordre, et c'est peut-être l'expression d'une rancune intime. Bref les deux partenaires firent de leur vie commune quelque chose qui ressembla fort à la rupture chronique, ou pis encore, dont l'espoir ne berça même pas un temps l'ennui, et qui dura jusqu'en 1870. Ce fut vraiment le contraire de la compagne rêvée, et Bernard a fait d'ailleurs une brève allusion à ses désappointements en traçant quelque part le portrait idéal d'une « seconde moitié de la paire de ciseaux », comme disait le bonhomme Franklin.

La période de 1846-1856 fut certainement la plus féconde de la vie de Claude Bernard, et il est possible qu'il ait cherché dans son fiévreux labeur scientifique, et dans les relations flatteuses qu'amène en foule la gloire naissante, les satisfactions qu'il trouvait si peu à son foyer (1). Il est difficile de dire que ceci l'ait consolé de cela, et l'homme n'est guère connu au point de vue sentimental. Il est très curieux de le voir, à l'apogée de sa renommée, entretenir une correspondance certes toute platonique mais assidue, avec Mme Raffalovitch. Celle-ci, israélite fort intelligente, un peu bas-bleu et philosophe de salon, journaliste curieuse de tout, trouva le moyen, entre son mari et ses enfants, de se montrer presque maternelle pour « son » grand homme, dont elle paraît avoir servi la gloire avec tact et habileté. Bernard, de son côté, ne tarit pas d'éloges et de compliments (parfois un peu éléphantesques) sur son Egérie. C'est, si peu que ce soit, l'éternel féminin retrouvé, la main douce et secourable qui vient panser les vieilles blessures...

Si bien que notre héros, qui se vantait (comme M. L. F. Céline) de ne jamais répondre aux lettres, en



Claude Bernard et ses élèves. Tableau de Lhermitte (Sorbonne).

pour chats et chiens abandonnés. Les femmes anglaises ont obligé les savants de leur pays à s'ingénier jusqu'aux « préparations décrébrées », mais, vers 1850, les anesthésiques étaient à peine en usage, et le propre logement du jeune ménage pauvre était envahi souvent par des animaux d'expérience, dans le plus répugnant état. Il eut fallu une héroïne...

(1) Georges Barral raconte combien il fut sidéré par la sévère et majestueuse beauté du célèbre savant, sorte de « Vincent de Paul de la science » au cours de l'inauguration de la statue d'Arago à Estagel. Il est de fait qu'une photographie de lui, faite en 1849, et reproduite dans le livre du Professeur Olmsted, montre vraiment un visage admirable, de quoi faire longuement rêver. Ni le tableau de Lhermitte, ni la statue du Collège de France, n'ont gardé trace de la flamme secrète inscrite dans le front, les yeux, la bouche dédaigneuse de ce « prince ». Madame Bernard n'a pas vu cela, ou seulement l'envers...

a commis plus de cinq cents, dont quelques-unes charmantes, entre 1869 et l'année de sa mort (1).

Pour en revenir à la décade citée, on voit Claude Bernard devenir suppléant de Magendie au Collège, faire partie de la Société Philomatique, alors à son apogée, de la Société de Biologie naissante, dont il fut rapidement Président perpétuel. Il fut décoré à l'occasion de ses recherches sur le pancréas. Il avait, quelques années auparavant, fait la fameuse observation, si bien dans sa manière, de la lactescence des lymphatiques et de sa différence de lieu, selon que l'on s'adressait au Chien ou au Lapin. C'était établir du même coup le rôle actif de la glande sur la digestion des graisses, et la compléter par la différence anatomique, véritable contre-épreuve naturelle. Mais il était parti de l'hypothèse d'une différence entre carnivores et herbivores ; en chemin, une remarque sur l'aspect et la réaction de l'urine l'avait amené à inverser le régime des Lapins d'expérience et conduit aux chylifères, en homme qui *sait voir* et pour qui nulle remarque n'est perdue.

On le trouve occupé en 1848 de recherches sur la digestion qui le conduisirent à examiner le rôle du foie, d'où la découverte du glycogène dans la glande et du caractère fermentescible de cet hydrate de carbone. Il en fit sa thèse de doctorat ès sciences, et cela lui avait valu déjà le grand prix de physiologie, Magendie *regnante*. Il devait l'obtenir encore trois fois avant d'être membre de l'Institut. Malgré l'appui de Magendie, insupportable mais fidèle, il ne fut élu qu'en 1854, après plusieurs échecs. Entre temps, il avait publié l'expérience retentissante du diabète obtenu chez l'animal par piqûre du plancher cérébral. Flourens avait en quelque sorte popularisé ce détail anatomique du quatrième ventricule en montrant que la lésion du « nœud vital » entraînait la mort. Il est même possible que des crimes aient été commis par ce procédé délicat, autrement que dans les romans policiers. Tout arrive.

La découverte de Bernard était moins impressionnante, mais encore plus difficile à expliquer, et, de fait, elle ne l'est pas encore de façon sûre. Comme le dit très bien le Professeur Olmsted, elle reposait sur l'hypothèse fausse d'une lésion du noyau de la cinquième paire, et n'avait réussi que sur le premier animal d'une série. Bernard pensa plus tard que le phénomène devait être régi par le sympathique, mais ses recherches sur ce dernier système le conduisirent loin du point de départ, vers la découverte capitale de la vaso-motricité.

L'année 1854 est pour Claude Bernard *jupitérienne,* si 1845 est saturnienne. L'attention flatteuse des savants étrangers l'avait désigné pour l'Institut bien avant que ses collègues ne songeassent à l'élire, et son prestige était tel à ce moment qu'on vit ce fait assez mémorable de la transformation à son profit d'une chaire en Sorbonne. De nos jours encore, un changement de titre pour un enseignement n'est pas sans surprendre, mais. il y a quatre-vingt ans, il fallait que l'héritier présomptif de la chaire supprimée fût vraiment sans défense, pour laisser toucher à des traditions aussi vénérables que celles de la sacro-sainte Botanique. Les victimes ne furent pas contentes.

Ce coup de force se montra presque tout de suite inutile Magendie étant mort l'année d'après, Claude Bernard lui succéda à son cher Collège, retrouvant ainsi son véritable « climat ». Ses leçons en Sorbonne paraissent avoir été la répétition de celles du Collège, mais sans matériel expérimental, car il ne put jamais obtenir de laboratoire. Au Collège, il disposait au moins de ce que Paul Bert qualifiait de « tannerie », local humide et sombre, ne permettant pas de conserver les animaux opérés. « En France, vous faites toujours l'omelette dans le chapeau » disait (en américain) Flexner, à qui l'on montrait, non sans s'excuser, les sordides installations ayant servi à Bernard, à Berthelot et à Pasteur. Nous vivons dans un monde sinusoïdal, les palais universitaires sont toujours en retard d'une demi-période, et ceux qui les ont mérités ne sont plus là.

Le passage de Claude Bernard à la Faculté des Sciences eut au moins pour résultat d'assurer la pérennité de l'enseignement physiologique dont les disciples bénéficièrent. L'un, Paul Bert, prince charmant, tumultueux et passionné, un peu gavroche, « traînant tous les cœurs après soi », eût demandé deux ou trois vies pour accomplir la sienne. On sait que, monté dans la galère Gambettiste, il mourut gouverneur de l'Indo-Chine. L'autre, Dastre, méticuleux, compassé, brillant causeur aux dîners de Madame Aubernon, mais aboulique, « attendait toujours le robinet à trois voies de chez Alvergninat » (Paul Bert) (1) et n'a laissé qu'une faible trace comme savant. Mais il a bien vu et suivi l'ascension de la pensée Bernardienne, qui, d'abord confinée, si l'on ose dire, dans le sillage de Magendie, s'en dégage de plus en plus vers les hauteurs de la physiologie générale, avec la publication des leçons sur les Phénomènes de la vie communs aux plantes et aux animaux, leçons faites au Muséum.

Car Claude Bernard a professé au Museum, et Brown-Séquard lui a succédé au Collège de France (1867). Retour d'Amérique où il avait professé à Harvard, on peut dire que ce curieux homme avait été poussé hors de son pays par l'impossibilité d'y vivre comme savant, non sans avoir lutté dans les conditions les plus décourageantes. Brown-Séquard doit être considéré comme le découvreur des sécrétions internes, par ses travaux sur les glandes surrénale et génitale mâle, que Bernard n'a pas estimés à leur prix dans son rapport de 1867.

Il est vrai qu'à ce moment il était à la fois accablé par les honneurs et l'infortune. La croix de Commandeur, les parchemins le faisant membre de toutes les Sociétés savantes « entre Stockolm et Constantinople » (Olmsted), les fameux « six jours » à la Cour impériale et les entretiens avec le songe-creux couronné, n'empêchaient pas la maladie de faire des siennes. Dès 1860, il se voyait forcé de renoncer au laboratoire pendant de longues périodes, et même de donner ses leçons, ce qui d'ailleurs, étant donnée sa manière, héritée de Magendie, était presque la même chose. Le mal dont il a souffert jusqu'à la fin de sa vie n'a pas été diagnostiqué. Jousset de Bellesme pense à une entérite chronique, mais on nous parle ailleurs de névralgies. C'est pendant ces loisirs forcés à Saint-Julien, qu'il paraît avoir, sinon composé au moins retouché l'Introduction à la médecine expérimentale.

---

(1) Exhumées par M. Marcel Bouteron, le distingué, et charmant, (et Balzacien), bibliothécaire de l'Institut.

(1) Nous tenons ce détail de J. Riban, qui fut le jeune contemporain de Balard. connut dans l'intimité Berthelot et Renan, voisina avec Paul Bert et les siens à Auxerre. J. Riban, dans la famille duquel nous étions entré, était un conteur intarissable et un homme délicieux. Il a été professeur de chimie à la Faculté des sciences, qu'il a inaugurée.

Que cette maladie ait été contractée au cours de ses longues heures dans la « tannerie » humide et glaciale du Collège, il se peut. C'est, en tout cas, l'argument que fit valoir Pasteur au cours d'une lettre adressée à l'Empereur lui-même, lettre si indignée que le Moniteur officiel la refusa. Mais elle fut pourtant publiée ; et il en résulta une conférence entre Puissances, savants d'une part, ministres de l'autre, puis un décret ordonnant la construction de laboratoires au Museum et à Normale.

Celui du Museum devait, dans l'esprit de son futur possesseur, prendre modèle sur la nouvelle installation de Ludwig à Leipzig, et il était prêt à fonctionner quand la guerre survint. Chevreul était alors directeur du Museum et Barral a conté, sans doute pour l'avoir entendu du Maître, la visite pittoresque que celui-ci fit à son illustre collègue pendant le rude hiver de 1869. Le coriace vieillard était fort satisfait de lui-même, et si prodigue de conseils de longévité que le difficile était de prendre congé. Bernard inventa à son endroit le « coup du calembour », auquel il était curieusement enclin (1) et laissa Chevreul si « soufflé » qu'il put s'échapper de la glacière où Chevreul tenait ses assises.

Il était à ce moment vice-président de l'Académie des sciences et sénateur. Il avait été élu huit ans auparavant de l'Académie de Médecine, où Pasteur l'avait rejoint peu après. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne se sentaient à l'aise dans l'illustre Compagnie ; l'on sait bien que Pasteur eut à y supporter les plus rudes assauts de sa carrière, et Bernard, sans être aussi malmené, voyait la physiologie traitée de « science de luxe », incapable de donner l'explication de la plus simple maladie, (Trousseau et Pidoux). Il ripostait, au cours de ses leçons, mais, pas plus que Pasteur, il n'eut jamais audience complète auprès de ces collègues réticents, et « ces deux grands débris se consolaient entre eux ».

C'est d'Arsonval qui a rapporté, avec son humour habituel, l'anecdote où Bernard, réconfortant Pasteur, facilement enclin à des crises de découragement, lui signalait qu'il avait vu, (lui-même servant de Cobaye), deux urologistes laver leurs mains et leurs instruments suivant les préceptes pastoriens. Il est vrai que l'un d'eux les avait lavés seulement après l'opération (Gosselin), mais l'autre (Guyon) les avait lavés avant...

Enfin, pour en finir avec les honneurs, il avait été élu à l'Académie française en 1868, Flourens étant mort l'année d'avant. Son discours de réception parait lui avoir demandé un gros labeur pour un piètre résultat, le public n'ayant pas trouvé dans cet austère morceau d'éloquence ce qu'il était habitué de goûter en ces occasions. Peut-être, au fond, ne croyait-il pas beaucoup à ce qu'il disait de Flourens... Renan lui donna la réplique.

Il put reprendre ses cours au Collège pendant l'hiver de 1869, et supporter les impédimenta sociaux, politiques

Mon cher ami

C'est aujourd'hui le premier vendredi du mois. Aurai-je l'honneur et le plaisir de diner avec les gens d'esprit ? Aurait-il fallu se faire inscrire ? Je n'ai pas pu vous voir j'ai été indisposé cette semaine dernière. Répondez-moi un mot. S'il vaut mieux attendre le mois prochain, je désire seulement vous montrer que je n'ai pas oublié votre proposition aimable de m'accueillir parmi vous. Si je puis aller ce soir dites-moi où je pourrai vous trouver ou aller vous prendre, si la cravatte blanche et l'habit noir sont de rigueur.

Tout à vous. —

Claude Bernard,

Vendredi matin.

---

(1) Banc de « Sisyphe » (« six ifs »), sarment du jus de pommes, (serment du jeu de paume) pour désigner les tailles de pommiers.

et mondains de ses accablants honneurs. Il inaugura même, au début de 1870, son enseignement de physiologie générale au Museum, et la guerre le surprit à Paris. Il semble avoir été dans la tourmente comme un corps sans âme, tout croûlant autour de lui, et Mme Raffalowich étant à Trouville. Le dîner Brébant, où se réunissaient avec Bernard, Renan, Berthelot, les Goncourt, eut pourtant lieu en septembre, puis il fallut bien se résigner à l'exode des non-combattants. Très souffrant, Bernard mit deux semaines avant de parvenir à Saint-Julien, avec la crainte de voir Lyon succomber à son tour devant une invasion éventuelle.

Peut-être vaut-il mieux passer sur les imprécations inutiles, presque prudhommesques, relatives aux barbares, au monstre germanique, à la science devant rendre la guerre impossible. Devant le fait accompli, elles ne pèsent guère plus lourd que celles d'un terrassier analphabet. Mieux eût valu un peu plus de clairvoyance, et le grand physiologiste, malade il est vrai, n'a pas donné en ces terribles circonstances l'impression qu'il fût quelque Sénèque impavide, mais bien un assez pauvre homme. Son amie, citoyenne du monde et immédiatement « adaptée », lui proposa un tour en Allemagne, mais Bernard, déclinant l'Invitation au Voyage, revint à Paris reprendre le fil des jours et des honneurs officiels. On le voit en 1872 président de l'Association pour l'avancement des sciences, et de santé assez raffermie pour assister à plusieurs réunions de province. Bien plus, il fait preuve à ce moment d'une nouvelle activité, et le tableau de Lhermitte, si connu, se réfère à cette époque. On le voit entouré de Paul Bert, Gréhant (qui devait lui succéder au Museum), Ranvier (pour qui il avait obtenu une chaire d'histologie), Malassez, d'Arsonval (qui devait succéder à Brown-Séquard au Collège de France), Dastre (représenté prenant des notes sur l'expérience). Ses lettres à l'Egérie sont souvent amusantes, en décrivant le public mêlé qui se pressait aux fameuses leçons, depuis l'Empereur du Brésil, ou le père Didon, jusqu'aux belles dames étrangères. L'une d'elles le frappa si bien, par un certain éblouissant bracelet à la cheville, qu'il prit l'aorte pour la carotide, et couvrit sa confusion d'une toux persistante. L'animal, lui, ne protesta pas, et pour cause...

Nous avons un peu connu le Docteur Callamand, qui asista pendant trois ans à ces leçons, et les jugeait assez bien, croyons-nous, en accordant à l'illustre physiologiste assez peu de qualités oratoires. C'était plutôt une causerie à bâtons rompus autour d'expériences, « sans fleurs ni couronnes », et de ce fait assez ennuyeuses parfois, voire décevantes. Car les expériences ne réussissaient pas toujours, et l'on a depuis longtemps cité même des erreurs (arrêt du cœur *en systole* par excitation du vague, erreur sur l'action véritable des muscles et des nerfs sur la pupille). L'homme dégageait pourtant une sorte d'enthousiasme à froid, et il était si prodigue de vues et de projets d'avenir que l'auditoire finissait par être saisi. On connaît la charmante histoire de l'étudiant, externe en médecine, qui, à la fin d'une leçon où le galvanomètre, instrument essentiel, avait refusé tout service, s'offrit hardiment à Bernard en vue d'une réparation. On croit entendre la légende du jeune Schwilgué s'offrant à remettre en marche l'horloge de la cathédrale de Strasbourg, muette depuis que son constructeur, devenu aveugle, lui avait imposé silence...

L'étudiant s'appelait d'Arsonval, et ses mains industrieuses virent tout de suite à bout de l'instrument rebelle. Il se trouva, en outre, que son père et son grand-père avaient été médecins au pays de M. de Pourceaugnac, et avaient connu Laennec, prédécesseur de Magendie. Malgré une vive résistance paternelle, au moins à ses débuts, d'Arsonval commença ainsi une carrière dont on sait les illustres développements, car elle devait renouveler de fond en comble la physique biologique et ses applications médicales, non sans incompréhension parfois. « Comment voulez-vous qu'il passe un courant, alors que vos deux fils sont de la même couleur ! », lui disait un jour un confrère...

Nous avons déjà dit comment, professeur de médecine expérimentale au Collège, il était en même temps professeur de physiologie générale au Museum. Il projetait aussi un grand ouvrage en trois volumes, et tant d'autres choses qu'il lui aurait fallu, dit-il, devenir un second Chevreul. Toujours accablé par sa douleur physique, par les mondanités, les élections dans les Corps savants, les tristes démêlés avec son ex-compagne, il écrit cependant de remarquables articles sur les fonctions du cerveau, sur la définition de la vie, il reçoit aussi ses intimes et ses admirateurs au 40, rue des Ecoles, et il se montre, paraît-il, un délicieux improvisateur au cours de ces « lundis ».

Mais il n'oubliait pas Saint-Julien, le mois d'août venu, accompagné de sa légendaire Mariette aux mains auvergnates, et redevenait le « vigneron dans sa vigne », d'ailleurs « à son aise », tout occupé de la vendange, de la qualité et de la vente de son vin, de la récolte de ses fruits, voire de chasse aux becfigues migrateurs. Il puisait un renouveau dans ce contact avec le sol natal, et reprenait derechef ses mille occupations à Paris. Il en alla ainsi jusqu'au 28 décembre 1877, où il prit froid. Une sévère pyélonéphrite s'installa, contre laquelle les urologues déjà cités ne purent rien. Ce fut sa dernière leçon, sa dernière lettre aussi à Mme Raffalowich. Paul Bert et d'Arsonval s'installèrent à son chevet, et le premier prit sur lui de faire venir sa sœur, peut-être aussi celle de ses filles à laquelle il avait si gentiment envoyé jadis un panier de poires... Le P. Didon et surtout, semble-t-il, le curé de Saint-Séverin, recueillirent de lui une sorte de désaveu de l'*Introduction,* « livre de jeunesse, avoua-t-il, alors qu'il était déjà touché par la sombre visiteuse (10 février 1878).

Ses funérailles (nationales) ne furent pas sans soulever une âpre controverse entre ses disciples indignés de l'intrusion des prêtres, et les partisans de l'Eglise.

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs...

Si celui-ci avait pu parler, il aurait sans doute dit qu'il tenait pour haïssable l' « horrible manie de la certitude » des uns et des autres. Il était lui-même électique et agnostique (1) et, dans les commentaires qu'il a faits de Cousin (*Histoire de la philosophie*) et d'Auguste Comte (*Cours de philosophie positive*) c'est presque un soulagement de l'entendre traiter ces quintessences d'absurdités, d'illusions, de verbiages. « La philosophie, dit-il, n'apprend rien et ne peut rien apprendre de nouveau par elle-même puisqu'elle n'expérimente et n'observe pas. »

(1) D'une réflexion faite au fidèle Barral, on peut déduire qu'il n'aimait pas les prêtres, ou peut-être simplement la triste « jupe de cheval » (R. de Gourmont) qu'impose aux ministres catholiques quelque vieille liturgie sémite. Nous pouvons dire, pour l'avoir vu, que c'est bien là un réflexe de paysan français, protestant comme il peut contre l'intrusion d'une religion orientale, et voltairien sans le savoir...

Il la juge une honnête distraction après avoir travaillé, comme peut l'être une promenade. « Elle gagne des matériaux, mais n'avance pas », « tout au plus perd-elle des erreurs », « l'homme est fait pour la recherche de la vérité, non pour sa possession (Pascal) ».

Il est à remarquer qu'il n'a jamais pris position, ni dans les controverses oiseuses entre matérialistes et vitalistes, ni dans les théories non moins inutiles de l'évolution, bien que le livre de Darwin soit de 1859. On dirait qu'il a senti que rien de tout cela n'était « expérimental », et la seule allusion qu'il y fait serait pour se rallier à l'idée de Geoffroy et de Lamarck sur la modification possible des caractères sous des influences externes, puis leur transmission héréditaire.

Pourtant il est possible que son déterminisme ait admis l'idée de finalité. Cela, à la réflexion, importe vraiment très peu, faute d'une démonstration qui en serait vraiment une. Vouloir aller au delà, dire que ce déterminisme-là est « supérieur », dire que le pauvre grand homme « aboutit à un spiritualisme décidé et réfléchi, et revint finalement à la foi de son enfance », c'est croyons-nous, essayer de « recruter » un mort pour montrer victorieusement son cercueil à la face de la légion ennemie. Sous couleur de système philosophique, et de *conciliation* doucereuse de trois choses inconciliables, religion, philosophie, science, tout cela est très relatif et très vain. Qu'on essaie seulement de se représenter ce prêchi-prêcha dispensé aux forcenés qui se battent sur la planète en ce moment...



Médaille par A. Borrel, 1879.

(*à suivre.*)

H. COUTIÈRE.

L'ÉLEVAGE DES TÉTARDS

Si étonnante que soit la chose, l'élevage des têtards contient un précieux enseignement ! Une telle « nursery » n'est pas une manie de biologiste curieux ; elle va guider le médecin sur la nature et l'importance des facteurs de croissance, et servir peut-être à la progression de nos connaissances sur l'art d'élever, de soigner les enfants.

Le problème de la croissance reste un des grands mystères de la vie : or l'observation de nos têtards va singulièrement contribuer à l'éclairer.

Tout d'abord, l'importance de l'alimentation dans la croissance ressort nettement des observations suivantes. Un expérimentateur de talent, G. Billard, a eu le grand mérite, il y a plus de vingt-cinq ans, d'attirer l'attention des chercheurs sur l'importance de l'étude des têtards, soumis à divers régimes alimentaires ; l'évolution de ces animaux est d'une observation aisée et pareille technique a permis de constater, par exemple, qu'il y a un accroissement plus rapide de ces nourrissons, lorsqu'ils sont alimentés avec de la viande de grenouille que lorsqu'ils reçoivent une viande étrangère, — que les matières albuminoïdes agissent surtout sur la croissance grâce à un de leurs constituants, un acide aminé connu sous le nom de lysine, — que certaines substances, comme l'hyposulfite de soude, le chlorure de manganèse, certaines eaux minérales accélèrent nettement la croissance des têtards en expérience.



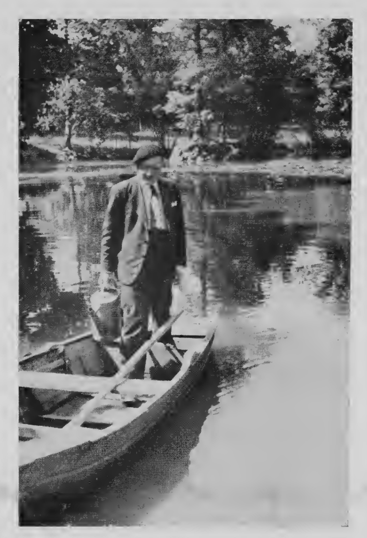
Le Professeur Noël Fiessinger pêchant des têtards dans une mare au pied du Crêt de Chalam

Mais ce problème ne se ramène pas à une question alimentaire. Les travaux conduits par G. Bohn ont montré que l'éclairement, la *lumière*, agissait sur les premiers stades des amphibiens. Par ailleurs on a vu que des

têtards, nourris de muscles fatigués par des contractions répétées, croissent plus rapidement et se métamorphosent plus tôt que des témoins nourris de muscles de la même espèce, laissés au repos ; ce fait vient à l'appui de cette constatation que l'exercice musculaire a une action heureuse sur le développement d'un être en général.

A côté de ces *facteurs externes,* il nous faut maintenant individualiser des *facteurs internes de croissance,* que l'observation des têtards a permis d'approfondir, voire de découvrir. Envisageons ici le rôle des glandes dites à sécrétion interne d'abord, celui du système nerveux ensuite.

On sait que la croissance est en partie sous la dépendance de l'activité de la glande thyroïdienne. Or il a été démontré par GUDERNATSCH (et l'expérience a été reprise et confirmée par la suite), que la glande thyroïde, donnée comme aliment à des têtards, provoque leur rapide métamorphose ; l'extrait de cette glande, la thyroxine, agit dans le même sens.



L'étang du Gérier, en Normandie (château I. Hansen), admirable centre de ravitaillement pour la pêche des poissons ronges et pour la récolte des têtards... et aussi agréable centre d'observation pour l'étude de la poule d'eau et du ragondin (*Cliché J. Hansen*).

Mais c'est surtout dans le domaine de la physiologie de la glande hypophysaire que le têtard s'est montré un réactif biologique de tout premier ordre. L'hypophyse est une petite glande, cachée dans la cavité cranienne, sous le cerveau lui-même ; c'est dire la difficulté avec laquelle elle est abordée par l'expérimentateur chez la plupart des animaux. Or, chez le jeune têtard, l'hypophyse se trouve dans la cavité buccale, sous forme d'une ébauche : il est très aisé d'en faire l'ablation et dès lors apparaît chez l'animal opéré une série de désordres : arrêt de la croissance et absence de métamorphose ; atrophie de la glande thyroïde, de la corticosurrénale, des glandes génitales ; décoloration des téguments qui font de notre têtard un animal argenté.

Inversement, ou bien l'administration d'extrait hypophysaire (de telle ou telle partie de la glande) — ou bien la greffe de cet organe (de tel ou tel lobe) corrige les troubles provoqués antérieurement.

Ces belles expériences (B. M. Allen, P. E. Smith, W. J. Atweld) ont été fondamentales : elles nous ont démontré que la glande hypophysaire est un puissant organe de croissance — qu'elle est en relation fonctionnelle étroite avec d'autres glandes de l'organisme (glande thyroïde, glande surrénale, glandes génitales), enfin qu'elle peut jouer sur la pigmentation tégumentaire de certains êtres vivants. Quel beau chapitre le têtard a permis d'écrire dans le livre de la Physiologie !

Une autre question était posée depuis longtemps, à savoir le rôle joué par le système nerveux dans la croissance. Claude BERNARD niait cette action. Or, l'étude faite chez le têtard vient de démontrer à M. ARON, l'existence, dans le système nerveux central, *d'un centre de croissance.* Jusqu'à la métamorphose, l'axe cérébro-spinal est le siège d'un certain ébranlement polarisé — d'un influx — dont la propagation excite la croissance, mais dont l'interruption entraîne l'arrêt, et qui tire son origine de la région du cerveau postérieur.

***

Facteurs externes et facteurs internes s'associant, le têtard va grandir, se métamorphoser ; demain il deviendra grenouille. Il ne sera plus cette petite masse allongée et mal différenciée, mais il aura revêtu cette gracilité de forme qu'admirait Claude BERNARD, et qui faisait songer l'illustre savant à une sculpture de Canova.

Professeur Léon BINET.

IMP. DE COMPIÈGNE.

CLAÚDE BERNARD

(Suite)

Claude Bernard a beaucoup publié. Indépendamment des très nombreuses notes aux Comptes rendus, aux Sociétés savantes, aux Revues et périodiques scientifiques, il n'y a pas moins de onze publications portant le titre de Leçons, soit quatorze épais volumes. Il est vrai que ces Leçons ont été recueillies par des disciples, et le texte seulement revu par Bernard, parfois, dit-on, largement modifié. Cette production considérable se rapporte essentiellement à quatre sujets, la digestion pancréatique, la fonction glycogénique du foie, les nerfs vaso-moteurs, l'action des poisons.

Mais il faut également citer quelques travaux moins heureux, par exemple sur la corde du tympan, dont il ne put établir le rôle secréteur et gustatif, sur le suc gastrique dont il crut l'acide libre être l'acide lactique, tout en découvrant le ferment pepsique, enfin sur le nerf spinal, qu'il crut être le nerf des cordes vocales. Le Professeur Olmsted, qui présente, en physiologiste averti une magistrale critique de ces erreurs, remarque finement que la dernière valut à l'auteur le prix de physiologie expérimentale en 1845...

Nous ne reviendrons pas sur le passage célèbre de l'Introduction où Claude Bernard raconte les deductions successives qui, à partir de remarques sur l'urine des Lapins, le conduisirent au beau « doublé » du canal pancréatique différent chez le Lapin et le Chien et du rôle capital du suc de la glande dans la digestion et l'absorption des graisses. On voit encore dans des manuels classiques l'inusable nom de « glande salivaire intestinale » attribué avant lui au pancréas, ce qui prouve au moins la vanité du savoir.

Il montra le dédoublement des graisses en glycérine et acide gras par broyage avec la glande. Agissant en pharmacien, il voit l'analogie avec le broyage des amandes amères et la mise en liberté de leurs constituants. Sa découverte était d'ailleurs bien loin d'être complète, il dut la défendre passionnément contre Longet, éternel contradicteur et rival, qui attribuait à Eberlé les bonnes choses, et laissait les douteuses à Bernard.

En opérant sur le fœtus, il frôla la découverte des ilots et de l'insuline, qui devait attendre encore soixante-cinq ans. Renouvelant l'opération faite par Régnier de Graaf deux cents ans plus tôt, il put recueillir le suc pancréatique à l'aide d'une fistule temporaire. Là encore il frôla la découverte de la sécrétine en découvrant l'action du chyme acide. Il a également obtenu, quarante ans avant Mering et Minkowski, un Chien (unique) dépancréaté, mais sans le faire exprès et c'est lui qui a inventé le blocage du canal de Wirsung par des graisses solides. Là encore, il a passé près d'une découverte capitale. Il n'a pas vu non plus l'activation de la trypsine par l'entérokinase, mais il faut avouer que le pancréas s'est montré une mine à surprises, et que bien d'autres physiologistes fameux ne se sont jamais consolés de n'avoir pas découvert l'insuline, sur laquelle pourtant le dernier mot est loin d'être dit.



Claude Bernard
(Photographie Trinquart.)

La fonction glycogénique du foie est certainement la plus connue des découvertes de Claude Bernard. Elle est en effet très belle par son cheminement, qui commence par un bilan de la nutrition, jamais essayé avant lui, se continue par la discrimination des divers sucres, et se heurte à l'autorité de Dumas sur l'impossibilité des synthèses animales, de Dumas et Boussingault sur la différence de statique chimique entre les deux règnes d'êtres organisés. La grande voix de Lieburg, outre-Rhin, parlait dans le même sens, et, peu à peu, délaissant le terrain trop difficile de la synthèse des graisses ou des protides, la discussion s'était localisée sur la synthèse possible des sucres. La question, d'ailleurs, a largement dépassé Claude Bernard et son temps, et l'on peut en trouver un exposé très clair dans l'excellente « Biochimie » de feu Lambling.

Comme le remarque Olmsted, c'est Magendie qui, en 1846, fit le premier pas en remarquant que de l'amidon, injecté dans les veines d'un Lapin, était presque aussitôt transformé en sucre, et il en tira cette conclusion que le sucre pourrait bien être un constituant normal du sang. Bernard et Barreswill donnèrent un second coup de pioche dans le bel édifice de Dumas en obtenant de l'alcool du sucre isolé d'un foie de Chien, nourri exclusivement de viande. Un troisième coup fut porté par la fameuse expérience de piqûre du plancher ventriculaire, donnant un diabète artificiel chez l'animal, et montrant la participation du système nerveux. L'expérience elle-même procède d'un long travail d'inductions relatives à l'innervation du foie, considéré comme glande, et devant *par conséquent* obéir à quelque nerf.

Par un curieux « rétablissement », il réussit à s'extraire du puits d'erreur où cela risquait de le conduire, et il réalisa ce tour de force à plusieurs reprises dans cette difficile question, tout entourée de précipices.

L'expérience cruciale de 1849, par exemple, par laquelle il démontre que le sang de la veine porte ne contient pas de sucre, alors que celui de la sus-hépatique en contient beaucoup, cette expérience a été très vivement critiquée de son temps, par Pavy, par Seegen, et de nos jours par Bierry et Rathery. Ces derniers surtout, en conclusion d'expériences très nombreuses, irréprochables, avec des moyens expérimentaux bien plus parfaits, en viennent à prendre le parti de Seegen, et à constater, par conséquent, l'erreur partielle commise par Bernard. Celui-ci ne pouvait pas tenir compte de toutes les notions découvertes depuis (il est d'ailleurs le père putatif de ces innombrables « bâtards ») en particulier de la notion d'un sucre protéidique découvert par Bierry. Il n'en est que plus remarquable de voir que, malgré tout, Bernard a vu l'essentiel, comme s'il avait été pourvu d'une sorte de lumière intérieure lui permettant de biaiser sur les obstacles et d'aller droit au but.

Publiée aux Comptes rendus, sa découverte lui valut en 1851, le grand prix de physiologie. En 1855, on voit apparaître, dans sa première série de Leçons au Collège de France, la notion prophétique, qui s'est montrée si féconde, d'une *sécrétion interne* du foie, parfaitement distincte de la fonction biliaire, et consistant à transformer en sucre une « matière glycogène ». Il est curieux que le foie ne soit plus guère aujourd'hui compté parmi les endocrines, c'était là une première approximation dont il faut mesurer toute la valeur en songeant aux idées régnantes à cette époque. Les exemples de la thyroïde et de la surrénale, cités aussi par Bernard, sont d'ailleurs restés parmi les plus parfaits exemples de ces appareils singuliers (1).

C'est la même année que se place l'autre expérience, peut-être encore plus fameuse que celle de 1851, qui lui permit d'assister à la naissance du glycogène. Bernard a raconté longuement dans l'*Introduction* comment il avait trouvé une plus grande quantité de sucre dans un foie dont l'analyse avait dû être différée, comment la rigueur (relative) de sa méthode ne lui avait pas permis de conclure à quelque erreur expérimentale, comment, par suite de l'épreuve du « foie lavé », si connue, il avait été conduit à l'isolement et à la caractérisation du glycogène. Il évita l'idée, proposée un instant par son illustre collègue Berthelot de quelque glucoside, et marcha droit vers la solution hydrate de carbone. Il obtint le glycogène pur en 1857, tout à fait indépendamment du chimiste allemand Hensen, qui doit pourtant avoir la priorité sur ce point (1856). Il eut, d'autre part, une idée claire de l'importance du glycogène en le découvrant dans le placenta, avant que le foie du fœtus ne soit fonctionnel, et il fut frappé de voir que l'embryon, à ce stade, est en quelque sorte en état de diabète dans le liquide amniotique. Avec l'aide de Kühne, qui travaillait alors à son laboratoire, il démontra la généralité de la présence du glycogène, sauf, dit-il, dans les os et les nerfs.

Nous venons de faire allusion aux luttes soutenues de son vivant par Bernard contre Pavy et Seegen, il faut y ajouter l'inévitable Longet, et aussi Figuier, qui, peut-être le moins qualifié, déchaîna pourtant la plus forte tempête, allant jusqu'à obtenir la nomination d'une commission au sein de l'Académie des sciences. Cette révolte d'esprits qui avaient raison contre Bernard n'aboutit à rien, la commission lui ayant solennellement accordé la victoire. Le Professeur Olmsted, qui donne de tout cela une très pertinente analyse, remarque combien la question des réactifs fut importante en l'espèce, la commission n'ayant pas employé les liqueurs cupro-tartriques, mais seulement la fermentation par la levure.

Bernard ne dévia pas davantage de sa ligne devant les critiques de Chauveau, un autre illustre collègue pourtant. Tout se passa, encore une fois, comme s'il eût été illuminé de certitude intérieure, et il faut bien avouer que, cent ans après lui, les savants du monde entier, entraînés sur sa trace n'ont pas encore résolu les problèmes dont Bernard avait eu la géniale intuition, et mesuré l'importance. C'est certainement là un des faits les plus curieux de l'histoire des sciences : un homme de génie qui s'obstine à considérer la forêt et « ne daigne rien voir » des arbres.

Claude Bernard avait été frappé, dans un autre ordre d'idées, de l'accroc au pur déterminisme que constituaient les lésions nerveuses, ces lésions agissant sur la température de façon opposée, suivant le cas ; la section du sympathique chez le Lapin, par exemple, produisait dans le côté opéré de la tête une élévation anormale du thermomètre, tout à fait contraire aux théories régnantes (1851). Il est curieux qu'ayant répété bien des fois l'expérience centenaire de Pourfour du Petit, il n'ait pas d'abord été frappé des effets vaso-dilatateurs, mais seulement, comme tout le monde, des effets sur la pupille. C'est seulement bien plus tard qu'il s'avisa de la différence classique entre moteur et frein, obnubilé tout d'abord par l'idée fausse d'un sympathique producteur de chaleur, et, il faut le dire, par l'effet fugace de la

(1) Remy Collin, physiologiste et philosophe, vient de publier sur les hormones un livre magistral, d'une belle hauteur de vues.

M

Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de Monsieur Claude Bernard, Membre de l'Institut, (Académie des Sciences, et Académie Française), Professeur au Collège de France et au Muséum d'Histoire Naturelle, Professeur honoraire à la Faculté des Sciences, Président de la Société de Biologie, ancien Sénateur, Commandeur de la Légion d'honneur &c. &c., décédé le 10 Février 1878, muni des Sacrements de l'Eglise, en son domicile, rue des Ecoles, N° 40, à l'âge de 64 ans;

Qui se feront le Samedi 16 Février, à 11 heures très-précises, en l'Eglise Saint-Severin, sa paroisse

De Profundis.

On se réunira à la maison mortuaire.

De la part de Madame Claude Bernard, sa veuve, de Mesdemoiselles Tony et Marie Claude Bernard, ses filles, de Monsieur et Madame Cantin, ses sœur et beau-frère, de Monsieur Martin et de Monsieur et Madame Saint-Amand, ses beaux-frères et belle-sœur, de Madame Veuve Cousin, sa tante, de Madame Veuve Devay et ses enfants, de Monsieur et Madame Jules Chenal et leurs enfants et de Mademoiselle Lucile Saint-Amand, ses neveu, nièces, petit-neveu et petites-nièces; de ses cousins et cousines; et de ses collègues, de ses amis et de ses élèves.

La présente lettre servira de carte d'entrée à l'Eglise Saint-Séverin.

Administration Spéciale des Funérailles, 70, Rue des Sts Pères, Henri de Borniol, Directeur.

section du nerf... Pourtant, dès 1852, il avait été frappé par le fait que le « galvanisme » appliqué à l'excitation du sympathique supérieur provoquait la pâleur de la peau et la lenteur de la circulation (Brown-Séquard l'ayant probablement aperçu avant lui, ou en même temps, alors qu'il professait à Philadelphie), et il avait remarqué que les petits vaisseaux étaient bien plus visibles du côté chaud. Il était ainsi déjà sur le chemin de la vérité, mais il était toujours arrêté, malgré les évidences provenant d'autres physiologistes, par cette prévention qu'une augmentation de température ne pouvait coïncider avec une paralysie des gros vaisseaux.

Quand il y vint, plus tard, il passa d'abord par son idée première de pharmacien, des changements dans les réactions chimiques, responsables de l'augmentation de chaleur. Il ne connut certainement pas la découverte de Schiff (1856) aboutissant en fait à l'existence de nerfs dilatateurs, de sorte que la notion de ceux-ci, à laquelle il finit par parvenir, fut obtenue par lui de son propre chef, et par renoncement spontané à des manières de voir anciennes. C'est tout à fait la manière Bernardienne. Il y vint par des expériences sur la sous-maxillaire et ses nerfs (1857) sujet ancien qu'il reprit. Il se souvint aussi de ses anciennes expériences sur le rein, montrant que l'organe, en période d'activité, avait des veines pleines de sang rouge.

Il trouva (1858) que les gouttes de salive s'échappaient plus vite pendant l'excitation galvanique de la corde du tympan, mais aussi que le sang de la veine sous-maxillaire s'échappait rouge et par jets saccadés. Au contraire l'excitation du sympathique amenait l'arrêt de la salive, la contraction du vaisseau et l'écoulement de sang noir. Le sympathique est donc, dit-il, le constricteur, alors que le tympanico-lingual est un vaso-dilatateur. Après dix ans, les écailles tombèrent enfin de ses yeux, comme dit Olmsted, qui juge la notion des nerfs vasomoteurs mieux démontrée et plus importante même que celle de la glycogénèse. Il est certain qu'on ne peut rien comprendre à la physiologie d'un animal homœotherme si l'on n'a pas constamment à l'esprit la régulation sanguine par le système nerveux de seconde zone.

Peut-être aussi doit-on voir dans sa volte-face terminale, fin d'une longue hésitation, la marque même d'un esprit comme le sien, qui ne cède qu'à l'évidence, mais se montre aussi prompt à répudier l'erreur qu'il s'était montré opiniâtre à errer dans les terres inconnues.

Bernard a étudié le curare parce que son ami Pelouze lui avait procuré cette curieuse substance des peuplades Amazoniennes. Il répéta avec une extrême curiosité les effets du poison sur des Lapins ou des Grenouilles, et vit que l'excitation des nerfs ne provoque aucune contraction des muscles, alors que ceux-ci se contractent par excitation directe. Il en tira cette conclusion que le poison devait agir à la jonction nerf-muscle ; il doit en résulter pour la victime, dit-il, une mort qu'il décrit en termes émouvants, l'intelligence et la sensibilité intactes devant créer un état d'angoisse indicible devant l'impossibilité de tout mouvement. L'animal meurt finalement par arrêt de la respiration, ce qui s'est avéré exact.

C'est de nos jours seulement que les retentissantes expériences de Bernard, et les conclusions qu'en a tiré son strict déterminisme, ont été revues par Lapicque, qui a montré non plus la section physiologique du contact entre nerf et muscle, mais bien une diminution de l'excitabilité du muscle qui est désaccordé d'avec son nerf. La notion de *chronaxie*, si capitale, est sortie toute armée de la conclusion trop syllogistique de Claude Bernard.

Il faut mentionner aussi de beaux travaux relatifs à l'intoxication par le gaz hydrogène sulfuré et par l'oxyde de carbone. C'est Claude Bernard qui a le premier observé la couleur écarlate du sang, même dans les veines, à la suite d'inhalations mortelles de ce dernier gaz. Il vit ainsi que les globules devaient être la pièce maîtresse du système respiratoire, et que l'oxygène devait être fixé sur eux (1856). C'est seulement huit ans plus tard que le physiologiste Hoppe-Seyler devait inventer le mot d'hémoglobine et ses combinaisons (1864). C'est à Bernard qu'on doit l'ingénieuse méthode d'absorption de l'oxygène par l'acide pyrogallique, de même que la formation de bleu de Prusse, en territoire acide, par injection séparée de ses constituants. Tout pharmacien appréciera la « griffe » professionnelle dont est marquée cette dernière expérience. *Sacerdos in æternum...*

Ce rapide aperçu est bien loin d'épuiser les innombrables contributions de Claude Bernard à sa science favorite, et nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au livre du Professeur Olmsted. Nous dirons seulement quelques mots d'un travail découvert après sa mort par le Professeur d'Arsonval, et qui fit quelque bruit parce qu'il mettait directement en cause Pasteur. Berthelot, alors opposant déterminé de ce dernier quant à ses théories sur la fermentation, semble avoir non seulement approuvé mais hâté la publication de ces notes posthumes, il y ajouta même une *Introduction* de son encre, si bien que l'article de la *Revue scientifique* (20 juillet 1878) éclata comme une bombe, si l'on ose dire, le principal intéressé n'ayant pas été prévenu. Le travail n'était vraiment guère publiable : Bernard y notait, en une phrase de six mots, la formation d'alcool indépendamment de toute cellule vivante, l'opinion même qu'avait soutenue Liebig quarante ans plus tôt. Il ajoutait en quelques courtes phrases une réfutation en règle de la doctrine pastorienne, et il invoquait nettement la notion de ferment soluble indépendamment de toute vie.

Pasteur fut très affecté par la découverte de cet écrit, son collègue ne lui ayant jamais parlé de son vivant de telles recherches. Il se transporta aussitôt à Arbois, se souvenant qu'il était lui aussi un vigneron, et, enveloppant de coton les grappes vertes et stériles (on était en juillet) il attendit anxieusement octobre. Les grappes restées stériles ne fermentèrent pas, celles qui avaient sur elles des cellules de levure donnèrent du vin. Comme le remarque Olmsted, l'expérience solennelle, répétée devant l'Académie des sciences, ne prouve pas ce qu'il fallait prouver. Et l'indignation de Pasteur contre l'écrit posthume « soigneusement tenu caché par M. Berthelot » n'eut pas pour effet de mettre fin à la controverse, comme bien on pense. C'est seulement en 1895, l'année même

de la mort de Pasteur, que Büchner devait donner raison à la prescience de Claude Bernard en isolant du suc pressé de levure le ferment soluble annoncé par lui. Il est probable que ces notes ne devaient pas voir le jour sous cette forme ; peut-être, comme Pasteur le soupçonna, Berthelot avait-il pris sur lui d'accentuer leur signification, dominé qu'il était « par des idées préconçues » (1) ? Il n'en reste pas moins que Bernard a vu plus juste que son illustre émule, bien que celui-ci l'ait dépassé par la « qualité spectaculaire de ses découvertes » (Professeur Olmsted).

(1) J. Riban nous a conté comment il se heurta à Berthelot, à propos d'une note aux C. R. sur la synthèse du camphre, et comment il en garda une amertume vivace. Plein d'admiration pour le savant illustre, il faisait des réserves sur l'homme...

On ne peut guère qu'approuver l'accent si impartial du jeune physiologiste américain, et l'on peut ajouter que le jugement même de la foule, comme nous le disions en commençant, a ratifié cette opinion. Bernard n'est pas « spectaculaire », c'est un homme timide et gauche, mais « possédé » par sa vie intérieure et traduisant cette exubérance, si bien cachée, par la hantise qu'il a des effets reliés aux causes, suivant une logique implacable. Il est devenu banal de dire qu'il est de la lignée de Descartes, mais nous connaissons plus d'un paysan de France à qui il n'a sans doute pas manqué grand' chose pour devenir tel... Que n'eût point donné un tel cerveau si le destin lui avait permis une longue maturité sans souffrances, sur la voie royale de la découverte !

H. COUTIÈRE.

Le Médecin conventionnel GUILLEMARDET

Un écrivain d'art a pu dire de lui qu'il n'a laissé « à la postérité qu'une page d'activité révolutionnaire et un portrait peint par Goya (1) ».

Le jugement est un peu sommaire. Guillemardet mérite quelques lignes de plus et tout au moins, dans la petite histoire médicale, une mention que lui a refusée Saucerotte dans son étude sur les médecins pendant la Révolution (2).

Guillemardet naquit à Conches (Saône-et-Loire), le 3 avril 1765. Fils d'un chirurgien-juré, échevin de cette ville, il exerçait la médecine à Autun, dont il était maire, quand il fut envoyé à la Convention, le 6 septembre 1792, par le département de Saône-et-Loire.

Nommé membre du Comité de la Guerre, il présente aussitôt un projet de réorganisation du service de santé. Outre la création, à la suite de chaque armée et de ses divisions, d'hôpitaux sédentaires ou ambulants, d'hôpitaux spéciaux pour vénériens ; l'attribution de la direction des établissements sanitaires aux officiers de santé en chef, ainsi que de la police de leur personnel ; la création d'un corps d'infirmiers sévèrement choisis, etc., Guillemardet demandait aussi la création d'une commission centrale chargée de l'examen des aliments et des remèdes, de l'étude des nouveaux systèmes curatifs, de la lutte contre les épidémies.

(1) A. de Bernette y Moret : Goya pintor de retratos, p. 73.

(2) Paris, 1887.



Guillemardet
Peinture de Goya.
(*Musée du Louvre.*)

Ce rapport ne fut même pas discuté ; mais c'est de lui que s'inspirera en grande partie le décret du 7 août 1793 réorganisant le service de santé.

Guillemardet vota la mort du roi ; mais après la chute de Robespierre, il prit parti parmi ceux qu'on appelait les *thermidoriens* et poursuivit les terroristes. Il fut envoyé en mission dans le département de Seine-et-Marne pour les *comprimer*, suivant l'expression de ce temps et eut encore la même mission dans l'Yonne et dans la Nièvre. Là, comme dans beaucoup d'autres pays, l'exaltation y avait été portée au dernier degré. A Nevers, tous ceux qui composaient le Comité révolutionnaire avaient échangé leur nom de baptême contre des noms grecs et romains. Guillemardet les fit assembler, sous prétexte de leur demander des renseignements sur la situation du pays, et commença par les interroger sur leurs noms et prénoms.

« Je me nomme Brutus, dit l'un, moi, Catou, répondit l'autre ; je m'appelle Scaevola, s'écria un troisième, etc., etc.

« Gendarmes, dit Guillemardet (en se tournant vers la force armée dont il s'était fait suivre), en vertu de la loi, arrêtez tous ces étrangers-là. »

Et ils furent effectivement arrêtés

et... relâchés peu après, car le représentant du peuple Guillemardet, à l'inverse de son collègue Fouché, se bornait à faire trembler pour faire obéir.

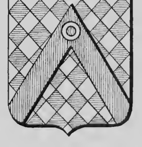
Diplomate par nature, il savait quand il était nécessaire user de persuasion et convaincre les foules.

Le soir du 13 vendémiaire, la Convention avait désigné des commissaires pour aller haranguer le peuple sur les principales places de Paris. Guillemardet fut du nombre et Thiébault, qui l'accompagnait comme aide-de-camps, raconte (1) qu'il s'en tira avec un véritable talent.

« Trouvant des pensées, des images, des considérations nouvelles pour chaque quartier, pour chaque espèces d'auditeurs, il parlait aux uns respect des propriétés, crédit et sûreté des fortunes, aux autres commerce et industrie ; à d'autres encore subsistance et travail, à tous patriotisme, bon ordre, repos, calme, respect aux lois et confiance. »

En l'an IV, Guillemardet fut envoyé au Conseil des Cinq cents, et s'y fit remarquer par quelques interventions dont la seule intéressante pour nous est celle relative à l'organisation de la médecine. Baraillon avait lu son rapport le 28 mars 1798 ; dès le 3 avril, Guillemardet prend la parole pour proposer quelques modifications au projet du député de la Creuse. Il demande entre autre que l'enseignement soit uniforme dans tout le pays, que les écoles dont on envisage la création, soient organisées sur les mêmes bases que celle de Paris et, en médecin, qui se souvient qu'il a exercé avant d'aborder la carrière politique, il demande que les exercices pratiques occupent la partie la plus étendue de l'enseignement.

(1) Mémoires du général Baron Thiébault, t. I, p. 539.


Blason de Guillemardet

Ces vues, assez justes, sur l'art de guérir n'étaient cependant point de celles qui désignent un représentant du peuple pour le poste d'ambassadeur. Mais la politique a ses raisons. Et sans doute en récompense des services rendus en vendémiaire, Guillemardet était nommé, le 24 floréal an VI, ambassadeur de France à Madrid.

Par en ajournant ma demande d'un congé, j'ai plus consulté ma zèle que mes forces; les migraines m'assiègent presque continuellement, et mes yeux sont dans un tel état d'irritation, que je ne peux les fixer a aucun travail suivi, il m'est devenu presque impossible de lire a la lumière. j'espere que le changement d'air et un peu de repos, répareront tout, et j'attends avec assez d'impatience qu'il me soit permis de donner quelques soins a ma santé —
agréez je vous prie l'expression des sentiments les plus dévoués
Guillemardet

Fragment d'une lettre de Guillemardet au sénateur Lemercier (20 nivose. an XII.)

Fêté par la société madrilène, déployant un faste quelquefois ridicule, il y resta jusqu'au jour de brumaire an IX, où Bonaparte le nomma, en disgrâce, préfet de la Charente-Inférieure.

Dans ses nouvelles fonctions Guillemardet fait preuve des qualités d'administrateur que lui avaient déniées ceux qui avaient obtenu son renvoi de Madrid.

Il n'est point de questions relatives à son département dont il n'entretienne lui-même le ministre de l'Intérieur. L'économie du pays, l'enseignement aussi bien que l'état des esprits, occupent l'ancien conventionnel qui est un des premiers à répondre à l'appel du Comité central de Vaccine.

Dès le 21 messidor an IX « de la République française, une et indivisible », on le voit annoncer par voie d'affiche, aux « citoyens » de la Charente-Inférieure que

« les officiers de santé, dont le zèle égale l'instruction, se réuniront le 5 et le 10 de chaque décade, à l'hospice des pauvres, dans le local de la Pharmacie, où ils vaccineront gratuitement les enfants des citoyens peu fortunés ; ils destinent, au soulagement des pauvres de la ville, les dons volontaires qui pourraient être déposés par les personnes plus aisées ».

Le zèle de Guillemardet lui valut d'être nommé en 1806 à la préfecture de l'Allier. Et le 5 octobre 1808, par lettres patentes, don-

nées au palais d'Erfurt, il était fait chevalier de l'Empire (1).

Mais, depuis longtemps, il présentait des troubles nerveux dont on trouve maint écho dans sa correspondance.

(1) Ses armoiries étaient ainsi réglées : d'azur, fuselé d'argent, chargé d'un chevron de gueules sommé d'un anneau d'argent, occupant le tiers de l'écu.

Fut-ce sous l'empire d'un état mental, qui rappelle celui de Junot, que Guillemardet, en grande tenue de préfet, se colleta avec sa maîtresse, dans les rues de Moulins ? Rien ne permet de le savoir. Mais les contemporains prétendent que c'est à la suite de cette esclandre que Guillemardet revint à Paris, où il mourut fou, disent-ils, le 4 mai 1809.

Victor GENTY.

RENAN, DAREMBERG
ET L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

La mission scientifique et littéraire qu'Ernest Renan a accomplie par-delà les Alpes, en partie avec Daremberg, durant huit mois des années 1849 et 1850, c'est-à-dire au cours de l'occupation de Rome par les troupes françaises, n'avait donné lieu jusqu'ici à aucun travail d'ensemble.

De nombreux documents, en partie inédits, dont vingt lettres du Maître, restées inconnues, ont permis à M. Abel Lefranc d'écrire une étude qui constitue un gros livre (1) où sont racontées toute une année de la vie de Renan, toute une phase de la vie de Daremberg, avec d'intéressantes précisions sur ce que fut la situation de ce dernier à l'Académie de Médecine et ce que Renan pensait de la docte Compagnie.

Daremberg, en juillet 1849, n'était bibliothécaire de l'Académie de Médecine que depuis dix-huit mois. Mais il avait déjà rempli trois missions en Allemagne et en Angleterre. Il eut alors l'idée qu'il serait utile de profiter de la présence de nos soldats pour explorer les bibliothèques de la Ville éternelle, presque inaccessibles sous l'ancien régime. Renan, avec qui Daremberg entretenait d'affectueuses et profitables relations, — c'est avec lui qu'il avait appris l'arabe —, fut pressenti et approuva pleinement le projet.



Ernest Renan vers 1854
Cliché de la N. R. C.

Après quelques difficultés, vite aplanies, Daremberg et Renan étaient chargés d'une mission scientifique et littéraire ayant pour objet la recherche dans les bibliothèques de Rome et des principales villes d'Italie, des manuscrits grecs et orientaux intéressants pour l'histoire générale et pour les études philosophiques, ainsi que des manuscrits relatifs à l'histoire et à la littérature médicale dans l'antiquité et au Moyen âge.

Il était alloué à chacun des deux jeunes savants une indemnité mensuelle de 500 francs et le libre passage de Toulon à Civita Vecchia, sur un transport de l'Etat.

Partis de Paris après le 15 octobre 1849, ils prirent le bateau pour descendre le Rhône et, le 25 octobre, ils s'embarquaient à Toulon sur la corvette à vapeur le *Veloce* et, le 27, ils pénétraient dans la Ville Eternelle.

Les lettres de Renan nous disent ce que furent ses impressions, l'ivresse joyeuse qu'il éprouva en explorant Rome et M. Abel Lefranc a bien mis en évidence « l'immense changement » qui s'opère dans la manière de sentir du futur auteur des *Origines du Christianisme.*

A Rome, les deux « missionnaires » explorent la Vaticane, la Corsinienne, la Barberine, etc., où ils travaillent en principe de dix heures à trois heures. Et Daremberg, ne manque pas d'envoyer sur sa découverte des rapports détaillés qui sont lus en séance à l'Académie de Médecine le 19 novembre et le 20 décembre.

A la fin de ce mois de décembre Renan et Daremberg partent pour Naples où ils n'éprouvent que des déceptions, tant par le spectacle dégradant que leur offre le peuple napolitain, que par l'impossibilité où ils se trouvent de poursuivre leurs recherches scientifiques. Tout était sous scellés : les manuscrits et même les instruments de chirurgie antique.

« Grâce au régime sous lequel est placé le royaume des Deux-Siciles, je n'aurai pas besoin, écrit Daremberg, le 29 janvier, de beaucoup de temps pour rendre compte à l'Académie des résultats de mes recherches dans les bibliothèques de Naples : j'ai trouvé tous les manuscrits sous scellés !... Vous dire quelle fut ma stupéfaction et mon indignation en voyant un acte aussi inqualifiable dans un pays qui a la prétention d'être civilisé me serait impossible ; je demandais de tous côtés la raison, bonne ou mauvaise, qui avait pu le justifier ; les bibliothécaires l'ignorent, ils souffrent les premiers de cette mesure de rigueur et *peut-être de prudence* comme disait l'un d'eux ; ils en sont humiliés, mais ils n'osent même pas penser qu'il est blâmable. On allègue bien quelques prétextes, par exemple, *qu'il serait possible qu'on eut la veilléité* de prendre des manuscrits, ou encore qu'un auguste personnage revendiquât la bibliothèque comme un bien de famille ; mais voici, sans doute, le vrai motif : on craint que quelque germe révolutionnaire, caché dans les vieux parchemins, ne vienne à éclater aux rayons du soleil du XIXe siècle.

Ce fut pour moi un véritable supplice de Tantale que de voir ces chers manuscrits derrière les grillages, sans pouvoir les ouvrir ; je lisais sur le dos : *Oribase, Paul d'Egine, Dioscoride, Gariopuntus* ; je les dévorais des yeux, mais toute mon ardeur venait se briser contre un faible ruban main-

(1) Editions de la N. R. C., 12, rue Chanoinesse, Paris.

tenu par deux cachets de cire plus faibles encore. Les démarches officielles ont été inutiles, et j'ai dû renoncer aux manuscrits de Naples ; cependant, on a osé laisser subsister cette inscription gravée en lettres d'or dans une grande salle de la bibliothèque : *Jacent nisi pateant*. Quelle amère, quelle sacrilège dérision !

Mais cela n'est qu'un épisode : l'Académie sait quel était mon désir de toucher et de dessiner les instruments anciens de chirurgie. Eh bien, eux aussi, avec une partie du musée de Pompéï, étaient sous les scellés ! j'ai été réduit à prendre des dessins grossiers à travers les vitres. Je suis étonné d'une chose, c'est de ne pas avoir trouvé les possesseurs, les bibliothécaires et les conservateurs également sous les scellés ; plus d'un du reste a été réduit à une position plus triste encore. »

Fort heureusement, le retour de Naples, après plus de deux semaines de séjour fut marqué par une assez longue station dans l'abbaye du Mont-Cassin, séjour que Renan appelle « une des plus douces périodes de sa vie » et qui fit oublier aux deux voyageurs la mauvaise impression emportée de Naples.

Après un court séjour à Rome où la situation politique s'était aggravée, ils s'empressèrent de gagner Sienne, puis Florence et séjournèrent dans la villa des Médicis jusqu'au 9 février. Le 10, ils étaient à Pise et, le lendemain, Renan accompagnait à Livourne Daremberg qui regagnait la France avant l'achèvement de sa mission.

« Sa tendresse pour son jeune foyer le rappelait à Paris, dit M. Abel Lefranc, l'emportant finalement sur son goût pour la recherche érudite, même conduite à travers les plus beaux horizons du monde. »

Dès lors une correspondance suivie s'échange entre les deux amis séparés. Renan fait part du résultat de ses recherches, de ses projets à Daremberg qui s'emploie à apaiser le courroux d'un bureaucrate furieux de voir que les deux « missionnaires » avaient adressé des rapports à l'Académie des Inscriptions au lieu de les envoyer directement au Ministère.

Mais tandis que tous deux projetaient une nouvelle mission, un incident imprévu vint tout à coup compromettre les grandes espérances de Daremberg et le plonger dans un trouble et un découragement profond. Cet incident était resté ignoré jusqu'ici ; les recherches de M. Abel Lefranc en le dévoilant, expliquent le changement qui survint dans la carrière de Daremberg, au cours de l'année 1850.

Comme bibliothécaire de l'Académie, Daremberg, recevait, au début de 1850, un traitement de 125 francs par mois. Par suite de quels calculs, de quelles combinaisons fut-il proposé de le ramener à 100 francs ? On ne sait, car les lettres de Daremberg narrant l'aventure à son ami n'ont pas été retrouvées. Mais on peut juger de l'indignation de Renan en apprenant cette « trahison », par la réponse (1) qu'il fait à Daremberg le 13 mars 1850:

« ...Jamais je n'eusse soupçonné une telle trahison... Cette façon de profiter de notre absence pour vous jouer des tours infâmes a quelque chose de si odieux, à mes yeux, que j'en suis attristé plutôt pour la nature humaine que pour vous... Quel procédé, mon ami, d'opérer de telles suppressions sans en prévenir celui qui en est atteint... Est-ce de l'Académie de Médecine que le coup est parti ? Je le soupçonne bien, d'après ce que vous m'avez dit tant de fois. Quelle caste insupportable, et que vous avez besoin de votre sens pratique si délicat pour vivre au milieu d'un tel monde... Que j'admire votre courage et votre force d'âme. Il en faut pour poursuivre, par le temps qui court, une carrière intellectuelle, nous allons aux barbares, c'est chose sûre. Ce que la révolution de février n'a pas fait, les ultra-conservateurs auront failli le faire. Cela ne m'étonne pas ; les plus grands ennemis de la culture intellectuelle ont toujours été à mes yeux ces partisans de l'économie à tout prix, ces prétendus revendicateurs des droits de la province contre Paris, qui composent la majorité actuelle. J'aimerais mieux avoir Barbes pour ministre de l'Instruction publique que ces gens-là. Allez donc faire comprendre à ces gens le prix de la science. Nous serons, je le vois bien, toute notre vie, des hommes de l'autre monde mais n'importe, nous protesterons contre la barbarie et le néotisme envahissant. »

Quelques semaines après cette lettre, semaines pendant lesquelles Renan ne cesse de réconforter son ami, le budget de l'Académie de Médecine venait en discussion devant l'Assemblée législative. Si l'on en croit le *Moniteur,* une augmentation de 1.500 francs avait été demandée pour le conservateur de la bibliothèque. Ce crédit supplémentaire fut d'abord repoussé par la Commission du budget puis par l'Assemblée, mais avec cette disposition que la suppression de l'augmentation demandée ne s'appliquerait pas au bibliothécaire que l'Académie devait rétribuer sur la masse de son budget.

L'Académie n'en maintint pas moins à 1.200 francs le traitement de Daremberg et celui du commis de bureau à 1.500 francs. En apprenant la nouvelle, Renan lui écrivait : « Je réserve pour demain mes réflexions sur votre inqualifiable Académie, et sur les indignes choses que vous me racontez, et qui me font bondir de colère contre l'espèce humaine. » On n'a pas la lettre où Renan fait part de ces réflexions. Mais on peut les deviner par celle qu'il écrivait à sa sœur quelques semaines après : « Daremberg a été l'objet à l'Académie de Médecine de taquineries mesquines... J'ai toujours été frappé du caractère de coterie et de niais commérage du monde médical. C'est un guêpier, où je plains mon pauvre ami d'être engagé. »

L'affaire avait été assez pénible à Daremberg pour qu'il songeât à une autre destinée. En décembre 1850, il cessait ses fonctions à l'Académie de Médecine pour entrer à la Mazarine.

Sorti par la porte de service, Daremberg revint par la grande porte quand il fut élu membre libre le 10 mars 1868. Cette réparation, un peu tardive, valut à l'Académie un joli profit. Avec son modeste traitement de bibliothécaire, Daremberg avait cependant trouvé moyen d'acheter quelques livres. Après sa mort, ses héritiers en consentirent la vente à l'Académie qui, pour 40.000 francs, entra en possession de quelques 5.000 volumes qui valent aujourd'hui quelques millions

A. TURGON.



Ch. Daremberg

(1) Voir la lettre *in-extenso* dans le livre de M. Abel Lefranc, p. 121.

Les démêlés de VELPEAU et du docteur noir

par Raoul MERCIER

La scène se passe au temps où un médecin plein d'ingéniosité propose à l'Académie « de faire fumer aux opérés les vapeurs anesthésiantes d'éther et de chloroforme, à l'aide du chibouk », cher aux fumeurs d'opium. Velpeau, acharné depuis trente ans à l'étude du cancer, vient, selon l'expression de Guyon, « de débrouiller, le premier des chirurgiens français, le chaos des tumeurs et de poser les règles principales de leur diagnostic ». Mais ce grand honnête homme, parvenu au faîte des honneurs, ne peut qu'avouer ses insuccès thérapeutiques.

La mésaventure qui lui advient se produit à l'occasion de la maladie d'Adolphe Sax, l'inventeur du saxophone et du saxhorn. Après avoir essayé de faire employer ses instruments par le corps médical « pour la prévention et la guérison des maladies de poitrine (1) », ce dernier voit apparaître une tuméfaction sur sa lèvre, victime du surmenage professionnel. Tandis que Charles Robin parle de cancer mélanique, Déclat veut essayer le traitement phéniqué ; après Ricord, Velpeau conseille enfin l'ablation de la tumeur. Sax, effrayé de la mutilation post-opératoire, se confie, sur les conseils d'Oscar Comettant et du compositeur Ambroise Thomas, à un nègre qui se fait appeler le docteur Vriès. Il guérit, en laissant croire qu'il doit sa guérison au médecin exotique.

Velpeau, totalement ignorant des résultats négatifs déjà obtenus à l'hôpital des cancéreux de Londres et à l'hôpital Saint-Louis, dans le service de Bazin, a la malencontreuse faiblesse d'accepter l'expérimentation de ce remède secret dans ses salles de la Charité, ce qui lui vaut une abondante correspondance inédite qu'il n'a jamais détruite (2). Ces documents ajoutent ainsi une page curieuse à la captivante étude que Maurice Genty a consacré à Velpeau (3).



Cliché Ciba.

Velpeau (Photographie Franck)

(1) *L'Esprit médical*, 1er juillet 1938.

(2) Collection personnelle.

(3) *Les Biographies médicales*, avril et mai 1931.

Les *expériences* se poursuivent sur seize malades, choisis tant dans le service de Velpeau que dans celui de son collègue Manec : dans le lot figurent sept tumeurs du sein. En dépit des pilules et des caustiques du docteur noir, tous les cas s'aggravent et un malade succombe. Vriès ne paraît nullement découragé : devant un moribond il déclare : « Ce malade aller mieux, en voie de guérison ; vous adopter ma méthode dans six mois. »

Bien décidé « à conserver le rôle de juge et non de compère », Velpeau, après deux mois de cette pseudo - expérimentation, provoque une réunion solennelle, le 27 mars 1859, en la présence de Davenne, directeur de l'Assistance publique. Devant l'évidence des faits, Vriès demande un répit de trois mois et refuse de signer le procès-verbal, en affirmant : « Si pas guérir les cancers à l'hôpital, moi guérir les cancers à la ville. »

Velpeau n'avait pas attendu cette date pour chercher à connaître et la *personnalité* de Vriès et *son remède*. Voici les renseignements qu'il avait obtenus.

Krieger, professeur de la Faculté de Médecine de Leyde écrit, le 24 mars, à un secrétaire de la Légation des Pays-Bas à Paris, la lettre suivante, traduite par le docteur Van Oordt :

« Pour satisfaire au désir de Monsieur le Professeur Velpeau, je me suis empressé d'examiner les *Acta facultatis Med : de examinibus et promotionibus*, depuis l'année 1855 jusqu'à ce jour. Mais je n'ai rien trouvé qui prouve ou qui rendrait seulement probable que la Personne qui fait dans ce moment tant de bruit à Paris sous le nom de Vriès ou de Vriès, ait étudié ou pris un grade quelconque à Leyde. Le nom de Vriès ne se trouve qu'une seule fois dans ces actes, c'est Fobias de Vries, actuellement médecin praticien dans sa ville natale, Dordrecht. Un autre qui ressemble au nom de Vries est celui de Joseph-Willem Fries, né à Diest en 1796, et promu au grade de docteur à Leyde en 1817. Il est peu probable que ce soit ce Monsieur qui, s'il vit encore, doit avoir soixante-trois à soixante-quatre ans. — Depuis il ne s'y trouve aucun nom qui, prononcé à la française ou à la hollandaise, ressemble seulement de loin à celui que porte le docteur noir. Si donc celui-ci prétend être docteur de Leyde, il est complètement dans le faux ! »

D'autre part, un correspondant bénévole, F. M. écrit de

Clermont-Ferrand, le 2 avril : « Vriès, le docteur noir, est un mulâtre de Demerary (Guyane anglaise), ou venu de Demerary, de quelqu'une des Antilles, de 1835 à 1840. Il prétendit avoir découvert un spécifique pour la guérison de l'Eléphantiasis... Mes impressions sont, après ce laps de temps, qu'aucune cure ne fut opérée par lui, et que celles qu'il prétendait avoir faites lui furent contestées... »

M. de la Vrillière, sans donner son adresse, écrit aussi spontanément la lettre suivante :

« Je viens, au nom de l'humanité et pour sauver l'honneur de la science, vous déclarer que vous êtes, et tous les médecins de Paris, dans ce moment, la dupe du charlatanisme d'un exploiteur. Ce prétendu médecin noir, M. Vriès, guérissant le cancer, se nomme V. Hernandez, est espagnol, a fait ses études à l'Ecole de Montpellier d'où il est sorti, il y a à peine dix-huit mois. » Il ajoute que le pseudo-Vriès est le gendre d'un officier de santé toulousain, d'origine espagnole, Martinez « médecin si célèbre qu'il guérit le cancer, mais laisse mourir ses malades. »

Quant à la nature du remède, Regnault écrit, le 3 mars :

« J'ai, suivant votre désir, soumis à l'analyse chimique la pilule que vous m'avez fait remettre ce matin ; et je vous donne en quelques mots le résultat de mon examen. Ce médicament est exclusivement constitué (toute réserve faite pour les doses homéopathiques) par le mélange intime de deux substances, l'une minérale, l'autre d'origine végétale et qui sert d'excipient. La partie minérale n'est rien autre chose que du nitrate de potasse que j'ai pu isoler à l'état solide, puis ensuite redissoudre pour caractériser sa base et son acide. La matière végétale, en partie soluble dans l'eau portée à 50°, laisse un résidu formé par des cellules, des vaisseaux et une forte proportion d'amidon. Tous ces caractères, rapprochés de ceux de la poudre de Rac. de Guimauve étudiée comparativement me conduisent à affirmer que tel est l'excipient de la sus dite pilule. — Du reste, ni acide arsénieux, ni iode, ni mercure, ni antimoine ; partant aucun principe soit actif, soit dangereux... »

De son côté Charles Robin remet au laboratoire de l'Académie deux petits échantillons de liquide, trois paquets de sel, quelques pilules et une poudre rosée, soustraits aux remèdes du docteur noir. La réponse donnée est la suivante :

« 1° L'alun ou sulfate d'alumine et de potasse fait la base des liquides et de plusieurs des pilules examinées.

2° Une pilule renferme une substance amère que nous ne savons pas être réellement la coloquinte ou autre.

3° Il se trouve parmi les substances, du biiodure de mercure et du nitrate de potasse. »

Bientôt toute l'Académie se trouve mêlée aux débats. Baillarger déclare que Velpeau s'est engagé dans une histoire digne « des verges du ridicule ». Déclat publie dans le *Moniteur des hôpitaux* une lettre contre laquelle Velpeau croit devoir protester, la trouvant prématurée et inopportune.

La foule des incurables accourt naturellement, avide d'espoir. Pastor, adjudant retraité à Angers, signale le cas désespéré de sa femme atteinte d'un cancer ulcéré du sein et offre toute sa fortune qui consiste en 600 francs de retraite ». Raux, officier de gendarmerie en retraite à Toulouse, remercie Velpeau de l'avoir éclairé sur « ce misérable intrigant, digne de toutes les corrections de la justice ». Herpin, marchand faïencier à Bernay, écrit pour demander si « cet homme mérite, d'après ce que vous lui voyez faire, que ma femme entreprenne un voyage qui la fatiguera beaucoup ». Un toqué décrit parfaitement le traitement et le régime imposés à sa femme mais déclare que « ni les hémorragies, ni les douleurs, ni l'odeur infecte n'ont été modifiés ». Charles de Paravey, qui a séjourné en Chine et au Japon, écrit à son tour :

« Je voudrais que votre Institut et votre Académie de Médecine, malgré le mérite de leurs membres, riches en places lucratives et en honneurs, voulut encore s'instruire ; et, au lieu d'essayer les lumières d'un nègre, se fît traduire la partie de l'Encyclopédie japonaise, concernant les plantes, les minéraux et les animaux, et les usages de leurs produits en médecine. »

Un autre guérisseur, F. Caunière, de Nice maritime, flaire en Velpeau une proie facile et réclame « qu'une petite place lui soit faite dans l'hospice confié à votre direction et vous serez témoin, je n'en doute pas, d'expériences d'un très haut intérêt pour la science ». Fort d'une vie consacrée à l'étude de la médecine, avec les sanctions d'un diplôme indien, il s'offre à guérir indifféremment les fièvres intermittentes, la fièvre cérébrale, la fièvre typhoïde et l'hydrophobie. Il s'engage même, si le moindre doute s'élevait sur sa bonne foi, « à consentir à se faire mordre et à tenter l'essai sur lui-même ».

Le monde médical est secoué à son tour par les péripéties de la lutte et la grande presse porte aux nues le guérisseur. Le docteur Alexandre Meyer, élève de Velpeau, écrit à son maître, le 18 février :

« Je viens de lire avec indignation, dans le *Courrier de Paris* de ce soir, la relation du banquet donné hier au Louvre à M. Vriès ,et où il est question de vous, cher Maître, d'une telle façon que je crois devoir vous en prévenir, persuadé que vous n'accepterez pas le rôle qu'on vous attribue.

Vous trouverez sans doute comme moi qu'il est ignoble de tromper ainsi le public sous le couvert d'un nom cher à la science et qui jouit d'une si grande autorité. »

Un pharmacien de Nantes, Offret, « désire ardemment que l'autorité judiciaire, qui a à sa disposition des gendarmes fût prévenue ». Fauvel, interne de Velpeau publie une brochure, « La vérité sur le docteur noir », où il souligne le côté bouffon du personnage.

Velpeau, exécédé par cette histoire, fait à l'Académie, dans la séance du 28 mars 1859, une lecture intitulée *Expériences sur le traitement du cancer, instituées par le sieur Vriès à l'hôpital de la Charité, sous la surveillance de MM. Manec et Velpeau.* L'Académie demande, à toutes fins utiles, que le rapport soit adressé aux ministres de l'Instruction publique et de la Justice. Le directeur de l'Assistance publique ajoute, en manière de conclusion : « Maintenant que la main de M. Velpeau s'est retirée de M. Vriès, je ne crois devoir supporter plus longtemps de semblables essais sur les malades qui nous sont confiés. Ce serait se montrer complice d'une honteuse mystification publique. »

La polémique ne cesse pas pour cela. Le 2 avril, parvient à Velpeau un mémoire de six pages, grand format, au bas duquel le docteur noir s'est contenté d'apposer sa signature J. H. Vriès, avec son adresse 180, rue de Rivoli, sans aucun titre. L'auteur réel, un ennemi de Velpeau, a trempé sa plume dans le vitriol pour réfuter la communication faite à l'Académie. « Le premier sentiment que j'ai éprouvé, répond-il, en lisant ce document étrange, c'est celui d'une compassion profonde pour la nécessité où vous vous êtes trouvé de fausser vos engagements à fin d'échapper à une défaite prochaine... C'est parce que vous aviez la conviction que mes expériences devaient réussir que vous ne les avez pas laissé continuer... Ne pouvant guérir, vous ne voulez pas déposer le sceptre du bistouri, et l'amour de votre renommée et de votre fortune vous porte à condamner toute méthode qui remplacerait par un traitement interne, l'opération sanglante, si douloureuse et si inutile pour l'opéré, mais si fructueuse pour l'opérant. » Se faisant sarcastique, le polémiste rappelle que chez une femme porteuse de deux tumeurs, l'une était une grossesse ; il le raconte en ces termes : « Lorsque cette femme vous dit pour la pre-



Cliché Ciba.

Une leçon d'anatomie, par Feyen-Perrin. — Salon de 1864 (*Musée de Tours*)

mière fois qu'elle se croyait enceinte, on lui répondit spirituellement que c'était sa tumeur qui était grosse. Aujourd'hui l'enfant remue, et le second diagnostic seul s'est vérifié ; la tumeur est vraiment grosse. »

Il convie Velpeau à venir réexaminer Sax. Après une citation latine et une allusion au *Malade imaginaire,* il nous apprend qu'il est à peu près du même âge que Velpeau ajoutant « et pour la finesse, les gens de ma couleur ne le cèdent pas à ceux de la vôtre ». Il déclare enfin continuer à soigner en ville deux des malades vus à l'hôpital : il ajoute même : « A l'heure qu'il est j'ai en traitement des magistrats d'un ordre élevé qui, après la lecture de votre rapport, se sont empressés de m'offrir leur signature pour attester que je les avais guéris ou qu'ils étaient en voie de guérison. »

Cette lettre si agressive est colportée dans les milieux médicaux. On chuchote le nom de l'auteur. Alexandre Weill, 11 faubourg Saint-Honoré, se sentant visé, envoie la protestation suivante :

« Mon cher M. Velpeau,

On m'a dit que plusieurs personnes m'attribuaient la rédaction de la dernière lettre de M. Vriès. Il suffit de vous dire que, si j'attaquais qui que ce fût, je signerais. Je ne m'occupe d'ailleurs et ne m'occuperai jamais de médecine, ni pour moi, ni pour les autres.

Je vous salue cordialement. »

La morale de cette histoire fut tirée par Adolphe Sax lui-même qui, dans une lettre adressée à Déclat, le 18 octobre 1864, nous montre le dupeur dupé (1) :

« ...Tout en suivant ponctuellement le traitement du docteur noir, je fis secrètement sur moi-même une expérience, en me promettant de vous dire plus tard en quoi elle avait consisté... Je n'affirme pas que cette médication soit la cause de la guérison, le docteur Vriès ayant prédit avec la plus grande exactitude l'evenement tel qu'il s est accompli. Cependant, dès que mon moyen avait été employé, le mal s'était arrêté instantanément et la tumeur, de violacée et tendue qu'elle était d'abord, était devenue presque aussitôt noire, décrépite et gangrenée. Vous comprendrez, cher docteur, que j'aie un doute : ce doute, je veux en purger ma conscience. Voici le fait en peu de mots. A l'epoque où la tumeur cancéreuse que j'avais à la bouche s'augmentait sensiblement chaque jour, il me venait la pensée que le naphte, auquel je connaissais la propriété de dissoudre les corps gras sans attaquer l'organisme, pourrait bien être un remède au mal dont j'étais tourmenté. Je pris, à l'aide d'une allumette, une goutte de naphte que je mis en contact avec le point le plus vivace de la tumeur : le naphte fut comme aspiré avec violence. Le lendemain, la tumeur n'avait pas augmenté, au contraire il se faisait visiblement, à l'endroit qui avait été pénétré par le naphte, un travail intérieur de résorption. Je renouvelais plusieurs fois l'expérience et, quelques jours après, la tumeur cancéreuse, grosse, vous le savez, comme un œuf, était entrée en pleine décomposition. Dire si j'ai été guéri par le docteur Vriès ou si j'ai dû au naphte ma guérison, c'est sur quoi il ne m'est pas permis de me prononcer et c'est ce que la science seule peut décider. J'ai tardé peut-être trop longtemps à parler... »

Quel argument-massue pour Velpeau si Sax avait consenti à faire cette confidence cinq ans plus tôt !

Velpeau conserva un souvenir fort amer de cette comédie dramatique dans laquelle il n'avait pas su mettre tous les rieurs de son côté. Craignant une nouvelle offensive du docteur noir, il avait conservé la correspondance échangée à cette occasion et, quand on se permettait d'y faire allusion, il se contentait de répondre en grommelant : « C'est Déclat qui m'a foutu son nègre. »

Mêlés à la lutte avec toute l'ardeur de leurs vingt ans, les internes de la Charité ont trouvé fort opportunément deux muses pour en fixer les péripéties dans les fastes

(1) Publiée par le docteur Lagelouze.

de leur salle de garde (1). Tandis que Feyen-Perrin représentait, dans le panneau cintré de gauche, la Vérité chassant l'Imposture, celle-ci teinte du plus beau noir, A. Motet, dans des vers vengeurs (2) stigmatisait le pseudo-médecin nègre :

« .....Voici le malfaiteur.
Ce cadavre a crié vengeance ! et l'imposteur
Poursuivi par le fouet aux mains de la science,
S'enfuit, portant plus loin son aveugle ignorance... »

(1) Ramadier, Flurin et Gaussin. — *L'histoire de la Charité,* Paris médical, 3 août 1935.
(2) A. Motet. — *La salle de garde de la Charité,* Paris médical, 16 mai 1936.

Aujourd'hui l'hôpital de la Charité n'est plus, mais le tableau de Feyen-Perrin est conservé dans le musée de l'Assistance publique.

Des trois acteurs de la scène de la Charité, bien inégal a été le destin. Vriès, le guérisseur, est rentré de suite dans le néant d'où il n'aurait jamais dû surgir. Velpeau appartient définitivement au passé : un vitrail de la petite église de Brèches rappelle le prodigieux essor de celui qui a débuté dans la vie comme maréchal-ferrant. Seul Sax est resté le plus actuel et cela, grâce à la musique exotique : il vient même d'être fêté par l'Université de Liège.

Un « Médecin de banlieue » d'autrefois :

Pierre-Paul RETALI

par le Docteur Robert CORNILLEAU

Qui a connu la banlieue parisienne d'avant-guerre et la parcourt aujourd'hui, se sent complètement dépaysé. Je ne songe pas seulement à la banlieue toute proche de Paris, celle qui fait corps maintenant avec la capitale, formant ainsi le département de la Seine. Mais, dans un périmètre beaucoup plus large, s'étendant sur les départements de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, la banlieue de Paris s'est prolongée, agrandie par la multiplication des lotissements et des constructions. Les champs, même les parcs immenses des propriétés d'autrefois ont à peu près disparu. La charrue a fui devant l'usine. Les jardins résistent. Mais ce sont des « peaux de chagrin » qui se ratatinent. De plus en plus, la banlieue tend à perdre son caractère champêtre. La ville, colossale et tentaculaire, dévore ses proches.

On a peint le médecin de Paris et le médecin de campagne. Mais le médecin de banlieue, intermédiaire entre l'un et l'autre ? Aujourd'hui, c'est en somme un « médecin de quartier », et de quartier ouvrier ou populaire, la banlieue parisienne se prolétarisant chaque jour davantage. Il y a cinquante ans, c'était bien différent. Le praticien qui exerçait dans une commune à dix ou quinze, vingt kilomètres au plus, de Paris, tenait à la fois du médecin de ville et du médecin de campagne. Il avait un noyau, plus ou moins important, de clientèle bourgeoise, propriétaires terriens aisés ou Parisiens retirés aux environs de la capitale, et une clientèle beaucoup plus étendue de cultivateurs, maraîchers et... vignerons. Car ce n'est pas seulement quand on « revenait de Suresnes », qu'on avait « son pompon » ! Les petits vins d'Argenteuil et autres crus étaient réputés, et, le dimanche, le « piccolo » coulait, clair et acide, dans les gobelets, sous les tonnelles idylliques.

Nous voudrions précisément évoquer ici la physionomie originale et sympathique d'un médecin qui exerça dans une commune voisine d'Argenteuil, à Sannois, petite cité célèbre par ses moulins et par Cyrano de Bergerac, dont la tombe est dans l'église. Ce vieux confrère, qui avait nom Pierre-Paul Retali, était seulement officier de santé. Mais il possédait une intelligence, une expérience et une autorité qui lui permirent de jouer un rôle dont le souvenir reste profondément gravé dans la mémoire des vieilles familles du pays.

Retali naquit à Pietranera (Corse), le 25 septembre 1830, et l'aîné de cinq enfants d'une famille de cultivateurs qui ne devaient pas être des Crésus. Sans doute n'eurent-ils pas les moyens de laisser leur fils au Collège de Bastia, où il fit ses études secondaires, assez longtemps pour qu'il obtînt les deux baccalauréats, ès-lettres et ès-sciences, sans lesquels on ne pouvait parvenir au doctorat. En 1848, Pierre-Paul Retali s'en fut à Paris étudier la médecine. C'était alors une véritable expédition pour venir de Corse dans la capitale. Le jeune compatriote de Napoléon ne mit pas moins de douze jours pour effectuer le voyage.

Il arriva quand la Révolution de 48 expirait sur les dernières barricades des sanglantes journées de juin. Il loua une modeste chambre dans l'immeuble qui fait toujours l'angle des rues Dauphine et Saint-André-des-Arts, à quelques pas de la Faculté. Sur sa vie d'étudiant, ses proches savent peu de choses sinon qu'il fréquenta surtout l'Hôtel-Dieu et que Magendie le prit en amitié. C'est Magendie qui lui donna le conseil de s'installer à Sannois.

Le célèbre physiologiste, qui a laissé son nom à la loi dite de Bell et Magendie, ainsi qu'à l'orifice de la voûte du quatrième ventricule, avait épousé

en 1802 la veuve d'Audinot, directeur du théâtre de l'Ambigu-Comique, qui possédait à Sannois le château du Petit Cernay, élégante construction datant de la Régence. Le château était alors entouré de marécages, peuplés de grenouilles. Magendie entraînait souvent à Sannois le jeune étudiant et celui-ci évoquait souvent le temps où, au cours de promenades avec son maître, ils emplissaient leurs poches de grenouilles, qui servaient ensuite à des expériences de physiologie.


Pierre-Paul Retali

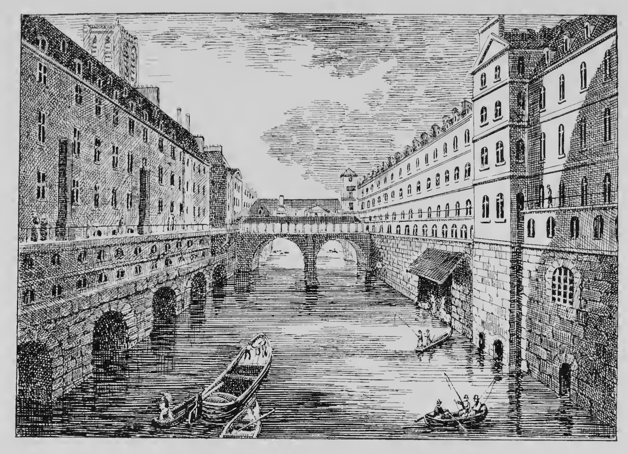
Pierre-Paul Retali fut reçu officier de santé en 1853. Il écouta Magendie et vint se fixer la même année à Sannois, où il succéda à un vieux médecin. C'est Retali qui fut appelé à donner ses soins à Magendie, lequel succomba le 7 octobre 1855 à une maladie de cœur, en son château du Petit Cernay, à Sannois.

L'année précédente, Retali avait épousé une demoiselle Rozée, qui appartenait à une vieille famille terrienne de Sannois. Pendant trente ans, il mènera la vie d'un praticien, infatigable, dévoué et désintéressé. Il ne demandait que cinquante centimes pour honoraires de ses consultations ! Et, bien souvent même, il les accordait gratuitement.

Retali habitait rue de la Borne, ainsi nommée à cause d'une ancienne borne qui marquait la limite entre les seigneuries de Sannois et de Montmorency. Il recevait à toute heure de jour et de nuit. C'est ainsi qu'une nuit, il entend carillonner à sa porte. Une voiture s'arrête. De la fenêtre, il demande : Qui est là ?... Pas de réponse. La voiture s'éloigne et revient. Nouveau coup de sonnette. Nouvelle interpellation, toujours sans réponse. Le manege recommence plusieurs fois de suite. Intrigué, Retali descend et va ouvrir. Il se trouve en présence d'un homme qui était dans l'incapacité absolue d'articuler le moindre mot. Le malheureux avait, à la suite d'un pari stupide, avalé une boule de billard. Et le médecin eut toutes les peines du monde à extraire cet insolite objet qui obstruait le pharynx.

La réputation du médecin de Sannois se propagea dans toute la vallée de Montmorency. On l'appelait à Ermont, à Saint-Gratien, à Franconville, à Herblay, et jusqu'à Montmorency. Il allait toujours à pied. Au début de sa carrière médicale, il avait eu deux accidents de voiture. Fût-ce la crainte d'un troisième qu'il aurait tenu pour fatal, fût-ce le goût du plus salubre des exercices, — on ne disait pas encore des sports — toujours est-il que Retali, qui cependant n'avait rien d'un colosse, acquit dans cette habitude de la marche à pied, bien abandonnée aujourd'hui, une très grande résistance physique, puisqu'il vécut jusqu'à l'âge de 95 ans.

On peut dire que, pendant plus d'un demi-siècle, il fut le chef et l'âme de la commune de Sannois. Son autorité morale, comme médecin, était telle que, si deux habitants avaient un différend, un litige quelconque, si seulement ils avaient échangé des paroles aigres-douces, au lieu d'aller devant le juge de paix, ils avaient recours à son arbitrage. « *Nous irons voir Monsieur Retali* », disaient-ils d'un commun accord. Lui les calmait, les faisait patienter, les obligeait à revenir plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'ils fussent réconciliés. Il pouvait de la sorte invoquer expérimentalement le dicton fameux : un mauvais arrangement vaut mieux qu'un procès gagné... Le médecin de Sannois renouait ainsi, de fait, une vieille tradition, car, sous l'Ancien régime, dans les petites villes de province, les médecins faisaient, pour la plupart



L'Hôtel Dieu de Paris au début du XIXe siècle.

fonctions de juges. La reconnaissance de ses concitoyens le porta dès 1861 à la mairie de Sannois. Il resta maire jusqu'en 1908, sauf pendant une courte interruption de deux années (1899-1881), dont nous dirons plus loin les raisons.

Quand éclata la guerre de 1870 et que Paris fut investi par les Prussiens, Pierre-Paul Retali n'abandonna ni ses malades, ni ses administrés. Une épidémie de variole désolait la région de Montmorency depuis le début de septembre, et le médecin de Sannois se prodiguait à tous. Le 20, à 9 heures, un escadron de uhlans était à sa porte et le sommait de faire disparaître, dans la matinée même, les obstacles que les mobiles français avaient dressés en travers des routes et chemins pour retarder la marche de l'ennemi. Sans quoi, ajouta le chef des uhlans, qui ne voulut entendre la moindre explication, le village sera brûlé ! Le maire et les hommes restés à Sannois firent diligence pour éviter ce malheur. L'après-midi, ce fut le prince Albert, neveu du roi de Prusse, qui vint à Sannois. Il avait son quartier général à Saint-Gratien, au château de la princesse Mathilde. Ayant remarqué la Croix-rouge sur la casquette de Retali, il lui dit : « Vous êtes médecin ? », et, sur la réponse affirmative du maire, il le félicita d'être resté à son poste. Le prince se montra d'une grande courtoisie, mais il n'en fut pas de même des officiers et des troupes qui occupèrent Sannois jusqu'au début de septembre 1871. Retali fit preuve de beaucoup de fermeté et de dignité, parfois même au péril de sa vie. Il a raconté cette année d'épreuves dans une brochure qui, si elle ne racontait de tristes événements, serait charmante, par le ton de bonhomie, simple et sincère de l'auteur (1). Elle est écrite, sans la moindre prétention, dans un style alerte et d'une limpidité qui révèle un esprit clair, agile, très intelligent. Une certaine émotion, contenue et sans déclamation aucune, n'est pas absente de la

(1) P.-P. Retali. *Occupation allemande de Sannois* (1870-1871). Sannois, Imprimerie Bernard, 1903. Br. in-8° de 142 pages.

fin, où Retali parle de « nos aspirations et nos espérances », en concluant avec philosophie: «Tout vient à point à qui sait attendre. »

Lui, du moins, eut le temps d'attendre, puisqu'il vivra assez pour voir, en 1918, la victoire de nos armées et la réparation des désastres de 1870. « Nous verrons cela, nous verrons cela... » était d'ailleurs son mot favori. Ce fils de paysans corses avait une âme de diplomate. Il en possédait la finesse, la patience, la pénétration psychologique. C'était un habile politique, et qui néanmoins tenait à ses convictions. A cause de quoi, il fut révoqué en 1879. Le petit prince impérial ayant été, cette année-là, massacré par les Zoulous, une messe fut dite à Sannois pour le repos de son âme. Or, l'instituteur communal remplissait aussi l'office de chantre et il ne manqua point de chanter au service mortuaire. Bien plus, à la sortie, il commit le crime de distribuer des portraits du petit prince. Le maire Retali, déjà suspect de bonapartisme à cause de ses origines corses, fut déclaré coupable d'avoir laissé faire, sinon suggéré la manifestation, et de ce chef, révoqué. Aux élections municipales, deux ans plus tard, il fut réélu à une énorme majorité.

A partir de 1882, il abandonna peu à peu la médecine pour se consacrer exclusivement à ses fonctions administratives. De plus, il était président de la Société locale de Secours mutuels *La Philantropique,* et le demeura jusqu'en 1922. Il porta le chiffre des adhérents de 80 à 500. C'était un administrateur remarquablement intelligent, ponctuel et précis, à ce point que la Municipalité de Sannois passait pour l'une des mieux gérées du département, et qu'aujourd'hui encore la commune, devenue une ville importante, bien organisée sous le rapport de l'urbanisme, est l'une de celles où les contribuables paient le moins de centimes additionnels. C'est l'héritage de l'administration du médecin Retali.

En dépit des innombrables services qu'il avait rendus, Retali expérimenta à ses dépens en 1908 que l'ingratitude est la monnaie de la politique... La liste municipale fut battue. On réélut Retali, mais avec une minorité seulement de ses amis. Dans l'opposition, il resta une force et une autorité, à laquelle ses adversaires rendaient hommage. Au surplus, foncièrement bon, incapable de la moindre mesquinerie, s'il plaisantait volontiers c'était sans méchanceté. Il avait gardé dans le cœur le soleil de son pays natal.



Cliché Ciba.

Magendie
Médaillon par David d'Augers.

J'eus l'occasion de le rencontrer avant la guerre. C'était à l'automne de 1913. Il présidait avec Paul Desq, autre figure attachante de médecin qui fut, lui, un évadé de la médecine (1), le banquet d'une Société locale de Sannois. Je fus charmé par cet homme qui était déjà un vieillard. On ne pouvait,

(1) Paul Desq, originaire de Limoux (Aude), fut préparateur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Montpellier, président de l'Association des Etudiants et fondateur de la Maison des Etudiants de Montpellier, qui fut inaugurée par Lavisse en février 1891. Venu à Paris, il s'installe ingénieur-chimiste à Argenteuil, est l'inventeur d'un compteur à alcool dont le Ministère des Finances adopta le principe. Conseiller municipal d'Argenteuil, il dirigea le Bureau d'hygiène de cette ville pendant la guerre. Il rédigeait un journal local, *Le Courrier,* et était très lié avec Pierre-Paul Retali. Desq mourut en juillet 1918.

en le voyant, s'empêcher de songer à Thiers. Il en avait un peu le masque, et aussi la clarté d'esprit et la verve. Comme après le banquet, les convives avaient improvisé une sauterie, Retali me dit, évoquant ses souvenirs de praticien accoucheur et me montrant danseurs et danseuses qui s'en donnaient à cœur joie : « Tenez, c'est moi qui les ai tous mis au monde... »

En 1922, le Gouvernement de Poincaré s'honora en le nommant chevalier de la Légion d'honneur, au titre de la Mutualité. Il devait devenir, après une longue expérience mutualiste, président de l'Union des Sociétés de Secours Mutuels de Seine-et-Oise. Un peu tard, mais tout de même à temps, le ruban rouge était venu récompenser ce bon serviteur du pays qui, comme médecin, comme maire, comme président de Mutualités, avait vécu une longue vie de noble labeur. Modèle de citoyen, type original de vieux praticien, tel qu'on en rencontrait de nombreux dans le corps médical d'autrefois, Pierre-Paul Retali s'éteignit en décembre 1925. Quelques années auparavant, ce sage, prévoyant la mort, prenait lui-même la peine d'ouvrir le portail aux gonds rouillés. dont il n'usait jamais, n'ayant pas de voiture. « Il est temps, à mon âge, dit-il en riant à ceux qui le surprirent dans cette besogne, que je fasse les préparatifs de mon dernier voyage... »



Le château de Cernay à Sannois (Propriété de Magendie).

Retali a laissé une postérité médicale. Son petit-fils et son arrière petit-fils sont, en effet, nos excellents confrères le Dr Eck et le Dr Marcel Eck, qui ont bien voulu nous documenter et nous communiquer le portrait de leur ancêtre.

Nous les en remercions, ainsi que notre ami le Dr Alison, médecin à Sannois, qui nous a donné des renseignements intéressants sur Retali et Magendie.

TABLE DES MATIÈRES pour 1938

Imp. de Compiègne.